

1 - Enfance

Je viens d'avoir nonante cinq ans. J'ai traversé ce siècle si riche en inventions de toutes sortes, excessif dans tous les domaines, le pire côtoyant le meilleur. J'en ai fait, j'en ai vu et je crois bien que c'est encore mon bon vieux palpitant qui est le plus costaud, même si je sens que c'est là mon dernier tour de piste.

Le tout-puissant vient de faire résonner son carillon à mes oreilles de vieillard, me rappelant auprès de lui. Notez bien que je ne prononce pas son nom. Je n'y crois pas, je n'y ai jamais cru, même lorsque le Père Clément nous vantait ses prouesses issues des évangiles dans la petite pièce du presbytère aux lattes de plancher disjointes, aux vitres si fines qu'elles laissaient filtrer un froid mordant les soirs d'hiver et qu'un poêle mal réglé ne suffisait pas à dissiper. Nous soufflions sur nos doigts engourdis, enveloppés dans des gants de laine, de ceux qui vous enserraient les pognes une fois mouillés de neige. Après la mort, il n'y a rien.

Mais lorsque la grande faucheuse fait entendre le bruit de ses talons dans le hall, au salon il nous vient subitement une tendre disposition pour la religion, la croyance qu'un visa apposé sur le passeport pour l'éternité nous ferait supporter une mort meilleure, plus douce.

Il est temps que je tire ma révérence. J'en ai assez vu. Toujours été curieux des nouveautés, essayant avec une naïve candeur chaque trouvaille qui croisait ma route,

brillait devant mon nez ou jouait entre mes doigts. Bien souvent, ces inventions m'ont déçues et pourtant je ne suis jamais devenu acariâtre ni même cynique. J'ai foi en l'homme. Une confiance bien plus solide qu'en ses Dieux dont il s'est entouré pour le rassurer sur son triste sort. Je sais qu'il peut commettre les pires crimes, les abjections les plus ignobles mais qu'il est aussi l'auteur de chefs d'œuvres éternels.

Toutefois j'ai l'intuition que cette fois, les inventions à venir ne me disent rien qui valent, je n'ai plus l'envie d'y goûter, je n'en ai plus la force. Je vois bien dans les yeux de mes petits enfants que j'appartiens au passé, un passé révolu qui est sa vraie nature par définition. On ne repasse pas par sa jeunesse dit le poète. C'est pourtant bien ce que je vais essayer de faire pour vous.

Au crépuscule de ma vie, je vais me pencher sur mon existence passée au risque d'en attraper un bon tour de reins.

Ma descendance se chiffre par dizaines d'âmes, ce qui ne m'a jamais empêché d'être un grand solitaire toute mon existence, fier et libre.

Un jour de Janvier où le gel et la glace recouvraient la vallée, dessinant de belles arabesques au sol, d'insolites dessins sur les vitres, enjolivant les buissons et les branches nues des arbres et fixant la neige sur les sapins, gardiens majestueux de la forêt Vosgienne, ce jour de Janvier donc, je poussais mon premier cri dans un monde figé par tant de beauté. En cette fin de XIX^e siècle, les paysans des rudes montagnes n'avaient pas d'yeux pour la magnificence de la nature, ils ne l'admiraient pas, ils la

combattaient, parfois ils la subissaient. Neige et gel n'étaient pas sources de joie et de plaisir, de divertissement et de contemplation. C'étaient des soucis supplémentaires dans leur vie âcre et rêche.

Je poussais donc mon premier cri, ce qui n'est pas exactement la vérité, car sûrement ébloui par un paysage inouï que je ne pouvais que ressentir (l'unique et mince ouverture qui servait de fenêtre à la pièce où était disposé le lit maternel ne me permettait pas de contempler l'œuvre d'art naturelle qui s'étalait au dehors), cette splendeur éprouvée me réjouit tant que j'en interprétais ce qui se rapproche davantage d'un long rire sonore que du cri primal.

Les vieilles assises dans un coin de la pièce se signèrent immédiatement : elles avaient reconnu le rire du diable, échappé de mes minuscules et tendres poumons. Une chape de superstitions accueillait ainsi le petit être qui ne se doutait de rien.

Le nourrisson qui ne poussait pas un puissant cri à sa naissance était condamné à être un enfant chétif, un jeune homme frêle, puis la moitié d'un homme lorsqu'il ne retournait pas tout simplement au ciel avant d'avoir atteint sa première dent.

Mais le bébé qui, à la place d'un franc hurlement libérateur, gratifiait son monde d'un éclat de rire, était maudit. Le diable l'accompagnerait toute son existence. Il serait un rebelle que la plus sévère éducation n'arriverait à mater, un mécréant sur lequel la religion ne pourrait rien. Il s'éloignerait d'autant plus du droit chemin qu'il n'était pas disposé à suivre des traces toutes faites. C'était une malédiction et les vieilles assises

autour du lit de souffrances de ma mère l'avaient compris. En ce temps-là, les idées reçues et les légendes avaient la vie dure.

Les temps étaient durs alors, même si je trouve qu'à bien des aspects, ce siècle n'a pas tenu toutes ses promesses. On a perdu en convivialité ce que l'on a gagné en confort.

Deux gamins m'avaient précédé dans cette ferme perchée sur les flancs d'une colline des Hautes Vosges où mes parents trimaient depuis l'aube jusqu'au crépuscule et du premier jour de Janvier jusqu'au soir du trente et un Décembre, arrachant à la terre ingrate la maigre pitance de leur existence. Trois autres allaient voir le jour avant que j'eusse atteint mes cinq ans.

C'est un véritable convoi qui se rendait à l'école communale du village, cinq kilomètres plus bas. L'hiver, lorsque le ciel avait balayé ses lourds nuages, que l'air polaire avait emprisonné l'eau du bassin au charru, nous nous enfoncions dans l'ombre tapie au creux de la vallée comme on plonge dans une eau noire et froide.

Nous n'aimions pas trop l'école. La pente nous poussait au petit matin vers cette prison aux grandes fenêtres à petits carreaux et le soir notre enthousiasme déliait nos jambes trop longtemps immobiles sous le pupitre et il ne nous fallait pas plus de temps pour regagner le grand pré qui s'étalait devant la façade blanchie de la ferme, à moins que nous ne soyons distraits par les premières jonquilles au printemps, par les nuées de papillons qui voletaient dans le ciel prometteur de Juin, que le parfum doux acidulé des mûres nous console de la rentrée récente, ou que la première neige nous offre glissades et

batailles.

Le travail ne manquait pas à la ferme et, dès six ans, après une journée d'accords de participes passés, de genou-hibou-pou-caillou-bisou, de Marignan-1515, de Jeanne d'Arc à Orléans, de Jules César et de ses légions romaines cuirassées, de la table de sept et celle de onze, d'une Fontaine un peu particulière qui déversait non une eau claire mais des fables moralisatrices, de l'eau qui bout à quatre vingt dix degrés et gèle à zéro, de la liste interminable des préfectures des départements et des colonies, nous entamions une seconde journée à traire vaches et chèvres, nourrir les lapins, ramasser les œufs, écosser les petits pois ou équeuter les haricots. Cependant nous étions heureux, trouvant toujours un moment pour aller courir dans le bois de sapins tout proche, de jouer avec les chats du grenier, se rouler dans le foin, s'asperger dans le ruisseau. Tout cela finissait par un coup de pied aux fesses pour les plus grands, l'oreille tirée pour les plus jeunes. Le maître d'école était plus vicieux. La leçon mal apprise, une attitude désinvolte ou rêveuse nous donnait le droit d'être secoué par la minuscule touffe de cheveux qui couvrait le mince espace entre nos tempes et nos oreilles.

2 - Le barbier

Chaque dernier Dimanche du mois, nous passions en revue devant le grand-père. Armé d'un peigne et d'une paire de ciseaux, il égalisait nos tignasses façon soldat de deuxième classe. Les belles boucles étaient incompatibles avec nos états de garçons élevés à la dure. Seules les filles et les rejetons des nobles ou des bourgeois pouvaient se permettre d'arborer une chevelure longue et soyeuse.

Plus le grand-père prenait de l'âge, plus nous redoutions le défilé dominical, la vue de l'aïeul baissant et ses doigts tremblants armés du périlleux ciseau si bien aiguisé nous apparaissaient comme une arme redoutable à nos chères oreilles que nous avions généreuses. A cela, notre père complétait inmanquablement d'un rire : « même s'il vous en taille les trois quarts, il vous en restera bien assez pour écouter ce que l'on vous rabâche du matin au soir, têtes de bois ! ».

Quelques jours après que l'on ai reçu notre première communion, notre père se levait aux aurores, à cela rien d'extraordinaire. Puis il revêtait les habits du dimanche, une chemise de grosse toile bien amidonnée, un petit gilet à gousset où il déposait sa montre qu'il ne sortait

que pour les grandes occasions. Il passait enfin une veste à peine élimée aux coudes. Le pantalon tombait sur une paire de souliers où ses orteils souffraient en silence, trop habitués aux galoches de bois qu'il taillait lui-même dans un morceau de hêtre bien tendre. Son allure était alors empesée, ses gestes devenaient gauche, lui d'habitude si habille à manier la faucille et le rabot. Il semblait avoir prit possession des habits d'un autre, pire, d'un défunt.

Un beau matin ce fut mon tour. Il me secoua sans faire de bruit puis je l'accompagnai dans l'unique pièce du rez-de-chaussée où il avait déjà enfoui son visage dans les vapeurs d'un bol de café noir et brûlant. Nous refermions la lourde porte donnant sur le charru, cette pièce occupée essentiellement par un grand bassin où se déversait la fontaine taillée dans le roc. Le sol était en larges pavés que les années avaient disjointes. Un sombre couloir menait à l'écurie jouxtant la pièce à vivre que l'on atteignait par une porte bien mince, signe que l'on avait davantage de considération pour le bétail que pour les hommes. A l'étage deux grandes pièces bénéficiant de la chaleur qui s'élevait de l'écurie faisaient office de chambres. Celle des parents où nous n'entrions jamais et la nôtre, simplement meublée de deux lits se faisant face où nous nous entassions tous les six. Au dessus de nos têtes, le large grenier aéré où reposait le foin et se cachaient les chats.

La brume nous happait dans la longue descente vers le village. J'enfonçais mes mains dans mes poches, soufflant une fumée de vapeur d'eau imitant mon père à cela près que la sienne avait des relents de mauvais tabac.

Nous arrivions d'un bon pas au village. Dans la grand' rue mon père avançait rapidement faisant claquer ses souliers au rythme des battements de mon cœur.

Les commerces alors n'étaient pas de glorieuses vitrines, d'étalages clinquants, un tape à l'œil profondément insignifiant dont le seul but est d'attirer une attention superflue, un racolage en bonne et due forme.

Les façades se ressemblaient toutes, alignées le long de la rue principale. Au dessus de la porte vitrée était peint de couleurs vives la raison sociale du propriétaire.

Mon père s'arrêta devant une petite maison aux fenêtres minuscules, poussa la porte si prestement qu'il fit retentir un concert de grelots et se retourner un grand bonhomme vêtu d'une ample blouse bleutée et visiblement plus de la première jeunesse. Assis sur un banc de cuir rouge tirant sur le bordeaux, deux individus tournèrent leurs regards vers nous, saluant mon père d'un hochement de tête. Je reconnus le petit Dédé qui collectait dans toute la vallée les vieux journaux dans une remorque étriquée tirée par la force de ses seuls bras musclés qui dépassaient systématiquement d'une chemise roulée au dessus du coude et un grand échelas auquel mon père avait souvent à faire puisqu'il s'agissait du laitier à qui mon paternel vendait la production de nos deux vaches. Seul l'homme installé dans le grand fauteuil qui d'emblée m'inspira une grande passion ne bougea pas d'un poil. Il ne fit d'ailleurs aucun mouvement tout le temps qu'il resta sur ce trône qui conférait à son utilisateur, j'en étais convaincu, tous les pouvoirs monarchiques, . Une fois assis dans ce siège nous étions le centre de l'attention de

toute la pièce, à commencer par le barbier.

Père dit un mot au propriétaire de ce fabuleux fauteuil que j'enviais déjà et dit qu'il repasserait d'ici une bonne heure. Pendant que je recevrais tous les soins dus à ma pilosité naissante, il irait, selon son expression, « s'en jeter un » au troquet du coin et ce n'était pas une formule, le café en lettres bleues légèrement effacées marquait en effet le carrefour face à l'église. Une enseigne, la seule du village, était disposée à l'angle : Picon était inscrit en rouge sur un fond jaune délavé.

Le père n'entrait dans ce lieu mystérieux que lors des enterrements ou de notre pèlerinage chez le barbier pour nous signifier que l'enfance était derrière notre dos.

Une odeur forte de parfum à deux sous et de brillantine régnait dans le petit salon et s'insinuait dans mes narines trop habituées au grand air vif des douces collines. J'y préférais encore les relents acres de l'écurie ou, à l'automne, les émanations de l'humus en décomposition que l'odorat croise parfois en sous bois, mélangées au puissant parfum des champignons.

Attendant plus gauchement que sagement mon tour, j'observais le barbier voleter autour de son client, une paire de ciseaux dans une main et un peigne édenté dans l'autre. Le virtuose capillaire coupait, égalisait, rasait, puis aspergeait le tout comme on vernit une sculpture achevée. Cette touche finale ne me plaisait guère, cependant l'adresse avec laquelle il officiait me captivait. La barbe, surtout, me passionnait.

Il dirigeait ses gestes au millimètre, chef d'orchestre d'un ballet où le redoutable et funeste rasoir tenait la place centrale. Le couteau fatal virevoltait entre ses doigts

agiles, devenant parfois le prolongement de ses ongles, griffes menaçantes oeuvrant pour la satisfaction du client. Il maîtrisait si parfaitement son outil que le spectacle était total. Je regardais les nouveaux venus, assis comme moi sur le banc en cuir rouge. Eux aussi, étaient captivés par la vision de l'engin affûté glissant sur le visage comme un patin sur la glace. Peut-être espéraient-ils, en leur fort intérieur, voir le geste si précis déraiper et entailler le menton ou l'oreille du client. La vue du sang fascine les hommes et tant que cela sera ainsi il y aura des guerres.

Le barbier ouvrait son rasoir, passait la lame sous un filet d'eau bouillante, puis le tranchant glissait sans effort sur la gorge et les joues de l'homme assis dans le grand fauteuil, devenu pantin aux ordres des doigts du maître des lames. Il orientait le visage du client d'un geste à peine forcé, pinçant le nez, appuyant sur les tempes, faisant plier le cou en avant, tournant d'une main ferme l'ensemble de la tête.

Ce fut mon tour. Je grimpais dans l'immense fauteuil, mes pieds ne touchaient plus le carrelage toujours impeccable du minuscule salon. Entre chaque client, le barbier passait un coup de balai et lorsque personne n'attendait plus, il lessivait le sol avant de se poster sur le seuil de son échoppe, perché en haut des quelques marches de granit, fumant la cigarette non pas du condamné mais celle, plus enivrante, du bourreau.

Il me répéta alors les mots de mon père, ceux que je n'avais pas entendus lorsqu'ils s'étaient entretenus brièvement : « alors, bien dégagé autour des oreilles ? ». Je n'eus pas le temps d'acquiescer, le peigne et les

ciseaux réglèrent leur compte aux épaisses touffes qui ornaient ma tête de petit homme.

Sa seconde phrase ne m'était pas destinée, je n'en étais que l'objet.

Il jeta un rapide regard sur mes joues et d'un ton désinvolte déclara plus pour lui-même ce qui n'était même pas une question : « je suppose qu'on ne fait pas la barbe ». Et, d'un gracieux demi tour sur lui-même, se retourna vers l'assistance, comme un acteur qui désire appuyer un effet comique. Les trois clients assis sur l'immuable banquettes de cuir rouge rirent à la plaisanterie tandis que mon père entraînait déclenchant le carillon de grelots et stoppant le rire des condamnés au passage du rasoir.

Quelques années plus tard, mon père m'apprit à me servir de ce dangereux outil et je lui restais fidèle par delà les mois et les années. J'ai pourtant essayé cette louable invention qu'est un rasoir mû par l'électricité. La déception fut à la hauteur de l'espoir placé dans un engin qui devait libérer le mâle comme la machine à laver exemptait la femme d'une corvée ancestrale.

Le gain de temps est appréciable mais la sensation de ces lames mues par elles-mêmes ne me procura aucun plaisir. Pire, toute la gestuelle liée à ce moment intime, cette chorégraphie digitale tombait dans les oubliettes. L'invention du rasoir électrique contribue une fois de plus à cette tendance à ne plus savoir rien faire de nos dix doigts, on oublie les gestes beaux et utiles pour quelques minutes de gagnées. Quelques minutes de bonheur et de plaisir englouties dans un ronronnement funèbre. Les moteurs, dont l'objectif est de libérer l'homme de ses

servitudes quotidiennes, bien souvent l'aliènent davantage à une dépendance croissante et l'incapacité de se subvenir par lui-même.

Nous regagnons la ferme perchée à mi-colline, marchant côte à côte alors qu'à l'aller, je m'en apercevais maintenant, mon père marchait devant. J'avais échappé à tout jamais aux mains tremblantes et à la vue déclinante du grand-père et, le paternel posant sa lourde main sur ma frêle épaule, me glissa « tu es un homme maintenant », ce qui impliquait plus de devoirs que de passe-droits, davantage de travail que d'amusement.

3 - Frontières

Sur le chemin du retour, père dénoua son col de chemise, il semblait respirer mieux. Cette escapade n'avait pas uniquement pour but de me rafraîchir la nuque. Il me tint un sermon sur ma nouvelle vie d'homme qui se dessinait devant mes yeux grand ouverts. Cela tenait en quelques phrases, plutôt des recommandations, une morale de vie où le travail prédominait.

Devenir responsable de soi-même, puis d'une famille, femme et enfants. A cette évocation, je rougis. Il ne parut pas s'en apercevoir, mais il enchaîna sur un thème plus sérieux, plus douloureux, une blessure qu'il avait en lui depuis une vingtaine d'année. Cette frontière qui s'était dangereusement rapprochée à l'est. La perte de l'Alsace et d'un bout de Lorraine était un déchirement pour tous les français à cette époque où l'on n'imaginait pas l'Europe, particulièrement dans ces hautes vallées Vosgiennes. Les anciens avaient vécu la défaite de 70 comme un camouflet, une humiliation. Père s'était battu et je fut bercé, comme mes frères, dans un esprit patriote et revanchard pendant toute ma jeunesse. L'Allemand était montré comme une bête sanguinaire, plus proche du loup. Dans la salle de classe, une carte de France s'étalait en évidence, à gauche du tableau noir. Les trois

départements perdus, volés par les monstrueux germaniques étaient peints en rouge, la couleur du sang, mais aussi celle de la vengeance.

Un Dimanche d'automne, lorsque le gel emprisonne l'eau des flaques mais n'est pas encore assez puissant pour durcir la surface des étangs, que les feuilles récemment tombées forment un tapis amortissant, étouffant le bruit creux de nos galoches, les arbres nus tendent leurs branches vers le ciel, implorant quelque clémence dans une attitude désespérée et résignée.

Un Dimanche sans travail, fait unique, le père nous avait emmené par les forêts de hauts sapins aux verdoyantes aiguilles, un vert sombre tirant sur le noir avec toutefois des reflets bleutés. Je m'imaginai alors marin, lancé dans cet océan sylvestre, les cimes des arbres ondulant sous le vent léger mais vif comme la houle peut se déchaîner en haute mer.

Un Dimanche enfin, nous avions, mes frères et moi, suivi le sillage du pas paternel vers une mystérieuse destination. Le chemin serpentait, parfois se réduisait en un étroit sentier, puis débouchait sur un balcon d'où les croupes sylvestres se multipliaient jusqu'à l'horizon, seulement entaillées de quelques vallées d'où montaient la fumée de multiples feux remplaçant celle, plus majestueuse, sortant des hautes cheminées d'usine pendant la semaine. Paquebots immobiles entourés de « cités », petits lotissements où étaient logés les ouvriers.

Un Dimanche, semblable aux autres, à part que la promenade avait été préférée au labeur qui ne finissait jamais. Pas de place pour l'oisiveté dans nos fermes des Hautes Vosges. La longue période hivernale permettait de

réparer outils et engins, remplacer le manche de la faux, changer les dents du râteau, fabriquer sabots et galoches, tresser des paniers, réparer la vieille schlitte, et s'occuper des animaux, deux vaches, quelques moutons, une dizaine de poules et autant de lapins. Le mot loisirs était réservé à une élite, patrons des nouvelles usines, hommes politiques, rois et princes du monde dont les journaux parlaient parfois, relatant un séjour sur la côte d'azur, un voyage aux Amériques ou encore une expédition vers les secrets de l'orient.

Un Dimanche, libérés de toute contrainte, nous courions autour du père qui avançait d'un pas lent et assuré. Surgissant de la forêt, nous atteignîmes les crêtes, telles un crâne de moine.

La vue, débarrassée de toute entrave, portait jusqu'aux plaines de Lorraine. Devant nous, l'Alsace brillait sous le soleil affaibli d'Octobre. Père prit un air grave, il semblait qu'une pensée aussi lourde que des nuages d'orage pesait sur son crâne.

« La belle Alsace, mes enfants, celle-ci est nôtre, elle est française autant que je suis Vosgien et fier de l'être. Ces terres riches, des barbares s'en sont emparé, privant la nation d'un des plus beau joyaux de la république. Ce n'est pas l'Empereur qui aurait laissé faire ça. Vous êtes jeunes, mais n'oubliez jamais que ceci est notre bien et que nous ne pourrons jamais relever la tête tant que l'envahisseur sera à nos portes . »

C'était la première fois que j'entendais mon père aligner plus de deux phrases d'un seul tenant. Je ne saisisais pas toute la portée de cet étrange discours. J'avais imaginé un mur infranchissable hérissé de dangereuses épines en

guise de frontière. Or, nous n'avions qu'à courir sur les flancs abruptes de cette montagne dont j'avais du mal à penser qu'elle fut si différente de son versant Lorrain, à courir à perdre haleine pour fouler le sol étranger, la terre ennemie. Père s'adressa à moi.

« Non, l'ennemi se terre là-bas » et d'un geste il me montra un invisible fleuve, le Rhin.

« L'Alsace et ses habitants sont français, ce sont nos frères ». Mais il m'interdit d'avancer ne serait-ce qu'un mètre. Puis, il nous montra ces petites bornes de granit, un pavé sortant de terre. Les lettres F et D étaient séparées par une ligne blanche. Alors c'était ça la frontière ! De vulgaires cailloux posés par un petit Poucet, séparant les hommes entre eux. De ce jour, j'en conçus une haine féroce envers les règles et les lois et la conviction inébranlable que rien ne doit séparer les hommes, ni une frontière, ni une religion, ni des traditions, aucune idéologie, aucune volonté de profit...

4 - Un personnage inquiétant

J'avais à peine douze ans. Mes frères plus âgés travaillaient déjà durement à la ferme et on me plaça comme apprenti chez le maréchal ferrant du village voisin.

Les années ont effacé les quelques souvenirs épars que j'avais emmagasiné mais ma mémoire a gravé tel un tailleur de granit l'année qui s'écoula alors.

Je logeais dans une petite chambre sous les toits de cette maison de village, qui n'avait pas à mes yeux le charme, la robustesse, la plénitude de notre ferme, voûtée sous le poids des années, le large toit semblant nous protéger de tous les dangers du monde, des agressions extérieures. Plus tard, je ne voulus vivre que dans pareil havre de sérénité.

Il y avait pas loin de dix kilomètres pour rejoindre le berceau familial et je ne rentrais que le Samedi soir, lorsque le crépuscule envoyait l'astre lumineux derrière les douces collines verrouillant la vallée en aval ou, le plus souvent, déchirait les nuages qui s'étaient épanchés toute la journée en de vagues brumes qui stagnaient ici et là, se plaisant tout comme moi dans cette vallée inhospitalière à bien des égards mais infiniment belle.

J'activais le soufflet sur le feu, j'amenais les juments sous le préau où le père Claudel rabotait la corne de leur

sabots, puis calant fermement la patte de l'animal entre ses genoux, posait les nouveaux fers encore brûlants. Cela ne me passionnait guère, il faut l'avouer, bien que j'aimais ces animaux dociles mais terriblement peureux et que je retrouvais la beauté et le savoir faire de mon père dans les gestes du père Claudel. Ce n'étaient pas les mêmes outils, les mouvements étaient différents, mais j'admirais chez l'un et l'autre cette aisance, cette fluidité dans l'action, leur accordant une attitude empreinte de noblesse. La noblesse du geste, l'aristocratie du travailleur qui aime son métier même s'il est dur et éprouvant.

Je ne m'ennuyais pas, mais je rêvais de grands espaces, de marcher en forêt, de troupeaux à garder, libre de mes mouvements, fier de ma solitude.

J'avais commencé mon apprentissage aux derniers jours du printemps, lorsque l'école ferma ses portes vitrées de petits carreaux. A choisir, je préférais me lever aux aurores et trimer toute la journée dans l'atelier du maréchal que devoir rester cloué sur une chaise, dans une salle trop silencieuse pour être naturelle, à apprendre une multitude de dates historiques, de règles de grammaire, de tables de multiplication ou encore réciter la leçon de morale quotidienne.

Vers la fin Août, le maréchal ferrant convoqua mon père. Je tremblais de ce qu'il avait à lui dire. Ne travaillais-je pas consciencieusement ? Avais-je fait une faute grave ? Allait-il me renvoyer ? J'imaginai la honte de mon père et ses conséquences (« pas même foutu d'être apprenti », « qu'est-ce qu'on va faire de toi ? », « tu en fais faire du

soucis à ta pauvre mère »).

Plus que les foudres paternelles, c'était l'idée d'être un boulet, un garçon ne sachant pas se débrouiller qui m'angoissait. Je passais une mauvaise nuit.

Le lundi matin, mon père m'accompagna chez mon employeur.

Tandis que je démarrais le feu, ils s'entretenaient autour d'un bol de café dans le petit réduit attenant à l'atelier. J'observais, à la dérobée, inquiet à la réaction du père. Vingt minutes plus tard, les deux hommes sortirent, se serrant la main chaleureusement, le maréchal ferrant fit un « ne vous inquiétez pas Monsieur Mangel, tout se passera bien » d'un air rassurant.

Qu'y avait-il à redouter, qu'allait-il bien se passer.

Le père s'avança vers moi, posa sa lourde main calleuse sur mon épaule à peine sortie de l'enfance, me regarda comme s'il me voyait pour la première fois, ou la dernière peut-être. Il me posa une question qui n'en était pas une, une affirmation déguisée d'un manque d'assurance.

« Je peux avoir confiance en toi ? Tu te comporteras comme un homme, hein ? ».

Puis il me dit des phrases que je ne compris pas sur le moment, que de toute sa vie il n'était pas allé plus loin que la préfecture, que je devais me rendre compte de la chance qui était la mienne. Il serra une nouvelle fois la main du maréchal ferrant, puis en s'éloignant, se retourna et me lança « à Samedi ! ».

Monsieur Claudel me laissa remuer mes pensées toute la matinée. Si le père avait dit « à Samedi », c'est que je n'étais pas renvoyé.

Bien avant midi, un homme immense (lorsqu'il entra dans la maison du maréchal, il devait enlever son chapeau de feutre noir qu'il portait constamment, sinon sa tête aurait touché le chambranle de la porte) aux mains larges, aux épaules carrées, le torse d'un taureau, de longues jambes dissimulées dans un ample pantalon de velours marron, terminées par deux pieds gigantesques logés on ne savait comment dans une paire de sabots décorés avec tant de soin que c'en était une œuvre d'art. Son visage était sévère, une mâchoire d'ogre, une épaisse moustache rendait son nez démesuré à des proportions correctes, ses yeux d'un bleu de gel vous perçait comme deux lames affûtées et de son chapeau ne dépassaient que des rouflaquettes bien fournies qui s'avançaient jusqu'au milieu de la joue.

Le personnage me fit tellement peur que si j'avais dû le croiser en pleine nuit, je me serais certainement enfui au grand galop.

Monsieur Claudel fit les présentations pendant que l'homme me toisait de la racine des cheveux jusqu'aux orteils. Tandis qu'il m'évaluait, je tremblais à l'idée de devoir partager quelque moment que ce fut avec cet effrayant personnage.

C'était un tailleur de pierre, mais un artiste, pas un simple artisan s'empressa d'ajouter mon patron. Aucune émotion ne pouvait se lire sur le visage de l'homme qui avait recoiffé son chapeau une fois à l'intérieur de la pièce. Je me souvins des recommandations de la mère : « on se décoiffe toujours lorsqu'on est à table ». Mon antipathie trouvait ainsi sa justification.

Je serais bien incapable de dire ce que j'ai fait ce matin

là, trop occupé à mes diverses pensées qui avaient toutes le même objet (mon avenir) et le même personnage (l'étrange géant au grand chapeau noir). Il fut midi comme chaque jour. Dans mon angoisse, il me semblait que le temps s'était modifié et que les heures ne comptaient pas nécessairement soixante minutes.

Le redoutable individu était toujours attablé, mais on avait posé une assiette devant son torse démesuré. Je m'installais, tremblant, à la même table que cet ogre. Allais-je être son tendre menu? Le père Claudel rompit le silence.

« Monsieur Grüber parcourt le pays, offrant son art à la réfection des plus beaux édifices, églises, cathédrales. Il vient de Strasbourg où il a travaillé sur la cathédrale et il a besoin d'un commis pour l'aider à porter ses outils et le seconder dans les tâches les plus élémentaires de son activité. »

Il me regarda dans les yeux et il ajouta que c'était une chance pour moi, à la fois d'apprendre un métier et de voir du pays.

Sur ces paroles, la mère Claudel apporta une marmite qui laissa s'échapper une épaisse vapeur odorante lorsqu'elle ôta le lourd couvercle de fonte. Elle remplit les assiettes et plus aucun mot ne fut prononcé. J'étais juste soulagé de n'avoir pas servi d'hors d'œuvre au géant.

Toute l'après midi, monsieur Grüber resta en compagnie du père Claudel. Il parlait peu, mais m'observait tandis que je vaquais à mes occupations quotidiennes. Après m'avoir toisé, il considérait mon travail. Je jetais des regards furtifs dans sa direction, mais je ne parvins jamais à croiser son regard.

Enfin, le jour commençait à se voiler. Ce n'était cependant pas encore l'heure où ma journée finissait. Monsieur Claudel vint vers moi et, visiblement content, me dit que c'était bon pour aujourd'hui. Il me donna une pièce de cinq sous et me dit d'aller boire une grenadine au bistrot situé sur la place de l'église. Je compris qu'il voulait rester seul avec monsieur Grüber et je filais. Je gardais précieusement la pièce dans ma poche et fis une longue promenade, traversant le village, longeant la rivière, coupant par un bois de bouleaux, puis rentrant par le large chemin de pierres qui mène à la toute récente gare des chemins de fer. Le soleil s'était éclipsé derrière les collines. La vallée s'évasait ensuite au gré des méandres de la rivière, comme si celle-ci voulait occuper l'espace, trop longtemps confinée dans un vallon trop étroit pour se laisser aller à de large courbes. Une brume s'installait au-dessus des maisons de tuiles orangées, couleur rouille, en prévision d'un beau lendemain mais annonçant une nuit glaciale. C'était la fin de l'été et les journées diminuaient autant que les ombres s'allongeaient.

Je fus de retour bien avant le souper. Grüber était encore là. Il me tendit une main ferme et calleuse que je serrais avec appréhension. Sa bouche esquissa le début d'un sourire et me fit simplement : « appelle-moi Hans ».

Deux semaines plus tard, je suivais d'un bon pas ce grand gaillard sur les routes de France. Lorsqu'il marchait, je devais trotter pour suivre l'allure de ses interminables jambes qui tricotaient une allure régulière. Nous prîmes des trains tractés par des machines qui me

faisaient rêver. Un panache de fumée s'échappait de leur cheminée, tels les dragons des contes qu'on me m'a pas lus, des machines de fer et d'acier, fondus et coulés dans les immenses aciéries lorraines. Une vision de l'enfer sur terre. Des hommes s'activaient autour de feux rougeoyants, dans la vapeur et la fumée, vivant dans un monde gris, moins contrasté qu'en noir et blanc.

Ces locomotives rutilantes, rugissantes comme des monstres, avalaient des kilomètres de voie ferrée que de petits groupes d'hommes au visage noirci entretenaient le long du ballast. Je les saluais d'un geste discret et ils me répondaient parfois, par un hochement de tête, résignés.

Les mécaniciens m'impressionnaient tout autant. Leur tenue bleue était devenue noire après toutes ces années à nourrir la bête, un fauve qui, comme toutes les animaux sauvages n'avait aucun égard pour ceux qui l'alimentaient. Cette sauvagerie n'était entravée que par deux rails, une cage sans barreaux, lui permettant de rugir de toute sa puissance parmi la campagne française, traversant des champs immenses, longeant des collines boisées, sautant de larges fleuves sur des ponts métalliques aux rivets plus gros que ma main, pénétrant au cœur d'étroites vallées montagneuses, enfin ralentissant dans un fracas d'acier, de sifflements divers, laissant échapper une lourde fumée blanche par ses narines surchauffées, ralentissant jusqu'à l'arrêt complet dans un dernier soupir de vapeur. Les quais nous accueillait, bondés de travailleurs au petit matin ou déserts des petites gares où nous ne descendions jamais.

Le réseau ferré s'était développé durant tout ce siècle, tissant une vaste toile de fer, transformant les paysages et

les hommes, rendant les chevaux à leurs étables ou pire. Une évolution nommée progrès par et pour certains, la fin d'un monde pour les autres. D'ici quelques années, tout ce monde si neuf allait lui-même être englouti par une nouvelle évolution.

J'aimais tout : les petites gares nommées en lettres blanches sur un fond rectangulaire bleu, l'imposante horloge aux aiguilles en forme de bâtons qui égrenaient les heures et les minutes comme des automates tournant inlassablement sur la même piste. Les toits de verre et de fer des grandes gares au centre même des villes immenses. Leurs kiosques à journaux, et tout un monde qui s'affairait autour et parmi les voyageurs : mécaniciens au visage noirci, bagagistes courant comme des abeilles dans une ruche, jusqu'au chef de gare, imposant dans son uniforme, dompteur des machines écumant encore et toujours une vapeur bruyante et bouillante. Ma passion allait jusqu'aux voies elles-mêmes. Ces traverses reliant les deux rails sur un lit de cailloux blancs. Elles étaient les pavés romains du XIX^e siècle.

Mon émerveillement pour ces voyages, trajets d'une ville à l'autre, ne cessa d'augmenter. Je m'imaginai à la place de ces forçats des chemins de fer, pas ceux qui restaient à hocher leur tête à mes brefs saluts sur le bord de la voie, non.

Le conducteur de la terrible machine avait toute mon admiration et mon envie d'être à ses côtés. Ses lunettes lui laissaient une marque blanche autour des yeux, comme s'il sortait d'un terrier au grand jour. Je n'aimais rien de mieux que lorsqu'il actionnait le sifflet strident du

monstre. A ses côtés, deux mécanos envoyaient régulièrement de lourdes pelletées de charbon dans le ventre de la bête affamée.

Même si je comprenais que le travail des hommes était dur, il n'était jamais ingrat. La fierté du plus humble des ouvriers de la voie pouvait se lire sur son visage buriné. La satisfaction de participer à une œuvre, belle et serviable. C'était ma définition du travail et cela la restera toute ma vie, même si aujourd'hui, après toutes ces années de soit disant progrès, bien peu d'emplois peuvent satisfaire à cette définition.

5 - La Capitale

Hans ne parlait que très rarement. Sur les chantiers, il me donnait les indications en quelques mots. Lors de nos déplacements, il contemplait ou lisait, son visage toujours aussi fermé, concentré aussi bien sur les pierres qu'il façonnait, que sur le paysage qu'il admirait ou les pages qu'il dévorait.

Peu à peu, j'appris à le connaître. Le peu de mots qu'il m'accordait était toujours dit sur un ton ferme et calme. Je ne l'ai jamais vu élever la voix, proférer un juron, pester contre quoi ou qui que ce soit. Son humeur pouvait se lire sur son front, sur ses traits pour qui le connaissait assez.

Les réprimandes ou les éloges se passaient de mots.

Nous avons travaillé à Reims, à la réfection extérieure de quelques moulures d'une cathédrale, ma première, dont l'ampleur me donnait le tournis. Lorsque je me tordais le cou pour apercevoir le plafond, j'étais pris de vertige. Nous avons rafraîchi bon nombre de manoirs, de demeures bourgeoises, de petits châteaux et une quantité incroyable d'églises. Je ne m'imaginais pas que notre pays pouvait compter autant d'édifices plusieurs fois centenaires. J'imaginais les hommes qui avaient construit ce que Hans restaurait aujourd'hui. Je revoyais ou j'imaginais le geste beau et précis, mais aussi la

dureté du labeur, les souffrances endurées, l'âpreté de la vie de ces bâtisseurs de l'éternité. Avaient-ils conscience de la portée de leurs réalisations ? Qu'ils participaient, au même titre que l'architecte ou le commanditaire, à une œuvre qui ravirait des générations ? L'Histoire n'a conservé que les patronymes des donneurs d'ordre, mais c'est bien une large foule d'artisans anonymes qui ont bâti la France.

Voilà un temps où le travailleur trimait, peinait, éreinté par de longues journées du travail de ses mains, le corps entier meurtri mais l'esprit libre et fier. J'ai vu, au cours de ce siècle devenu si confortable, l'inversement de ces sensations. Dorénavant, les métiers (quand on peut encore parler de métier) blessent davantage l'âme que l'enveloppe.

Le travail de la pierre est pénible, salissant, il demande une certaine force physique mais il n'est jamais ingrat. Je voyais l'orgueil dans les yeux de Hans une fois l'action accomplie. Il n'en parlait jamais. Pas de vanité, il gardait la satisfaction du travail bien fait pour lui. Cela l'irradiait de l'intérieur.

Je commençais à prendre goût à cette vie de bohème. Rarement plus d'une semaine dans les mêmes lieux. Au fur et à mesure que mes mains devenaient peu à peu plus habiles, Hans me confiait de nouvelles tâches, toujours plus précises, plus élaborées, plus minutieuses. La difficulté augmentait en même temps que mon habileté. Je devais sans cesse me concentrer sur de nouveaux problèmes. Je gravissais sans m'en rendre compte un à un les échelons qui mènent à la condition d'artisan.

Un soir de pluie, de ce petit crachin qui arrose parfois les forêts Vosgiennes en plein été, nous débarquâmes d'un train brinquebalant, gare de l'est. Je foulais les pavés parisiens pour la première fois de ma vie. Je ne me doutais pas encore que la suivante serait une plus triste occasion.

Nous descendîmes dans un petit hôtel situé dans une ruelle étroite. D'emblée mes rêves de la capitale s'effondraient. Paris était semblable à n'importe quel village que nous avions maintes et maintes fois traversé. J'imaginai de larges avenues éclairées toute la nuit par cette fée électricité que le monde découvrait, ébahi.

La chambre était minuscule, pas plus propre que celles des petites pensions de province, l'escalier grinçait en de lamentables plaintes, le concierge proposait une mine renfrognée et un air peu plaisant. De la minuscule ouverture dans le toit qui servait de fenêtre, je contemplais les toits parisiens luisants sous la lumière orangée qui provenait des rues de la grande cité. Mon imagination avait raison sur un point : les réverbères n'étaient pas éteints la nuit venue.

Là, sous les toits de la plus grande, sinon la plus belle ville du monde, je pensais à chez moi. Le père qui n'imaginait pas, même en rêve, tous les paysages que j'avais vus; la mère qui, dans ses rares moments de repos, devait s'inquiéter pour son Julot (je l'entendais murmurer pour elle seule, « Dieu sait où ce qu'il est ») et les frérots, partagés entre l'envie que mon périple leur inspirait et la consolation de vivre dans le plus beau des pays. Chaque semaine, j'écrivais une courte lettre à la mère.

Le lendemain, un timide soleil se cachait derrière de lourds nuages allant du gris clair au gris foncé. Des écharpes de brumes vagabondaient vers la Seine. Nous étions à Montmartre. Tout était nouveau pour moi. La hauteur des immeubles, l'agitation constante des rues, des vendeurs criaient des vantardises, ancêtres des publicités qui allaient conditionner le siècle qui s'annonçait. Des charrettes, des fiacres, quelques vélocipèdes qui attiraient encore le regard par leur nouveauté, et une foule de passants, fleuve humain qui coulait par les rues et les avenues jusque sur les boulevards. Une mer humaine qui ne connaissait jamais de marée basse.

Paris, comme toute ville dépassant son quota d'âmes humaines, est un monde inhumain, une jungle de béton, parcourue par des fleuves pavés, plus tard asphaltés. Il n'y a guère que les fourmis capables de vivre en communauté aussi importante. L'homme est un animal social incapable de vivre ensemble. Voilà la contradiction, le paradoxe.

A la capitale, tout y est exagérément plus grand, plus nombreux. L'opulence apparente masque la misère à chaque coin de rue. Toutes les grandes villes, en cette fin de XIX^e et durant tout le siècle suivant allaient devenir de monstrueux vampires, attirant un flot de paysans déjà éblouis par les lumières de la ville, ne sachant pas encore qu'elle les rendrait aveugles. Aveugles de l'autre. Indifférents. Egoïstes. Matérialistes.

Les métropoles suçaient le sang des hommes, leur ôtant toute humanité, la solidarité qui soudait les villageois. Tels des papillons de nuit attirés par une lumière

mortelle, des générations fuiraient une campagne rustre, crottée, indélicate pour s'entasser par dizaines de milliers dans des tours semblables, dortoirs d'un gigantesque internat où tous avaient la liberté de vivre comme ils le souhaitent, à l'abri des regards campagnards. Là-bas, on pointait du doigt l'extravagant, l'excentrique, l'original, ici on ne lui tendait même plus la main. Là-bas on s'occupait trop de son voisin, on connaissait tout de sa vie, de ses manies, de ses lubies, ici l'indifférence régnait en maîtresse sur le sort des hommes.

Plus tard, au milieu de ce siècle annoncé comme porteur d'un progrès révolutionnaire, d'un avenir radieux, de jours meilleurs, les populations urbaines retourneraient dès le moindre jour de congé de là où ils étaient venus, chercher quelque chose qui avait irrémédiablement disparu. Des décennies plus tard, le voyeurisme s'épanouirait dans la presse à scandale, n'ayant plus de voisin pour satisfaire le besoin de savoir qu'il y a plus malheureux que soi. On signerait des chèques pour les enfants affamés d'Afrique, les victimes de raz-de-marée, les réfugiés politiques, ne voyant plus les laissés pour compte au bas de son immeuble, les oubliés du système, victimes collatérales d'un monde du toujours plus.

6 - La Dame de Fer et la mer

Du haut de mes douze ans, j'attendais avec impatience un rendez-vous avec une grande dame. Cela arriva alors que nous venions de terminer le rafraîchissement de quelques pierres fatiguées au Sacré Cœur. Hans me fit faire le tour de Paris. Il ne parlait pas plus que d'habitude, annonçant simplement le nom du monument, ses mains caressaient la pierre qu'un pale soleil d'automne n'arrivait pas à réchauffer. Il visitait les plus belles réalisations autant avec ses mains qu'avec ses yeux. Puis, traversant un quartier bourgeois, nous aboutîmes sur le vaste Champ de Mars.

Elle s'imposait majestueusement. Elle n'avait pas trois ans, ses rivets brillaient au soleil. Je me tordis le cou pour apercevoir la pointe de la nouvelle fierté de Paris. Née de l'exposition universelle, on en parlait jusque dans nos profondes vallées oubliées, symbole de la puissance perdue du pays. Pourquoi les hommes s'activent-ils à élever des constructions à toucher les nuages lorsque leur pouvoir décline? L'an passé, j'ai appris que les américains ont érigé deux tours jumelles, les plus hautes du monde, et cela prouve que l'influence et la domination américaine a vécu, déjà bousculée dans cet enlèvement d'une guerre perdue d'avance, là-bas au Vietnam. Un pays en devenir construit des bateaux et des

avons, guerroye soit avec des armes soit avec des marchandises dont il inonde ses voisins. Au crépuscule de sa domination, il n'a plus d'autre choix que de se jeter de la poudre aux yeux. Les pyramides d'Égypte ont signé la fin de leur suprématie, les temples grecs sonnaient le glas de l'empire, le peuple de l'Île de Pâques disparut après avoir érigé ces gigantesques statues. Nul doute que la fin du pétrole arrivera lorsque les pays du golfe auront à leur tour bâti la plus haute tour du monde...

Cependant, loin des controverses que suscite toujours pareille œuvre, j'étais en admiration devant des dizaines de tonnes d'acier, sûrement fondus dans les aciéries lorraines. J'étais fier de mon pays. Hans semblait blasé, lui qui avait voué toute sa vie aux pierres, ne pouvait pas comprendre la portée d'une telle réalisation. Il me laissa gravir des escaliers seul. Le vertige fit bientôt place à la grisurie, la volupté de s'élever au dessus des nuages, comme le jour où notre père nous avait emmené sur les crêtes Vosgiennes pour nous donner une leçon de patriotisme.

Chaque marche de fer durcissait mes minuscules mollets. Chaque degré vaincu me rendait plus fort, forgeant une confiance toute nouvelle. Je compris ce jour là ce qu'on m'enseignera plus tard : lorsqu'on arrive au sommet, on n'a fait que la moitié du parcours.

Tout en gravissant mon chemin de croix métallique, je contemplais la capitale à mes pieds et la structure imaginée par Monsieur Eiffel. Un impensable écheveau de poutres en fer dont les parisiens, paraît-il, pensaient qu'il s'effondrerait au moindre coup de vent.

La descente me scia les genoux, écrasa mes orteils dans

mes galoches qui ne grandissaient pas autant que mes pieds. Fourbu, vidé, exténué, je rejoignis Hans, assis sur un banc à m'attendre. Il m'offrit la meilleure limonade de ma vie. L'effort et la fatigue sont nécessaires à l'appréciation des choses simples de la vie.

Nous reprîmes le chemin, usant nos sabots sur des routes poussiéreuses, arpentant monts et vaux, voyageant dans des wagons qui sentaient le cuir neuf mêlé aux odeurs de fumée et d'huile que les mécaniciens utilisaient pour graisser la machine. Nous rencontrions parfois d'autres compagnons qui comme nous, d'une certaine façon, effectuaient leur Tour de France. En ce temps là, l'homme avait gardé ses origines nomade. S'il allait d'un point à un autre, il accordait autant d'attention au cheminement qu'à la destination, ce qu'il semble avoir oublié aujourd'hui, à l'ère du train à grande vitesse et des avions supersoniques.

Nous passâmes à Nantes, Bordeaux, mais je dus attendre d'arriver à Marseille pour voir la mer pour la première fois. La Tour Eiffel m'avait grisée par sa taille, l'étendue d'eau allait me stupéfier par son immensité. Les grands espaces donnent une idée de l'infini, la tête me tournait devant un tel spectacle, un nouveau vertige que je n'avais pas expérimenté en gravissant les marches de la dame de fer. Il existe des déserts et des forêts largement aussi étendus, mais ce qui rend le tableau si déroutant est l'absence de limites, de repères. Le regard fuit, ne peut s'accrocher à rien d'autre que l'horizon qui semble à la fois reculer et avancer.

Je n'osais y tremper le bout de mes orteils, persuadé que

la marée allait me happer comme un vulgaire pantin. Hans rigola un bon coup devant ma pusillanimité et mon ignorance: il n'y avait point de marée en méditerranée. Nous restâmes deux petites semaines dans la cité phocéenne. Le soleil inondait les murs même au cœur de l'hiver et je m'enhardissais à baigner mon corps frêle dans cette immensité tout juste tiède lors de nos rares moments de détente.

La découverte de l'océan sera toujours un événement dans la vie d'un enfant, comme sa première neige.

Nous avions entamé, Hans et moi, notre périple à la fin de l'été. Nous étions en Mai. J'avais appris tant de choses. Mes mains avaient gagné une habileté, des muscles s'étaient durcis, mon torse s'était élargi, ma voix changeait, j'étais plus dégourdi, débarrassé d'une timidité au contact des grandes villes et la rencontre avec tant de gens si différents. J'étais déniaisé d'une certaine façon et j'avais prit confiance en moi. J'avais découvert le monde et le monde m'avait changé.

Nous étions sur le chemin du retour. Les montagnes Jurassiennes et leurs forêts de sapins vert sombre me rappelaient mes Vosges natales. Je sentais un parfum de retrouvailles. L'arrière goût de nostalgie qui m'avait parfois fait monter les larmes aux yeux dans une minuscule chambre d'un hôtel crasseux avait maintenant totalement disparu. La sensiblerie m'avait quitté, laissant place à une sensibilité qu'aucun coup porté par le destin ne ferait dorénavant vaciller.

De toutes les choses que j'avais appris en neuf mois, le

temps d'une gestation (si mon corps avait vu le jour il y a douze ans, mon esprit était né durant ce périple), la plus surprenante avait été d'apprendre à connaître Hans. Sous des dehors rebutants se cachait un cœur d'or. Nous nous étions apprivoisé mutuellement. Cela ne l'avait pas rendu plus loquace, mais je voyais dans ses yeux naître un sentiment d'amitié, une franche camaraderie s'était installée entre nous. Il ne me considérait plus comme un gamin si toutefois il l'avait jamais éprouvé.

J'en conçus alors que le proverbe disait vrai, l'habit ne fait pas nécessairement le moine, du moins la plus rude enveloppe peut cacher des trésors, tandis que l'emballage coloré et scintillant recouvre parfois un immense vide et que le velours peut dissimuler la pire méchanceté.

7 - L'hôte des bois et l'école de la forêt.

Je retrouvais avec bonheur ma vallée Vosgienne. Tout était devenu plus petit à mes yeux, les distances s'étaient raccourcies en même temps que mes jambes s'étaient allongées, mais surtout, le regard des autres n'était plus le même. Je n'étais pas devenu un adulte en un an (en cette fin de XIX^e siècle on n'était pas considéré comme vraiment adulte avant son retour du service militaire) mais on ne me considérait plus comme un enfant. Une certaine tolérance avait disparu à mon encontre, j'étais devenu responsable de mes actes et de leurs conséquences. Si l'on me faisait davantage confiance, on en attendait d'autant de mes actes.

J'allais voir le maréchal ferrant qui, en me toisant, semblait évaluer tout le changement survenu, jauger ce que j'avais pu apprendre, apprécier l'évolution de mon caractère. Tandis qu'il m'offrait un bol de café bien noir, je remarquai qu'un jeune garçon aux cheveux en épis avait prit ma place.

Le père Claudel leva son menton vers l'apprenti et me souffla « c'est un travailleur, mais ses gestes sont moins sûrs et moins précis que ne l'étaient les tiens » en souriant de ses yeux.

Je trouvais bien vite une place dans une des nombreuses fabriques de granit de la vallée. Nous découpions à la scie à eau de grands pans de cette pierre bien dure que l'on trouve un peu partout sur les flancs des collines Vosgiennes, puis l'on taillait et polissait la pierre grise, bleutée ou rose.

Ce fut mon quotidien jusqu'à vingt ans. Je fis le tour de la vallée, restant quelques mois chez un menuisier, aidant à paver quelques rues de la sous-préfecture, rejoignant les bûcherons au milieu de l'été. Toutefois je m'enfermais à peine quelques semaines dans les grandes salles des filatures dont les bâtiments s'allongeaient tout au long de la rivière, le courant puissant servant à faire tourner les turbines de l'usine, mais j'y reviendrai. J'aimais trop la liberté de pouvoir travailler dehors, sous le soleil ardent autant que sous une pluie pénétrante, le gel me gênait moins que le sentiment d'être enfermé, ne serait-ce que dans une salle aussi vaste qu'une église.

De mon périple autour de la France m'était resté le goût du voyage, si réduit soit-il. Ainsi tous les Dimanches, je me levais aux aurores. Je n'ai jamais été un lève-tard, une journée commencée après l'élévation du soleil me semble une journée perdue, du moins mal engagée. Chaque Dimanche donc, je prenais le chemin de la montagne, un bâton dans la main et le casse-croûte sur l'épaule. J'arpentais les sentiers, je traversais les forêts de sapins majestueux, pas encore remplacés par l'épicéa, moins grandiose à mon humble avis, plus policé, moins rustre, plus domestique que largement sauvage, me faisant l'effet d'une pâle demoiselle des villes face à la

robuste bergère des collines. Je grimpais sur les crêtes où le vent courbait les chaumes, je parcourais les vallées suivant la Moselle, la Vologne ou la Moselotte. Je n'ai jamais apprécié autant le délicieux langage de l'eau qui coule, ruisselle, jaillit, se contorsionne, épouse chaque millimètre carré de terrain, ne laissant rien au hasard. Les gouttes de pluie sont des milliards de doigts jouant sur le clavier de la terre une musique apaisante, douce ou fracassante, agréable chuchotis de la bruine qui se répand comme un manteau de pluie, averse métronome des jours de grisaille, giboulées glaciales lorsqu'elle s'allie avec le vent, jusqu'au déluge assourdissant des pluies d'orage estivales. Rien n'est plus rassurant que le son de la pluie sur les toits de tuiles lorsqu'on s'endort sur une meule de foin au cœur de l'été.

Je ne tardais pas à rencontrer un personnage singulier qui, à son corps défendant, terrorisait les garnements du village voisin. Je dus l'admettre, il me fit un peu peur les premières fois que je l'aperçu. Je me tenais à distance, épiant sans être vu ce drôle de bonhomme.

Il vivait là, au milieu de la forêt, s'étant fabriqué une sorte de cabane en rondins grossièrement taillés. Le toit était en chaume, laissant s'échapper été comme hiver, du matin au soir, une fumée bleuté qui se dispersait parmi les feuillages. Parfois une chemise ou un tricot de corps séchait, pendu aux branches basses des arbres entourant l'étrange demeure. Je contournais l'ensemble, redoutant le singulier propriétaire. Je m'étais renseigné, l'air de rien, au village où l'on m'apprit plus de faussetés que de vérités, j'allais bientôt m'en apercevoir.

On le considérait comme un original, un excentrique,

l'extravagant homme des bois. Les rumeurs allaient bon train. On disait de lui qu'il écorchait la biche et mangeait son cœur encore chaud, de là à ce qu'on fit de lui un doux ogre dans la tête des gamins du quartier il n'était pas loin. La plupart des mères de famille laissaient vagabonder ces idioties afin d'apeurer leurs rejetons pour qu'ils n'aillent pas gambader trop loin dans la forêt. On prêtait toutes sortes de qualités à l'individu. Certains le disaient sorcier, d'autres aliéné au dernier degré, la plupart le pensaient étranger, ce qui par chez nous signifiait immanquablement allemand, le vainqueur humiliant de 70, en un mot l'ennemi. On l'avait entendu parler dans une langue inconnue disait-on et il n'en fallait pas davantage pour verser sur lui toute la rancœur macérant au fond de nos tripes. On lui prêtait toutes sortes de manies. Sans l'avoir jamais vu, la majorité des habitants le connaissait comme on connaît le dragon des contes de fées.

J'évitais autant que possible le redoutable habitant des bois, toutes ces sornettes trouvant un écho dans ma tête innocente d'un garçon qu'on ne qualifiait pas d'adolescent à l'époque.

C'était Septembre et la saison des cèpes, coulemelles, pied-de-mouton et autres girolles qu'on appelle par ici « jaunottes ». Le regard sur mes sabots encore neufs que j'avais moi-même façonné, je ne vis pas l'homme devant moi, haut comme un hêtre, noueux comme un chêne, des bras larges comme les branches d'un sapin et aussi silencieux que l'herbe rase sous le vent d'octobre.

« Holà petit ! Regarde un peu où tu mets les pieds » lâcha-t-il avec un lourd accent que je reconnus pour

l'avoir déjà entendu.

L'homme qui terrorisait les bambins et que la vallée entière traitait comme un paria n'était pas plus allemand que moi. Nous avions, avec Hans, lors de notre passage à Reims côtoyé une équipe de menuisiers Hollandais qui oeuvraient parmi les chants et la bonne humeur sans y sacrifier un savoir faire et un art du détail peu communs. Dès l'aube, on les entendait siffler de joyeuses mélodies, relayées ensuite par des airs gais entrecoupés de plaisanteries qui ne faisaient rire qu'eux mêmes, étant proférées dans leur langue flamande natale.

L'individu me montra alors du bout de son bâton accompagné d'un geste du menton, une bosse dans le sol, recouverte de feuilles encore vertes pour la plupart. Il fit jouer délicatement son bâton et découvrit deux magnifiques bolets à la robe brune, bien dodus, le chapeau recouvrant à peine le pied enflé d'un blanc grisé. Mon étonnement le fit rire et je retrouvais alors les trilles que lançaient les Hollandais de Reims.

Je souris de mon inexpérience jusqu'au moment où le terrible personnage sorti un couteau qu'il ouvrit en me regardant fixement, d'un air grave. Il n'avait visiblement plus envie de rire du tout. Je fis un pas en arrière, terrorisé, sentant approcher ma dernière heure, mon ultime minute, ma seconde définitive. Ses yeux ne laissaient passer aucune émotion, aucun répit, pas une once de pitié. Impitoyable, il allait me dépecer sur place et aussi sûrement que les gens de la vallée le laissaient croire, il dévorerait mon cœur encore chaud.

Au lieu de ces douces atrocités, il s'agenouilla, coupa délicatement le pied des champignons mis à nus et me les

tendit comme une offrande à ma plus vive peur.

« Chaque arbre, chaque plante, le moindre brin d'herbe, y compris les champignons sont créatures de Dieu, au même titre que les animaux et les hommes qui les consomment. Lorsque tu prélèves ta ration dans la nature toute puissante, sois humble et reconnaissant. Ne saccage pas l'œuvre de Dieu sinon il t'en coûtera un jour ou l'autre. »

Son sermon terminé, il referma son opinel, le fourra dans une de ses nombreuses poches et m'enjoignit de le suivre. Il poussa la lourde porte de bois massif de sa cabane, saisit la bouilloire qui frémissait sur le poêle en fonte qui trônait au milieu de la pièce, versa son contenu dans une théière dans laquelle il avait jeté un assortiment de feuilles séchées.

Pendant que le breuvage infusait, il m'ordonna de m'asseoir en me montrant un large banc taillé à même un tronc.

L'unique pièce était chichement meublée. Un buffet aux vitres noircies, une table creusée par les années, un tabouret disposé près du poêle et ce banc sur lequel j'allais passer bon nombre de Dimanches, mais je ne le savais pas encore. La petite fenêtre aux carreaux salis ne laissait entrer qu'une faible clarté. Il me tendit un bol rempli d'un liquide fumant et odorant.

Maintenant que je l'avais devant mes yeux, le redoutable individu ne l'était que par l'ignorance des villageois, terreau de toutes les rumeurs inimaginables et socle d'idées fausses nourries par la crainte et le rejet de l'inconnu. Un cercle vicieux en fait. Nous avons moins de peine pour le malheur de parfaits étrangers, l'absence

de compassion entraîne la volonté de ne pas s'y intéresser.

Son visage était glabre, déjà une excentricité à l'époque. Tous les hommes portaient en effet une moustache comme l'ornement indispensable à la nécessité de vivre en société. Il était moins choquant d'aller cul nu que la lèvre découverte. On accordait simplement aux vieillards l'alternative de la barbe.

Ses doigts étaient longs et fins. Sa stature fine en faisait une créature frêle à première vue, il émanait cependant une force infinie venant du dedans.

Ses manières étaient douces, ses gestes lents et son regard, celui d'un lynx.

Il observait bien davantage qu'il ne se confiait. Hans ne prononçait pas dix mots par jour, lui parlait mais ne se livrait qu'avec parcimonie. Il me fallut plus d'un an de visites répétées pour en apprendre à peine sur sa vie passée. En revanche, il n'était pas avare d'explications, de sermons, de conseils au jeune garçon que j'étais alors. Selon l'état civil qui croit tout savoir, son patronyme était René Vincent mais il me pria de l'appeler Père René ou Mon Père tout simplement. La terreur des garnements de la vallée n'était rien moins qu'un abbé que l'église avait chassé de ses riches demeures pour incompatibilité de points de vue sur la dispersion de la parole divine aux mécréants. Car Père René n'avait pas été le curé d'une petite paroisse perdue au fin fond d'une vallée glaciale, mais fut un éminent membre du haut clergé Belge avant de tomber en disgrâce aux yeux du cardinal qui avait vu en lui un dangereux pourfendeur de la divine foi, un révolutionnaire érudit (la pire espèce), le loup dans la

bergerie.

Père René ne se reconnaissait qu'un seul maître, Dieu, qu'il servait au plus proche des préceptes de son fils. Cela ne plait pas en haut lieu. Rejeté par les puissants, il allait l'être également par les plus modestes, belle ironie. Il avait troqué les salons, les cathédrales et les ministères, la soie et le velours pour une vie âpre tel qu'un homme d'église, fidèle à son devoir, se devait de vivre d'après son humble conviction.

Il n'est de plus belle église que la nature, de plus vaste cathédrale que la forêt et de plus chaleureuse compagnie que celle des plantes et des animaux. Les meilleurs mets ne sont pas plus savoureux dégustés dans des assiettes de porcelaines et avec des couverts en argent.

Puisqu'on lui avait ordonné de ne plus proférer la divine parole aux fidèles, il irait s'exclure lui-même du monde, se cloîtrer dans l'immensité des forêts avec pour plafond les étoiles du firmament et pour couche, un édredon de feuilles.

Tout cela me fut distillé sur des années, si bien qu'un mystère autour de ce personnage attachant perdurait au fil des saisons.

On ne peut aimer que ce que l'on connaît. Et le Père René était une mine pour un garçon qui rêvait d'apprendre.

Père René vivait sa religion sans l'imposer aux autres, il n'a jamais cherché à me convertir en aucune manière, il a juste éveillé mon regard sur les choses qui nous entourent.

Il m'apprit à reconnaître les différentes essences d'arbres par la couleur et la texture de leur écorce, par la forme de

leurs feuilles, par la profondeur ou l'étalement de leurs racines. Il m'apprit comment cueillir et non pas ramasser les champignons en coupant proprement la base de leur pied et ne pas saccager ainsi une future pousse. A bien y penser, le Père René était écologiste avant l'heure, prélevant plutôt que pillant la nature, se sentant davantage locataire que propriétaire d'un environnement qu'il ne considérait jamais comme hostile.

Il m'enseigna la faune et la flore par l'observation, la course du soleil et l'enchaînement des saisons par la contemplation. Il me parla des pierres et des roches, comment sécher et reconnaître les herbes pour en faire des infusions calmantes le soir et plus énergiques le matin. Il ne m'inculquait pas sa foi, mais une vraie philosophie de vie. Désormais, mes balades dominicales étaient partagées et, pendant que mon souffle se déployait, que mes mollets se durcissaient et que mon équilibre se précisait, j'apprenais tout ce que mon bref passage sur les bancs de l'école ne m'avait pas enseigné. Nos bancs étaient de lourds troncs couchés par quelque tempête, le tableau noir était l'immensité du monde, et le cours magistral remplacé par un accompagnement de mes sens. J'étudiais seul, j'apprenais par moi même, je cultivais un savoir nouveau en me rendant bien compte que plus on apprend, plus il y a à connaître et plus on se rend compte de son ignorance, comme la surface d'un ballon qui, en gonflant, offre davantage de contact avec l'air.

Le Père René me fit partager son amour des livres. Ce qui était une corvée à l'école communale devint un plaisir. Ici, pas de dictée, pas de sanction, mais l'envie de

connaître le sens de mots nouveaux me plongeait dans un dictionnaire pour la première fois de ma vie. Le calcul n'était pas l'apprentissage de tables comme des perroquets ânonnant mais le désir et la volonté de mesurer le diamètre du tronc d'un sapin remarquable, savoir quelle distance nous avons parcourue à raison de cinquante pas par minute.

La première année de ma rencontre avec ce maître d'école sans école et sans hiérarchie, je déchiffrai l'Ile au Trésor et les Trois Mousquetaires, la seconde je lu David Copperfield, Robinson Crusoe, les Voyages de Gulliver, le Tour du Monde en quatre vingt jours et le Tour de France par deux enfants où je me reconnus dans mon périple avec le compagnon Hans.

La troisième je dévorai Jules Vallès, Alphonse Daudet, Paul Féval, Victor Hugo et Germinal dont le Père René m'avait fait tant d'éloges, Zola étant son auteur préféré.

Je compris alors la puissance démoniaque de ce petit objet insignifiant, refermant dans ses pages le monde entier, ses beautés et ses laideurs, ses anges et ses démons. L'ouvrage relié faisait voyager plus loin qu'aucun Orient-Express ne pourrait jamais vous mener. Des nombreux objets qui ont traversé mon humble existence, ces petits volumes ont été ma plus grande joie, apportant leur lot d'espoir et de réconfort, apaisant une curiosité qu'ils faisaient naître par ailleurs.

Celui que les gens prenaient pour un vagabond était un prince. Durant toute ma jeunesse qu'aujourd'hui nous appelons l'adolescence, le Père René m'apprit tout ce qu'un homme avait besoin pour traverser la vie d'un pas allègre et la tête haute, gagner la confiance en soi

indispensable pour aller de l'avant et supporter ses responsabilités, les conséquences de ses choix et de ses actes, vivre en homme libre, en conservant une curiosité inlassable, l'œil constamment ouvert sur les magnificences de la nature sans être aveugle à la barbarie des hommes. Car, on l'a compris, le Père René, s'il était en constante admiration et en total respect envers l'œuvre de Dieu, la nature et son environnement, les arbres et les bêtes, il était désabusé par sa plus belle réussite: l'homme.

Je lui avais fait remarquer que nous étions, nous autres humains, les sujets de Dieu. Il me regarda un moment, jugeant ce que je venais d'exprimer, comme si j'avais posé le doigt là où ça fait mal. Il avait alors repris, toujours de sa voix douce et posée, que tout ce qui existait sur terre était l'œuvre divine, y compris l'Homme, mais que celui-ci avait outrepassé sa condition. Il avait voulu devenir Dieu à la place de Dieu. Et cela lui était intolérable. Le monde se divisait en deux parties à ses yeux. Il y avait les beautés naturelles dont le Créateur était responsable, puis l'horreur absolue, orchestrée par l'homme. Guerres, assassinats, indifférence, corruption, jalousie, envie, menteries, hypocrisies, abus de pouvoir, torture physique et morale. Je répondais cathédrales, tableaux de maîtres, symphonies, Victor Hugo sans oublier Emile Zola. Il marquait un temps, séparant le bon grain de l'ivraie.

« Ces hommes-là sont capables d'imiter Dieu mais ne se prennent pas pour lui. Il en résulte de formidables œuvres d'art. Pas la peine d'ériger ces hautes sphères de la connaissance et de la beauté en exemple. Un simple

jardinier pourra faire de son potager un tableau digne des maîtres de l'impressionnisme. Un menuisier, s'il aime son travail, proposera un labeur égal aux plus belles réalisations humaines. »

Intérieurement je pensais à Hans. Mais il continuait.

« Tu vois, Dieu est partout si on le respecte et si on ne cherche pas à le surpasser ou en s'en éloigner. Certains hommes sont touchés par la grâce divine, malheureusement l'immense majorité se comporte en mécréants. »

Rejeté par l'église qui voyait en lui un dangereux insoumis, puis par les humbles gens qui ne voyaient qu'un vagabond illuminé, il en avait conçu une amertume que rien ne pourrait effacer. Même pas la présence candide d'un jeune gars qui avait tout à découvrir.

Durant toutes ces années, je fis mon apprentissage, la semaine dans quelque atelier, en secondant les artisans, essayant de reproduire leurs gestes et les Dimanches au milieu de cette forêt que j'apprivoisais, qui devenait mon havre, une salle de classe sans professeur ni élève.

De ces années je garde un souvenir indélébile, une nostalgie qui me serre ce cœur si costaud. Pourtant la vie n'était pas facile. Ce que nous appelons dorénavant le confort, ces anesthésiants quotidiens, ces petits coussins d'ouate qui nous empêchent de nous cogner à l'existence et en même temps nous privent du contact réel de la vie, ce doux confort n'était pas répandu alors, on ne le rencontrait que rarement, dans les salons richement meublés des grandes maisons bourgeoises, cette classe qui avait supplanté la noblesse d'antan lors du siècle qui

égrenait ses dernières années. Pour ma part, je l'ai toujours fuit comme on évite la peste. Un engourdissement des sens qui me faisait penser à une mort lente et indolore, comme lorsqu'on périt par le froid.

8 - Histoires de truites

Je logeais toujours dans la ferme familiale où mes frères aînés semblaient prendre le chemin d'une relève innée. Il était alors inconcevable qu'une ferme mourut. Le métier de paysan était rude, il vous cassait en deux avant la moitié de votre vie, creusait de profondes rides sur votre front et vos joues, courbait vos mains dont les doigts finissaient par ressembler à ceux de vieilles sorcières maléfiques. Le pas ralentissait, la silhouette se ratatinait. Avant d'avoir sonné vos soixante ans, vous n'étiez plus qu'un fruit sec, juste bon à sarcler le potager ou à filer la laine pour les femmes vêtues de noir avant même d'avoir connu la perte d'un proche, comme si elles s'enveloppaient de la couleur du veuvage pour marquer le deuil de n'avoir plus jamais d'enfants.

Ce monde était celui dans lequel je grandissais. Les journées commençaient avec le lever du jour, pas toujours celui du soleil, et se terminaient au crépuscule pour économiser les bougies. Pour toute douche, on se frictionnait à l'eau froide du bassin de granit au charnu, et il fallait, certaines aubes suivant des nuits étoilées, briser une fine couche de glace pour s'asperger. Mes frères plongeaient alors leur visage dans un grand bol de café tandis que je restais fidèle à la tradition paternelle en lapant une assiettée de soupe que le poêle maintenait

chaude jusqu'au matin. Deux tranches de pain accompagnaient le repas le plus important de la journée, celui que l'on prend au sortir du lit, parfois agrémenté de belles tranches de lard ou d'un morceau de munster.

Ce n'est pas un hasard que le nom même de ce repas si important fut raccourci en y ajoutant un qualificatif. Dorénavant, mes arrières petits enfants avalent à peine une tartine et une tasse de café pour ce qu'ils appellent leur « petit » déjeuner.

Nous vivions chichement comme la plupart des habitants de ces hautes vallées Vosgiennes, mais je dois l'admettre, nous ne connûmes jamais les privations dues au manque de nourriture.

Pas de bénédicité avant les repas, chacun se servant soi-même lorsqu'il travaillait, ainsi la mère servait les enfants et la grand mère. En conséquence de quoi il n'était pas admis qu'on laisse le moindre relief dans son assiette avant de quitter la table. De la même façon, le pain était posé sur son « ventre ». Père m'avait fortement réprimandé le jour où je l'avais posé de mauvaise manière, en serrant fortement mon poignet et en lâchant que le pain ne s'obtenait pas à la sueur de son dos mais de son front. Je ne compris pas tout de suite. Le Père René m'apprit plus tard l'origine de cette tradition paysanne et ouvrière. Elle avait été modifiée afin de glorifier le travail mais elle provenait des geôles de la royauté, les condamnés voyaient leur ration retournée de cette façon la veille de leur exécution.

Chaque fin de semaine, je grimpais la pente orientée plein sud en coupant par les prés qui s'ornaient de jonquilles tandis que la neige de Décembre résistait sur le

versant nord ou dans quelque endroit ombrageux. Ma poche davantage gonflée de fierté de rapporter un petit pécule à la ferme que de l'importance de mon salaire. J'entrais dans la pièce à vivre. J'y trouvais la mère occupée à des travaux de couture, quelquefois tricotant un chandail, souvent debout devant le poêle, s'affairant devant le futur repas. Je déposais sur la table et sans un mot l'enveloppe de mes appointements. Mère se levait, comptait les billets, m'en tendait un, puis rangeait le reste dans une grande boîte en fer qu'elle logeait au dessus de l'unique buffet en s'aidant d'une chaise. Ce rituel m'informa quelques années plus tard que mère avait vieilli. Un samedi, elle me tendit la boîte en fer au lieu d'attraper une chaise en me demandant de bien vouloir la ranger à sa place coutumière.

Ainsi s'écoulèrent les dernières années du siècle.

Je m'embauchais dans chaque atelier de la vallée, je commençais à connaître chaque artisan. Une semaine j'étais maçon, l'autre menuisier, la suivante charpentier. J'occupais tous les corps de métier du moment qu'il fallait fabriquer quelque chose de ses mains.

Les Dimanches, je les passais avec le Père René qui, bien vite, m'apprit les rudiments du braconnage. Il m'indiqua comment reconnaître les habitudes des différents animaux de la forêt que je commençais à bien connaître. Je pistais alors renards et chevreuils, je lisais dans les traces laissées par les sangliers et les cerfs, je repérais les allées et venues des oiseaux sachant imiter leur chant à s'y méprendre. En chemin, je glanais baies et herbes que le Père René faisaient cuire pour obtenir d'abondantes confitures en ce qui concerne les premières et sécher les

secondes afin de préparer infusions et remèdes. Bientôt, de mes escapades je ramenai tantôt un lièvre, quelque fois une perdrix, plus rarement un renard.

Le Père René n'aimait pas l'eau.

Lucio que j'avais rencontré lorsque nous élevions des charpentes était en revanche un vrai poisson. Il sifflait du matin au soir perché sur les solives. Ses cheveux étaient noirs comme une nuit sans lune, jamais peignés tel un taillis posé sur une large tête au front court, des yeux pétillants, un nez long comme la proue d'un navire et une paire d'oreilles qui attiraient le regard à chaque fois qu'il se postait devant vous.

Nous avons sympathisé, je venais d'atteindre mes dix sept ans. Un soir, le chantier terminé, il me prit par le bras et me proposa d'aller prendre un bain. Il y avait des R qui roulaient, ses mots étaient polis par un accent rempli de tout le soleil de la Toscane. Il ne parlait pas, il chantait.

En aval du village, la rivière calmait ses flots dans de belles courbes. Le soleil de printemps réchauffait l'air et une légère brume s'étendait, suspendue au dessus du cours d'eau. Une serviette pliée et posée sur son cou, un morceau de savon dans sa main, Lucio marchait d'un bon pas m'envoyant de temps en temps un regard complice accompagné du sourire de ceux qui préparent un mauvais coup. Ma naïveté ne m'empêchait pas de subodorer quelque embrouille.

Il s'installa sur l'herbe là où la rivière marquait un virage, se mit torse nu et releva le bas de ses pantalons jusqu'aux genoux. Il avait l'air d'un marin désœuvré

comme on en rencontre à la terrasse des cafés du vieux port à Marseille. Il entra dans l'eau me faisant un signe du menton pour indiquer les grosses pierres qui émaillent le lit de la rivière sur toute la vallée.

Courbé en deux, il fouillait méthodiquement chaque pierre, puis me lança par dessus son épaule « tou mé préviens si oune gens approche dé nous ».

Ce furent les derniers mots qui traversèrent son gosier. Il était tout entier appliqué à farfouiller sous les rondes pierres.

Soudain son corps se tendit, ses bras se crispèrent, il se cala du mieux qu'il pût sur ses jambes, son visage n'était plus qu'un masque, son regard fixait le néant, on eu dit un chien à l'arrêt. Je m'acquittais bien mal de mon rôle de guet je l'avoue, je n'avais plus d'yeux que pour le prédateur traquant sa proie. Enfin, dans un tourbillon d'écume, il souleva une truite majestueuse d'au moins deux mains de long, frétilant au bout de ses pognes, le majeur et le pouce bien enfoncés dans les ouïes de la bestiole. Il me tendit l'animal aquatique comme on exhibe un trophée, puis d'un coup sec du poignet il signa l'arrêt de mort du phénomène. D'un large mouvement naissant dans ses épaules, il me lança la prise qui vola à mes pieds. Je compris alors l'utilité de la serviette de bain, abandonnant ses attributions hygiéniques pour devenir le linceul de la reine de la rivière.

Lucio réitéra son exploit à quatre reprises sans jamais égaler en grandeur les mensurations de la première pêche.

La brume avait envahi le cours d'eau et mon rôle était bien accessoire en vérité. Le soir tombait et nous

retournâmes dans nos logis, notre butin enveloppé dans une simple serviette qui pendait derrière l'épaule large de Lucio.

Jamais je n'avais vu un homme en telle communion avec son environnement. J'aimais les gestes de la fauche, les matins de Juin dès que le soleil a effacé les symptômes de la rosée, je savourais le tour de main du Père René lorsqu'il tranchait le pied d'un beau bolet, j'avais apprécié le puissant coup de reins des vendangeurs permettant de verser le contenu de leur hotte. J'admirais chaque mouvement des différents artisans, le coup de marteau du maréchal ferrant, la justesse méticuleuse du sabotier, la rapidité du tonnelier, le rythme des moissonneurs, l'esprit d'équipe des charpentiers, jusqu'à la précision chirurgicale du barbier. Mais cette attitude de Lucio, pieds et mains dans l'eau fraîche, tout tendu vers sa proie m'avait carrément bouleversé et, aujourd'hui encore, je me demande bien pourquoi. D'où nous viennent nos passions, nos intérêts ? Elles ne s'accordent pas toujours avec le caractère. Voilà un des nombreux mystères de la vie que je n'aurai pas eu le loisir d'élucider et puis c'est très bien comme ça.

Lucio m'apprit les gestes mais surtout la discrétion nécessaire à son art. On se retrouvait bien après que j'eusse quitté le chantier, dans quelque recoins de la rivière qu'il connaissait comme sa poche et que j'apprenais au fil des semaines. Discret, il fallait l'être autant vis à vis du poisson que de nos semblables. En effet, il était mal vu de braconner bien que tout le monde au village en profitait. Ainsi, les cinq prises qui avaient inauguré mon entrée dans cette voie n'étaient en aucun

cas un hasard. Arrivés chez Lucio, il me tendit une truite bleutée piquée de petits points rouges sur ses flancs, encore gluante. Les autres étaient des « commandes ». Deux avaient été réservées par le patron de l'auberge située en amont du village qui attendait des messieurs de Paris, quelques ingénieurs sans doute. Une autre était destinée à une vieille femme pliée en deux que j'avais croisée dans la rue sans la connaître. Lucio me confia qu'elle l'avait hébergé lorsqu'il était venu de son Italie natale pour trouver fortune dans ce pays au climat rude mais aux cœurs chaleureux. Depuis, chaque mois, il lui offrait une partie de sa pêche. Enfin, la dernière qui était en réalité la première sortie de l'eau allait chez son ancien employeur. Lucio mettait un point d'honneur à ne jamais commercer avec ses employeurs actuels. On ne mélange pas le travail et les loisirs disait-il avec son impeccable accent, que vingt ans dans cette haute vallée n'avait pas effacé, bien au contraire, comme s'il préservait un peu de sa Toscane dans l'ensoleillement de ses mots.

Ainsi, il arrondissait confortablement ses fins de mois car, il m'avoua après ce premier résultat, que c'était là une toute petite commande.

Lucio m'apprit tout et le reste je le découvris par moi-même tout au long de ma vie. On n'arrête jamais d'apprendre.

Le moment idéal où le poisson est tranquille, suffisamment détendu pour baisser la garde. Les pierres où il se terre. Savoir épier les mouvements de l'eau, la vie de la rivière et surtout savoir renoncer. Laisser les plus petites prises afin qu'elles grossissent, ne jamais

rompre l'équilibre de la vie. Garder une attention soutenue aux abords du cours d'eau, le garde n'est jamais bien loin, connaître les envieux, les jaloux afin de s'en méfier.

Ensuite, question de pratique. Beaucoup d'échecs avant de trouver son propre tour de main, découvrir sa signature. La pêche à la main, c'est connaître la vie de la rivière comme sa propre existence. Ce fut ma seconde maison pendant bien des années.

Je traversais les ultimes années d'un siècle lourd de batailles, de sang versé, de frontières mouvantes, mais également d'un progrès sans précédent dans le domaine des sciences, des avancées techniques, une amélioration de la médecine et le développement d'idées nouvelles. Le XX^e siècle était chargé de tous les espoirs . Nous allions vivre une époque formidable c'était certain, illuminée d'électricité, remplie d'automobiles, baignée de remèdes et vaccins. Le travail serait moins pénible aidé des machines, la santé serait meilleure et la paix régnerait sur le monde. C'était compter sans l'instinct guerrier de l'homme, son insatisfaction permanente et son côté apprenti sorcier si ravageur qu'en s'aidant d'une science toute nouvelle, il allait ouvrir une boîte de pandore d'où s'échapperaient les maux les plus terribles que le monde ait connu.

9 - Sous les drapeaux et sur les skis

A l'aube de ce siècle si prometteur, la république semblait installée pour mille ans, je n'avais jamais connu les privations de la guerre, et pourtant j'étais tout de même appelé sous les drapeaux.

Le tirage au sort m'ayant été défavorable, la lettre, frappée du sceau de la république m'attendait un soir sur la large table de la ferme. Mon aîné avait exécuté son service militaire, le second allait en terminer quand je me retrouvais, près de Nancy, dans une caserne crasseuse.

J'avais été partagé entre deux sentiments durant toute ma jeunesse. D'un côté l'influence du Père René, humaniste convaincu et ce désir de reconquête, ce besoin de vengeance face à l'ennemi, l'usurpateur, le voleur d'une des plus belles provinces de France. Ce sentiment allait se voir renforcer pendant mes années militaires.

Je franchissais la large porte de fer de la caserne où j'allais donner trois de mes plus belles années. L'affaire Dreyfuss venait d'éclater et je me rangeais derrière l'émouvant et convaincant plaidoyer de mon auteur préféré. En cela, j'étais bien seul dans la chambrée où, dans un lieu où tout discours politique est interdit, chacun laissait transparaître ses pensées, encouragé par l'interdiction. L'antisémitisme régnait et si je rejoignais mes camarades sur le douloureux problème allemand, je

m'en écartais cruellement concernant ce fait divers qui partageait la France.

On nous apprit à démontrer, puis à remonter un fusil pendant des heures. Si j'avais de l'aversion pour un tel engin, j'aimais les gestes qui accompagnaient ce rituel, les bruits du métal qui cliquetait. On nous réveillait au milieu de la nuit pour une inspection sans faille de notre paquetage et vérification minutieuse de notre couchage et notre tenue. Je prenais ça comme un jeu qui en était d'ailleurs rien d'autre. Nous étions des gamins qui jouaient aux petits soldats et plus le grade était haut, plus en était grande la puérilité. Tout ce manège me faisait sourire au dedans.

Nous partions de temps à autre pour une marche de plusieurs dizaines de kilomètres. La rigueur et le peu de confort des bâtiments ne me gênaient pas davantage que ces longues marches, y étant habitué depuis mes plus jeunes années. Les appelés des villes, qui bénéficiaient d'un confort plus moelleux même lorsqu'ils étaient de condition modeste (les couches plus élevées de la société ne frayaient pas avec nous de toute manière et quoi qu'en disait notre colonel sur les vertus du brassage social, les fils de bonne famille avaient poursuivi quelques études et logeaient dans le bâtiment en face en tant qu'officiers divers), avaient plus de mal à s'habituer à une condition spartiate particulièrement sévère.

Après trois mois de ce régime, nous gagnâmes nos attributions définitives. C'est ainsi que je me retrouvais affecté à un détachement de douaniers dans le Haut Jura. Et cette Armée qui ne me disait rien qui vaille, pas même le prestige de l'uniforme, m'apporta l'une de mes plus

grande joie de toute ma jeune vie, excepté bien entendu l'apprentissage fourni par Lucio.

Les monts Jurassiens sont semblables aux crêtes Vosgiennes. Le parler y est sensiblement le même, l'accent traînant accompagne une vie simple et rude et les sentiments qui vont avec. J'aimais cette austérité.

Les gradés parcouraient les sentiers sur leur monture, tandis que, simples soldats, nous nous contentions de nos pieds pour effectuer notre tournée quotidienne. Encore un privilège de la crème de la société, en plus de manier le fusil, les mois de classe leur avaient fourni l'occasion de monter à cheval. Je l'ai déjà dit, je n'ai jamais été très versé sur ces bêtes que mon année d'apprenti chez le maréchal ferrant ne m'avaient convaincu que de leur naturel peureux.

Le cheval n'est pas un animal très futé. Beaucoup confondent mémoire et intelligence. Dans ma vie, j'ai été amené à côtoyer ces animaux dont la mauvaise réputation bornée leur colle au pelage comme la plus teigneuse des tiques, je veux parler les ânes. Je n'en ai eu qu'à m'en réjouir. On ne fera pas faire n'importe quoi à cet esprit libre. Si la répétition suffit à contrôler un cheval, il faut expliquer le bien fondé de ses volontés à l'âne. Il ne vous suivra pas comme un vulgaire chien errant s'il n'entrevoit pas un gramme de perspicacité dans votre désir de lui faire faire quelque chose qu'il n'a aucune envie de réaliser.

Je n'ai d'ailleurs jamais bien compris pourquoi l'homme dénigrait l'âne au profit du cheval. Peut-être parce que ce dernier était, une fois bridé, plus maniable et docile que son cousin qui, lui, restait libre et déterminé. Têtu, l'âne

ne l'était que pour celui qui voulait l'asservir. A mes yeux, il demeurait un animal fier et intelligent. Tout comme la chèvre est plus indépendante et aristocratique que le vulgaire mouton qui se contentait de suivre un troupeau devenu idiot. Pourtant j'avais appris à apprécier le côté débonnaire des chevaux de trait, qui était l'immense majorité des bêtes que j'avais croisé plus jeune. J'allais découvrir l'univers des pur-sang, autant dire qu'il y avait autant de différence qu'entre une fermière vosgienne et une dame de la ville.

Un officier, originaire de Toulouse par son accent roulant les r comme un torrent Vosgien, mais Franc Comtois de cœur et qui m'avait à la bonne me permit d'appriivoiser cette soit disant plus belle conquête humaine en l'accompagnant pour quelques tours de garde au petit trot.

Je compris alors que l'aisance avec laquelle les cavaliers dirigeaient leur animal était le fruit d'un long labeur, mais surtout d'une complicité avec la bête qui ne vient pas en un jour. Souvent je me retrouvais à terre. Il fallait apprivoiser la fougue et la curiosité de la monture et j'avoue que c'était bien moins facile que de surprendre la truite dans ses flots ou encore de pister le renard dans les fourrés.

Je ne m'accordais donc pas au mieux avec ces étalons. Mais j'avais la force et la fougue de mes vingt ans, cela compensait. Cependant, toute ma vie, je garderai une méfiance vis-à-vis de cette créature à la fois fourbe et bête comme ses sabots.

Puis vint l'hiver. Dès la mi octobre, une légère pellicule de neige recouvrit les sommets, s'épaississant davantage

à la Toussaint où l'on m'accorda une permission de trois jours.

Lorsque je revins à la caserne, le capitaine nous fit sortir d'étranges planches de bois munies de lanières. J'avais déjà entendu causer de cette curieuse manière de glisser sur les étendues gelées, alors principalement utilisées dans le grand nord. C'était la première fois que j'en palpais une paire. Bientôt tout le régiment fut équipé, du bout des orteils jusqu'aux chevilles.

Nous étions deux appelés à n'avoir jamais pratiqué cette marche un peu spéciale. C'est l'officier Ratuel, baron de son état, je l'appris plus tard, le même qui avait accompagné mes premières heures sur le dos d'un cheval qui nous instruisit l'art et l'exercice du ski que l'on n'appelait pas encore nordique, puisqu'il ne souffrait d'aucune concurrence : jusqu'à la première guerre, il n'y eut que deux disciplines : le saut et le fond.

Mes pieds, habitués aux sabots de hêtre, avaient été meurtris par d'étroits souliers depuis mon incorporation. Maintenant ils allaient connaître les lourds croquenots d'hiver, prolongés bien souvent par ces spatules récalcitrantes. Je me retrouvai à terre bien plus souvent que je ne l'eusse souhaité. Au moins et contrairement à mes difficultés équestres, je ne tombais que de ma propre hauteur. Mon compagnon novice semblait plus à l'aise et j'en éprouvais une honte bien légitime : je retardais la marche du peloton douanier par mon manque d'adresse.

Notre tournée terminée tant bien que mal, Ratuel prit sur lui de perfectionner mon style, d'abord dans la cour de la caserne sous les rires de mes camarades, puis dans les prés alentours. La nuit tombe tôt dans le haut Jura en ces

journées de fin automne, même lorsqu'elles resplendissent d'un soleil glacial. Dans l'obscurité, je m'acharnais à trouver le geste qui convienne, sentir mes appuis sur ces maudites planches que j'aurais volontiers déchiquetées en petit bois afin de démarrer un bon feu qui aurait réchauffé mon air penaud devant mon incapacité à glisser plus de cinq mètres d'affilé. J'étais si habile de mes dix doigts, mon esprit ignorant apprenait toutefois bien vite, j'avais la force de mes vingt ans dans le torse et les épaules, le pied vif et sûr au long des sentiers les plus escarpés et les plus pentus, mais qu'on me mit ces palmes aux pieds et c'en était fini de mes aptitudes.

Je me maudissais, en me crispant davantage, ce qui avait pour conséquence de réduire mon frêle équilibre. Ratuel me lançait ses conseils avisés dans le noir. Il était aussi obstiné que j'étais têtu.

On n'y voyait plus à deux mètres quand mon cerveau m'abandonna. J'avais à priori abdiqué une nouvelle fois. Un grand vide s'ouvrait dans mon crane. Je ne réfléchissais plus. C'est alors que mes jambes semblèrent se mouvoir par elles mêmes. Voilà que je glissais, le pied ferme, dirigeant mes pas comme bon lui semblait. J'étais porté par je ne sais quel miracle. Les pas s'enchaînaient, fluides, suivant une trajectoire connue d'eux seuls, mes bras accompagnaient le mouvement au lieu de se retenir sur les bâtons. Je glissais inconsciemment. De ce jour, je compris mieux l'expression « faire le vide dans sa tête » et, bien que mon intérêt pour cette pratique ne cessa de grandir, je reste convaincu que tous les adeptes de ce sport laissent leur esprit bien au chaud quelque part et

que, dévalant les vertigineuses pentes, s'envolant en quelque saut spectaculaire ou glissant pendant de longues et éprouvantes marches, ils le font la tête vide, exempte de toute pensée. Le ski est un sport qui demande, plus que de la concentration, une vacuité cérébrale impressionnante, sidérale.

Nous regagnâmes la caserne. J'avalais une assiette de soupe au lard où trempait le pain rassis, et je me laissais tomber sur ma litière sans même ôter ma tunique, complètement essoré.

Pour le novice, chaque pas en ski équivaut à dix pas d'une marche soutenue. Pendant une bonne semaine, j'étais aux abonnés absents lors des veillées. Mes camarades reportaient leurs plaisanteries non plus sur mes premiers débuts sur la neige, mais sur mon incapacité à veiller au delà de la dernière minute du souper.

A mesure que l'hiver approchait, le froid devenait plus rigoureux. Je n'ai, de ma vie, jamais enduré pareilles températures. Il me semblait que le pôle nord n'était pas situé au sommet des cartes scolaires qui s'affichait sur les murs de la classe de mon enfance, mais qu'il était bien réel et accessible au commun des mortels à condition de pouvoir supporter pareille morsure du froid, et qu'il se situait bien au sud... de ma vallée natale.

Les uniformes que nous octroyaient l'armée française n'étaient pas de taille à affronter de telles gelées. Le système D devenait l'unique chance de ne pas se transformer en statue pétrifiée. Ainsi, nous glissions des journaux sous nos vareuses afin de couper le froid mordant comme une meute de chiens aux abois.

La contrebande allait bon train sur cette frontière qui me causait moins de tracas que celle qui borde mon cher département à l'est. Les Suisses n'ayant jamais volé quelque région que ce soit. Pour une fois, je me trouvais de l'autre côté de la barrière qui sépare la sacro-sainte loi républicaine des contrebandiers et autres braconniers.

Ce jeu du chat et de la souris entretenait les anecdotes que chaque camp racontait de son point de vue. La chasse aux hors la loi était soutenue mais je n'ai jamais rencontré un manque de respect de la part de mes camarades. Ce jeu du gendarme et du voleur devenait un prétexte pour élaborer de fines tactiques, de rapides poursuites et lorsque nous mettions la main sur un de ces chenapans, c'était avec estime et considération pour le contrevenant.

De mon côté, j'appris à déjouer bien des combines, ce qui me permit d'en inventer de nouvelles dans ma vie de braconnier future. Connais ton ennemi comme toi même et tu seras certain d'une victoire éclatante et sans hésitation.

Mes progrès sur les skis avaient été fulgurants. Glisser était devenu une seconde nature. Je n'étais plus à la traîne et même je m'enorgueillissais d'être parmi les plus vigoureux lors de la chasse aux brigands.

Début Janvier, le capitaine organisa une compétition de saut à skis devant les yeux éberlués des gens du village voisin, tandis que les enfants tapaient dans leur mains de contentement. Nul doute que notre exemple a dû faire naître de belles vocations. S'en suivit une course en relais par les ruelles enneigées et toute la compagnie trinqua dans le petit café où la buée à l'intérieur et le gel

à l'extérieur masquait la douce chaleur davantage causée par nos corps exténués que par le poêle poussif et rejetant plus de fumé que de chaleur.

Je passais ainsi le reste de mon temps militaire à parcourir les hauts plateaux jouxtant la frontière Suisse.

Je fus libéré de mes obligations deux ans avant que la loi ne change une nouvelle fois et institue le service national sans tirage au sort et d'une durée de deux ans pour tous, excepté les soutiens de famille et les bacheliers, une manière de plus de ne pas mélanger les torchons et les serviettes, car, même au début de ce siècle si prometteur en égalités futures, rares étaient les fils de paysans ou d'ouvriers à pouvoir se payer des études.

10 - Tic tac

Je rentrais dans mes vallées Vosgiennes si chères à mon cœur et que les étendues boisées du Jura ne m'avaient pas fait oublier, l'inévitable quille gravée et décorée sur l'épaule.

Mon retour dans ma vallée natale me paru étrange. Une impression indescriptible mêlée de douce nostalgie et d'un regard neuf, celui d'un homme, reconnu comme tel par tous maintenant. Il me semblait que tout était plus petit. La forêt qui s'étendait derrière la ferme était devenue un bois que je traversais en un rien de temps, les rues étaient plus étriquées, l'eau de la rivière moins haute, les pentes des versants moins raides (à ce sujet, je m'apercevrai bien des années plus tard que l'impression inverse est cruellement plus douloureuse à la fois pour les articulations des genoux et celles non moins souples du moral).

Les gens me regardaient différemment surtout. Ils avaient vu partir un jeune garçon tout juste sorti de l'enfance et voyaient rentrer ce que la France et ses institutions militaires avaient fait : un homme. On ne me parlait plus pareil. J'avais déjà expérimenté le prestige de l'uniforme pendant mes trois courtes permissions,

spécialement aux yeux des jeunes filles qui gloussaient en rougissant lorsque je les saluais l'œil riant, mais cette fois c'était autre chose, une nouvelle considération accompagnait mes pas. J'avais changé de statut pour l'ensemble du village.

Cependant, une triste nouvelle m'attendait lorsque j'allais revoir le Père René. Sa cabane était dévastée. Une vieille m'apprit qu'elle l'avait retrouvé raide mort un matin d'hiver alors qu'elle rassemblait quelques fagots de branches en forêt. Elle ne put m'en dire davantage. Lorsqu'on ne s'occupe pas des vivants, on s'intéresse encore moins aux morts. Personne ne s'était soucié de savoir ni comment ni pourquoi il était mort. Comme une bête de la forêt, on enfouit son corps dans la fosse commune sans autre forme de procès et sans manières. Le curé ne se déplaça même pas.

A la ferme familiale, il y avait du nouveau dont j'étais toutefois au courant par une lettre de mon deuxième frère cadet. Il m'apprenait ce que je constatai de mes yeux : l'absence de deux de mes frères. Un était à son tour sous les drapeaux et l'aîné qui, par la sainte loi patriarcale, devait hériter de la ferme et continuer le dur labeur de paysan de montagne avait claqué la porte une fois les foins rentrés l'an passé et s'était établi dans la ville, loin de nos monts brumeux, pour y vivre plus confortablement. Il s'était marié et travaillait dix heures par jour dans une usine triste qui rejetait à la fois par sa haute cheminée une fumée grisâtre telle la respiration des machines, et par ses étroites portes des centaines d'ouvriers fourbus le soir venu.

L'hiver, il ne voyait jamais le jour, s'en allant dans le

petit matin frisquet et rentrant à la nuit tombée rejoindre un minuscule appartement où sa femme, bientôt secondée par une belle portée de gamins braillant, l'attendait, cuisinant des produits qui ne venaient pas du jardin mais Dieu sait par quel miracle de l'épicerie de la rue. Plus tard, il devint contremaître et s'acheta un petit pavillon en périphérie de la ville devenue grande, gonflée par les attraits qu'elle évoquait pour des milliers de gens comme lui. Je n'ai jamais su s'il avait été heureux ainsi. On ne choisit pas sa naissance, mais on peut choisir sa vie.

Ma vie, je l'avais choisie. Vivre ici, chez moi, au grand air et ne jamais sacrifier ma liberté, un bien grand mot au nom duquel on massacre légalement des millions de gens innocents.

A la ferme, privée de deux paires de bras, je passais l'année suivante à seconder le père jusqu'au retour de mon cadet. Les travaux des champs terminés, j'allais faire un tour en forêt ou je baguenaudais au bord de la rivière d'où je revenais avec une demi douzaine de truites saumonées ou encore un ou deux lièvres. La mère n'approuvait pas. Cependant, le nez dans les assiettes, chacun y trouvait son compte.

Je ne m'étais pas fixé sur une activité en particulier. Je désirais pouvoir garder ma liberté, de pouvoir dire ce que j'en pensais, ne serait-ce même jusqu'à un patron.

Mon père n'approuvait pas cette façon trop libre de voir les choses. Pour lui, on choisissait un métier (lorsqu'on avait la chance qu'il ne nous soit pas imposé) pour la vie entière et on se devait de mettre un point d'honneur à y consacrer toute sa volonté et son énergie.

Pendant la longue saison d'hiver, je sillonnais la vallée en tous sens , m'embauchant comme bûcheron, maçon, charpentier... Qu'importe le travail pourvu qu'il soit effectué au grand air. Les salles d'usines n'étaient pas faites pour moi ; après quelques jours je suffoquais d'avoir un toit au dessus de ma tête.

Ces déplacements me prenaient du temps et usait mes sabots que je ferrais moi-même. L'idée m'est donc venue d'acheter une petite merveille de technique, qui se répandait déjà dans les rues de la ville. Un vélocipède.

Très vite, dans ce siècle si pressé on ne parlerait plus que d'un vélo, tout comme quantité de mots tronqués, amputés, mutilés de leur splendeur, pour n'en conserver que l'utile. Le siècle allait, à cette image, se débarrasser de la beauté, de la contemplation, au titre que cela était superflu et faisait perdre du temps. Je n'ai jamais compris ce paradoxe : plus on allait vite, moins on avait de temps. Une frénésie tous azimuts s'empara du monde entier qui ne cessera sûrement jamais, en tout cas cela n'en prend pas le chemin. On comprime, on réduit, on miniaturise et en même temps on accélère, on se presse, on vit dans l'urgence. On fractionne le temps sans en profiter. L'heure a envahit le monde moderne. Tout le monde possède une montre, ce petit instrument qui vous rappelle sans cesse à l'ordre, tel un patron énervé. Jadis, je pouvais encore admirer la subtilité du mécanisme, la beauté des rouages et des vis, la splendeur de l'or et de l'argent. Aujourd'hui, toute ces merveilles miniatures ont été remplacées par des cristaux liquides. Le tic tac, second cœur qui battait dans la poche droite, a disparu, enfoui sous un bruit de fond insupportable. Le monde est

esclave d'un objet de plus en plus infime, porté au poignet mais c'est l'effet d'un boulet de galérien auquel il me fait penser. On ne cesse de s'éloigner de la nature et de ses signaux. Bien malin qui pourrait annoncer à la minute près l'heure au jour d'aujourd'hui sans porter son regard sur cet engin de servitude. L'homme a perdu le sens du réel, il ne regarde plus en l'air, il n'observe plus ni les nuages ni le soleil, il ne sait plus d'où souffle le vent ou la bise, il n'examine plus le feuillage des arbres ni la surface de l'eau. Il s'est coupé des repères essentiels qui réglaient harmonieusement son existence lui donnant son ampleur et sa beauté.

11 - En vélo

Un jour, j'enfilai mes habits du Dimanche et je descendis toute la vallée jusqu'à la grande ville. Les rues s'emplissaient de gens qui marchaient et roulaient en tous sens. Les toutes premières automobiles crachaient leur fumée au milieu des fiacres et des voitures qui vivaient là leur dernier tour de piste. Le moment n'était pas loin d'arriver où les moteurs remplaceraient les chevaux, le gaz carbonique le crottin, l'individualisme le cordial échange, parfois d'une manière un peu invective. Je m'arrêtais devant l'entrée d'un petit commerce ouvert sur la rue, sans vitrine, juste un rideau de fer qu'on abaissait les jours de fermeture. A l'intérieur, tout un cliquetis métallique provenait de l'affairement et de l'agitation de trois personnes aux habits noircis de cambouis et aux mains noires par la même cause. On ajustait, on réparait, on graissait des dizaines de machines qui étaient ensuite disposées dehors à gauche de la porte d'entrée. A droite, étaient exposés les engins neufs.

Le plus âgé des trois gaillards se déplia et vint à ma rencontre avec, pour tout salut, ces mots devenus réflexe à force d'être prononcés: « et pour Monsieur ? ».

Je lui exposais mon souhait de posséder une telle

machine afin de couvrir les quelques kilomètres qui me séparaient de mes divers chantiers. Il n'eut pas fini de m'écouter qu'il se dirigea vers la droite, m'entraînant d'une poigne ferme. Je m'empressais d'ajouter que mes économies n'étaient pas à la hauteur de l'espérance qu'il avait souhaité.

Je me tournais alors vers la gauche, où trônaient les vélocipèdes réparés, des occasions en parfait état et davantage dans mes moyens financiers.

En ce cas, dit-il, en rentrant dans l'atelier, j'ai ce qu'il vous faut. Il travaillait aux derniers réglages d'un spécimen qui me conviendrait parfaitement d'après son jugement d'expert. Quand il me demanda sur quoi j'avais déjà roulé, je lui avouais mon ignorance totale de ce nouvel engin. Il hocha la tête et me dit qu'il faudrait peut être que je fasse un essai dans la rue adjacente, un peu moins fréquentée, on ne sait jamais.

Il fit cliqueter la chaîne, s'assura du bon fonctionnement des freins et me tendit la bête de métal, tout fier de ses dernières paroles : « et des pneumatiques livrés juste hier par les établissements Michelin à Clermont Ferrand ! »

J'enfourchais l'animal tant bien que mal. Je poussais des deux pieds quand je l'entendis crier d'utiliser les pédales. J'actionnais ainsi les manivelles de la force de mes mollets sans prendre garde à bien diriger le guidon. Patatras ! La chute sur les pavés de la sous préfecture du département ne provoqua aucun rire du mécanicien, juste quelques bleus à mes épaules. Obstiné, je remontais sur l'engin récalcitrant, me persuadant que si j'étais arrivé à glisser sur deux planches de bois, je pourrais bien domestiquer cet animal sauvage tout juste sorti d'un petit

atelier qui sentait la graisse et le caoutchouc. De plus, l'animal mécanique me semblait être moins capricieux qu'un cheval qu'un simple papillon effrayait.

A ma quatrième tentative, je réussis à parcourir la longueur de la rue en entier et revenir à mon point de départ. L'homme m'observait toujours et sans se moquer le moins du monde, du moins c'est l'air qu'il donnait, il me dit que j'étais fin prêt à rouler sur toutes les routes qui voudraient bien se présenter devant mes pneus qui venaient, aimait-il à le rappeler, des manufactures de Monsieur Michelin, Clermont Ferrand, chef lieu du département du Puy-de-Dôme. Je n'écoutais plus alors la leçon de géographie et acquiesçais. L'affaire était conclue. Mes économies me permettaient juste d'acheter ce dragon fougueux, et le mécanicien me fit une fleur en m'octroyant une paire de ces fameuses chambres à air « increvables » produites elles aussi dans les ateliers célèbres des usines Michelin en provenance de Clermont Ferrand. Je m'éloignais, titubant sur ma machine que je l'entendais encore me vanter les prouesses des ingénieurs qui avaient conçu de tels bijoux, et le sérieux du savoir faire des ouvriers auvergnats.

Deux heures et quelques nouvelles chutes plus tard, j'étais au pied du chemin qui montait en lacets vers la ferme. Je posais pied à terre et poussais la bête tout juste domestiquée qui me parut à ce moment bien plus lourde qu'il m'avait semblé à première vue.

Très vite, je me pris de passion pour cet engin redoutable.. Je gagnais un temps fou pour rejoindre les divers chantiers sur lesquels je m'embauchais pour quelques semaines, parfois juste un jour ou deux. J'avais

fabriqué une sacoche de cuir fixée au guidon et je commençais à arpenter pneumatiquement les chemins mal tracés de la vallée. Rares étaient encore les propriétaires de telles machines au début du siècle, je ne passais donc pas inaperçu. Les gamins couraient à mes côtés, les vieilles sortaient sur le pas de leur porte, mais aussi vite que l'éclair, j'avais filé à quelques centaines de mètres. Un soir que je réparais une chambre à air réputée increvable par le mécanicien, assis sur le talus du fossé en bord de la grand route, une automobile vint à s'arrêter à ma hauteur. Ces mécaniques bruyantes et malodorantes étaient encore bien plus rares que les vélocipèdes : je levais les yeux, intrigué. Des trépidations chaotiques descendit un homme cravaté et bien mis, mais portant une paire de grosses lunettes ajustées à un visage couvert de poussière (l'utilisation du lorgnon était encore très répandu). Je dévisageais l'étrange personnage sorti du non moins singulier véhicule. Sa démarche finissait de rendre l'individu surprenant. Le chemin aurait été pavé de fragiles œufs de pigeons qu'il n'aurait pas prit de meilleures précautions pour avancer un pas devant l'autre. Il se posa devant moi, nullement étonné de voir un gaillard s'affairer sur une roue au crépuscule et en pleine campagne.

Il éleva la voix, cria presque, pour couvrir les bruits de sa pétaradante mécanique « voulez vous une aide quelconque mon ami ? » en me tendant une main gantée de cuir très clair. Je me levais pour serrer de ma main mon avenir immédiat. La réparation terminée, il m'accompagna jusqu'au village où, devant une petite table du café « chez Duduche », il me parla d'un projet

assez fou pour qu'il m'intéresse.

Lorsque la bouteille de vin d'alsace fut terminée, je savais les moindres détails de l'aventure qui m'attendait si je voulais bien m'engager pour deux semaines en Juillet prochain.

L'excentrique personnage travaillait pour un quotidien un peu particulier. Les pages jaunes du journal ne relataient ni fait divers ni discours politique. Il n'était question que d'événements sportifs bien que le titre en soit l'Auto. Le directeur avait eu une idée loufoque afin de relancer les ventes qui stagnaient dangereusement : organiser une course vélocipédique. En cela, rien de bien exceptionnel. Depuis quelques années, l'engouement progressif pour ce nouveau sport avait multiplié les rassemblements où une poignée de gaillards s'affrontaient, le nez dans le guidon, souvent couverts de poussière ou maculés de boue, parfois les quatre fers en l'air ou penchés sur leur monture techniquement défailante comme je le faisais lorsque l'homme s'était présenté. Non, cette fois, la course devait être unique par son ambition : rien moins qu'effectuer le tour de la France en plusieurs étapes. L'idée folle me passionna d'emblée. Revoir les villes que j'avais traversée avec Hans finit de me convaincre.

Nous nous séparâmes à la nuit, mon nom juste noté sur un carnet qu'il remit dans une poche intérieure de son costume à peine dépoussiéré.

Rendez-vous début Juillet à la capitale.

Je passais ce printemps à user mes pneumatiques sur tous les chemins de la vallée, escaladant parfois un col ou deux, souvent poussant ma machine, par tous les temps,

y comprit les dernières chutes de neige qui, cette année là eurent lieu bien tard dans la saison.

Je fabriquais une paire de chaussures avec quelques chutes de cuir qu'un camarade tanneur m'avait donné. Elles étaient bien plus légères que mes sabots et plus adaptées aux pédales de mon engin sur lequel j'avais exécuté quelques modifications techniques : ajout d'une dynamo qui permettait de rouler la nuit sans danger, j'avais renforcé la fragilité des chambres à air en doublant l'intérieur des pneumatiques. J'avais aussi cousu une peau de chamois à l'intérieur de mon pantalon de velours, ainsi paré, la rude selle de mon engin m'était aussi confortable que le plus moelleux des fauteuils Louis XIV ou je ne sais quel autre monarque qui, je le remarquai, n'avaient laissé pour l'éternité qu'une succession de dates quasiment impossible à retenir dans l'esprit inconstant des gamins en culottes courtes.

J'étais fin prêt pour l'aventure. L'homme m'avait parlé d'un tour de la France où Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux et Nantes en seraient les étapes. J'en rajoutais deux supplémentaires, car il me fallait rejoindre le lieu du départ et en revenir une fois l'aventure terminée. Fin Juin, j'enfourchai avec aisance cet animal que j'avais domestiqué jusqu'à en faire un vrai compagnon de route. Tout aussi obéissant qu'un canasson, il n'en avait ni les peurs, ni les lubies.

C'est ainsi que le 30 juin je débarquai à la capitale, fourbu et avec une couche de poussière qui me donnait un teint hâlé. La machine s'était bien comportée, je n'avais pas eu à noter le moindre incident, à part les rituelles crevaisons. Je trouvais un petit hôtel modeste où

je dormis toute la journée et la nuit suivante.

Les organisateurs m'avaient indiqué que le lieu du départ se situait en proche banlieue, à Montgeron, le rassemblement se faisant devant le « Réveil-Matin », une simple auberge. L'inscription était de dix francs, mais une allocation était offerte aux concurrents pendant toute la durée de l'épreuve à raison de cinq francs par jour. Je faillis me perdre dans le dédale des rues parisiennes, mais à cette époque et même dans les grandes villes, il y avait toujours des gens bien sympathiques pour vous indiquer le bon chemin, bien que parfois l'itinéraire conseillé ne fut pas le plus court. Nul besoin de cartes au début du siècle : les échanges étaient nombreux et conviviaux. On n'avait pas encore appris à se méfier de son prochain, cette belle valeur qu'on appelle la confiance régnait dans les campagnes et dans les villes. Après avoir traversé un siècle d'atrocités en tous genres, je peux comprendre que l'humain doute du bon fond de ses compatriotes.

Une foule s'était massée aux abords du lieu. Pas de doute, c'était bien là. Un personnage autoritaire donnait commandes sur instructions sur un ton qui ne souffrait pas le moindre débat. A un grand gaillard qui se trouvait à portée de main, je demandai qui était ce personnage bien sûr de lui, ce à quoi on me répondit comme on tance un gamin : c'est HD voyons !

Tout le monde surnommait déjà de ses initiales le directeur du journal l'Auto, l'organisateur de cette fabuleuse course, Henri Desgranges. Il était secondé par Géo Lefèvre, qui serait présent sur le terrain, pour le bon respect des consignes strictes liées à la course. Nous

étions 76 engagés sur les six étapes, à cela venaient s'ajouter des candidats libres pour une seule étape. Nous allions rouler en peloton d'une petite centaine me dis-je. C'était oublier les distances folles, et le manque d'homogénéité du groupe. Certains étaient de vrais champions, encore tout auréolés de leurs succès dans les classiques qui avaient fleuri dans le pays depuis une bonne dizaine d'années.

Je me liais à un forgeron qui venait du pays de Montauban, roulait les R comme un torrent de montagne charrie les pierres. Il s'appelait Dargassies. Lui aussi n'avait jamais participé à aucune course de ce genre, mais il parcourait les routes du Lot et Garonne comme je sillonnais celles des Vosges. Sa simplicité et son ambition me plurent bien davantage que les poses que prenaient les vrais champions devant un public conquis. Les femmes jouaient avec leurs ombrelles, les messieurs s'épongeaient le front et dénouaient leurs cravates.

Dargassies me poussa du coude. HD venait de prendre la parole. Le départ était imminent. Je ressentis un petit coup au cœur, la chair de poule m'envahit par cette chaude journée d'été. Je me rendais compte maintenant, à quelques minutes du grand départ, ce que cette aventure avait d'improbable : 2397 kilomètres en six tronçons, le plus souvent de nuit. Allais-je tenir le coup ? Ma machine serait-elle assez solide ? Ma médiocre connaissance des provinces françaises me serait un atout bien modique. Je réalisais toute la démesure de mon entreprise. Je pensais au père et à la mère qui avaient levé les yeux au ciel en m'entendant annoncer mes projets. La discussion s'était conclue par un « après tout,

tu es majeur à présent, tu fais bien ce que tu veux » me laissant un goût amer dans la tête et dans le cœur. J'avais fait preuve d'un égoïsme sans égal dans cette affaire. J'avais certainement fait de la peine à mes parents en ne pensant qu'à moi.

Une cloche retentit et m'extirpa de mes pensées. Dargassies me cria quelques mots que je ne compris pas, il s'était déjà élancé et son accent me priva de la compréhension de cette injonction. Je me secouai, enfourchai la machine précipitamment ce qui provoqua un beau déraillement de la chaîne. Je pédalai quelques mètres dans le vide. C'était bien ma veine. Mon premier incident mécanique si j'oubliais les crevaisons depuis que je roulais tôt ce printemps. Et là, au milieu du peloton, devant la foule massée pour le départ, je restais à quai comme le précisent les marins. Des rires amplifièrent ma colère. J'étais en rage contre moi. Il était bien temps de cogiter à tout ça dans un moment pareil. Les pensées, ce serait pour après. Je remis la chaîne sur son pignon et m'élançai comme si la ligne d'arrivée était au bout de la rue.

Le départ réel était donné quelques kilomètres plus loin. Je rattrapai le forgeron du Lot et Garonne et nous fîmes route ensemble. Nous tournions le dos à Paris et au soleil qui plongeait derrière l'horizon, nous laissant nous enfoncer dans la nuit.

Nous traversâmes le Charolais sans rien en voir. Très vite, le peloton se délia et chacun fit route seul ou en duo. C'était notre cas, à Dargassies et moi même. Les vallons commençaient à le ralentir, la région de Montauban ne vaut pas les petits cols Vosgiens. Plus d'une fois, je

ralentis afin de l'attendre. Il le remarqua et m'enjoint de continuer seul, à mon rythme, « je te rattraperai dans les descentes » menti-t-il. Je lui rétorquais que le moral serait meilleur à deux. Mais il insista « tu veux que je te donne un coup de pied au cul pour te faire avancer ! ».

Je n'attendis pas cette poussette peu orthodoxe et vigoureusement interdite par le sévère règlement. Je continuais seul. De temps en temps, je dépassais un concurrent assis dans l'herbe, exténué, un autre réparant une crevaison, un dernier simplement endormi.

Alors que d'habitude je ne roulais pas vingt kilomètres sans percer, voilà que j'effectuais toute l'étape sans réparer. Je m'arrêtais à quelques reprises pour soulager mon dos et éviter les crampes.

Lyon m'apparut le lendemain, peu avant midi. J'avais parcouru les 467km en un peu plus de 21 heures. J'accusais un retard de presque 4 heures sur les meilleurs, Maurice Garin déjà en tête. Mais les lauriers n'étaient pas mon objectif. Je voulais surtout rallier Paris. Faire ce Tour de France. Aller jusqu'au bout. Et voir du pays, plus exactement revoir cette France qui m'avait tant plu dix ans en arrière.

Les organisateurs avaient été surpris par la célérité des concurrents, enfin ceux qui franchirent la ligne d'arrivée, car il y avait bien entendu quelques abandons et provenant même de favoris. On nous accorda deux jours pleins de repos, soit bien plus que j'en avais profité en rejoignant Paris.

Le départ, afin de profiter d'un large public à Marseille en vue d'une arrivée en fin d'après midi, avait été donné au milieu de la nuit à Lyon.

Nous longeâmes la vallée du Rhône. Au petit matin, le vent se leva et semblait nous repousser vers le départ. Ce puissant souffle qui porte le délicieux nom de mistral, rendu légendaire par les exagérations Marseillaises, ne décevait pas son prétendu tempérament. C'étaient de grands doigts qui vous retenaient par le col de la chemise, qui appuyaient si fort sur votre torse, qui ébouriffaient la plus minuscule coiffure, qui grondaient en slalomant parmi les oliviers, qui secouaient vigoureusement chaque centimètre carré qui osait braver la respiration de la vallée du Rhône.

Dargassies se sentait plus à son aise que la veille. Un prêté pour un rendu, je lui demandai de ne pas s'occuper de moi, nous nous retrouverions sur la cannebière et nous nous baignerions dans la méditerranée pour effacer nos courbatures.

J'allais pas trop mal, mais le vent me ralentissait autant le moral que les jambes. Jeannot (Dargassies) m'attendait depuis trois bonnes heures à Marseille. Au classement général, il repassait devant moi. On ne se quitte plus dit-il, quand ce n'est pas sur la route, c'est sur la feuille de classement. On rit tous les deux. Une amitié venait de naître. Il passerait professionnel pendant quelques années. Je retournerais dans mes vallées. Mais jamais je n'oublierai cet homme si simple, si modeste mais avec une grandeur d'âme et un cœur immense. Il devait s'éteindre il y a de cela dix ans, à 93 ans. Aujourd'hui j'en ai deux de plus, comme le nombre d'heures qui nous séparaient à l'arrivée finale à Paris. J'avais bouclé cette aventure et j'en retirais une fierté toute nouvelle, une force intérieure qui ne me fit plus jamais défaut.

Lorsqu'on désire quelque chose de toutes ses forces, de toute son âme, elle est à portée de la main. Je ne relaterai pas davantage les péripéties que nous traversâmes pour remonter sur Paris, le temps et la place me manqueraient. Je garde, encore aujourd'hui, un souvenir impérissable de cette épopée digne des pionniers. Il m'arrive encore vers le mois de Juillet, de suivre cette épreuve qui a perduré depuis, sans en conserver le piment et l'exaltation de ses débuts. Parfois j'en regarde même les images par le biais de la petite lucarne plus démoniaque que magique, mais je préfère encore écouter les commentaires radiophoniques et en lire les comptes rendus sous la haute plume de monsieur Antoine Blondin qui sait mieux que quiconque parler de ces « forçats de la route » que nous étions sans doute et dont il ne reste malheureusement plus grand-chose, noyés dans trop de publicité, bientôt trop d'argent, de volonté de tricheries et d'un goût pour la renommée à tout prix qui autorise les plus viles bassesses aux hommes, aussi grands soient-ils. Bien entendu, ce premier Tour de France n'était pas exempté de tricheries, mais elles étaient bon enfant et souvent entachées d'un ridicule charmant. Ainsi les commissaires chargés du bon déroulement de la course surprisent deux concurrents au sortir de la gare d'Aix en Provence. Ils s'étaient acquittés de leur titre de transport mais avaient oublié de régler le supplément pour leur destrier. Un contrôleur particulièrement zélé des chemins de fer avait donné l'alarme. Ce fut ensuite, dans la lente remontée vers Toulouse une bande de coquins qui, pour protéger leur poulain, avaient semé des clous en bord de route afin de retarder le peloton. Je ne sais trop comment

je passai au travers des crevaisons ce jour-là! Il y eut des échauffourées peu avant Bordeaux. Cette première course nationale échauffait les sangs. Mais j'en retins la belle solidarité parmi les anonymes du peloton. Laisant les favoris partir loin devant, nous nous serrions mutuellement les coudes. Il y eut des échappées, des moments de gloire éphémère, des défaillances terribles et des abandons douloureux. Nous ne voyions Garin qu'au départ de chaque étape. Il allait remporter la course avec plus de deux heures d'avance sur son second en gagnant la moitié des étapes.

Je rentrais nonchalamment vers les hautes Vosges. J'avais passé un mois entier sur les routes de France. Quand j'arrivais à la ferme, quel ne fut pas mon étonnement en voyant la pile de journaux l'Auto qui traînait sur le buffet. La famille avait suivi mes périples au jour le jour et je sentais une lueur de fierté dans le regard du père, tandis qu'émanait de la mère le sentiment heureux de mon retour sain et sauf.

12 - Au petit bal

Pendant la longue et rude saison d'hiver, je donnais un coup de main chez divers artisans du village.

C'est là que je rencontrai Mathilde.

C'était la fille d'un maçon avec qui j'avais déjà fait équipe à l'époque de Lucio. Il venait d'un village plus en aval et chaque midi, elle lui apportait son repas dans une petite marmite qu'elle enveloppait d'une épaisse couverture afin que la chaleur ne s'évapore pas.

Elle portait des habits modestes mais toujours propres et impeccables.

Autant j'étais dans mon élément avec les animaux de la forêt, connaissant leurs habitudes, leurs mœurs, les comprenant parfaitement, autant j'étais à l'aise avec le genre humain, étant cordial et chaleureux, aucune timidité n'entravait mes saluts et mes paroles pour autant qu'il s'agisse du genre masculin. Avec les vieilles, j'étais tout aussi prévenant, toujours un bon mot à la bouche, l'œil rieur. Je respectais fortement mes aînées, avec cette réserve naturelle dans mes expressions et mes salutations à leur endroit. J'étais la politesse incarnée avec elles et la franche camaraderie avec eux.

Je plaisantais, je taquinais à volonté les gamins du village que j'avais vu grandir. Mais dès qu'une jeune fille

croisait mon chemin, dès que mon regard plongeait dans le sien, une timidité soudaine m'envahissait comme un raz de marée qui annihilait tout mon naturel bon enfant avec lequel je traversais la vie l'instant d'avant. Je n'étais plus moi-même, je ne me reconnaissais plus. D'un coup, il me semblait que tous les regards étaient posés sur moi. Je ne marchais plus, j'avançais péniblement. Mes gestes étaient paralysés et ma langue balbutiait à peine quelques mots simples. Les jeunes filles m'intimidaient, toutes, les plus jolies comme les moins ravissantes.

Mathilde n'échappait pas à la règle, avec même une pointe de gêne toute nouvelle qui accélérait les battements de mon cœur comme jamais la peur du gendarme lors de mes braconnages ne l'avait encore provoqué.

Jean Georges, le maçon de père, me présenta par une plaisanterie qui ne fit rire que lui. Elle esquissa un sourire de politesse et je le maudis pendant plusieurs minutes.

« Voici notre jeune coq, fraîchement rentré soldat, un sacré gaillard que les jeunottes ne vont pas tarder à reluquer dans les bals ».

Je rétorquais, penaud, que les bals ne m'intéressaient pas. Mathilde avoua, presque dans un murmure, qu'elle aimait bien danser quelquefois. Je me senti bien crétin comme lorsque je manquais une belle prise sous les gros rochers ronds de la rivière.

Chaque midi, le visage de Mathilde s'éclairait davantage. Je devenais moins empoté à son approche. Jean Georges avait abandonné ses blagues de potache de caserne.

Elle travaillait comme couturière dans un petit atelier

fraîchement monté, en même temps que toutes ces usines nouvelles qui enfumaient nos vallées, filatures et tissages donnant matière à une fabrication plus précise, plus méticuleuse. Son atelier était spécialisé dans la bonneterie et la lingerie pour les grandes dames de Paris. Mathilde mettait toute son ardeur et son savoir faire à confectionner des dessous qu'elle ne porterait jamais.

Un Vendredi, elle osa me demander de l'accompagner au bal du lendemain soir dans le village voisin, les yeux baissés comme si l'objet de sa demande était si effrontée qu'elle ne pouvait avoir l'audace de me regarder dans les yeux. Je fis oui sans même pouvoir articuler une syllabe.

Pendant l'été, les bals se succédaient chaque Dimanche après midi. Au début du printemps, le seul bal organisé dans toute la vallée était celui patronné par l'amicale des ramoneurs. Cela peut paraître curieux, mais à l'époque cette confrérie était puissante et nombreuse.

La salle municipale prévue à cet effet était une annexe de la mairie où se déroulaient les ventes aux enchères des parcelles de bois pour la coupe de bûcheronnage.

J'avais emprunté le veston de mon frère aîné et enfilé mon plus beau pantalon, en tout cas le moins usé. En habits du Dimanche et avec une paire de souliers qui m'écrasaient les pieds, habitués aux sabots depuis mon retour de l'armée. Un collègue de chantier m'avait passé de la brillantine et j'avais donné quelques coups de ciseaux à ma moustache. Je ne me reconnaissais pas. Mathilde visiblement non plus, à en juger par l'expression qu'elle eut en me voyant, mêlée de surprise et de joie. J'étais passé la chercher chez elle et nous nous

donnâmes le bras une fois passé le virage du chemin qui empêchait ses parents de nous voir, ils étaient bien sûr restés sur le perron pendant que nous nous éloignions.

Une fierté toute nouvelle me faisait relever la tête et oublier ces maudits souliers qui broyaient mes dix orteils à chaque pas.

De temps en temps, je tournais la tête pour observer Mathilde qui, j'en aurais donné ma main à couper, me lançait des regards. Mais je ne rencontrais que son profil. Elle avait relevé ses cheveux châains en un chignon d'où allaient s'échapper au fil de la journée quelques mèches, telles de véritables flèches qui allaient mourir directement dans les oreillettes de mon cœur encore vierge.

Elle portait une robe bleue foncée, juste rehaussée de quelque broderie que, je l'appris plus tard, elle avait elle-même confectionné en vue de ce bal.

Nous arrivâmes devant la salle d'où s'échappaient des rires, des cris et des acclamations mêlés au son d'un accordéon et d'un violon.

Je ne me sentais pas à ma place dans mes souliers qui comprimaient mes orteils, la chemise boutonnée jusqu'au col emprisonnait ma tête comme un méchant torticolis. Tout le village s'était donné rendez-vous là, sur la place devant la mairie. De la jeunesse bien entendu, mais aussi toute une rangée de vieilles toutes de noir vêtues, assises en rang sur les chaises que trois ou quatre gars costauds avaient empoignées quatre par quatre depuis la salle du conseil municipal. Elles n'étaient pas venues pour danser, mais chaperonner les demoiselles, et pas seulement celles qui leur étaient attachées par un lien

familial. Elles scrutaient les tourbillons du bal, veillaient à ce qu'aucun geste ne soit déplacé, repéraient les éventuels absents d'un moment, qui allaient se cacher derrière l'église pour partager autre chose que de simples mots doux . Le curé participait à cette surveillance en effectuant des rondes vers les coins les plus discrets.

Le soleil ayant remporté une victoire éphémère sur les nuages gorgés d'une pluie printanière, le bal allait avoir lieu au dehors, sur la place. Des flonflons pendaient des arbres, une treille de guirlandes en papier couvrait l'estrade improvisée où les musiciens jouaient de tout leur cœur.

Déjà, quelques couples virevoltaient au son de l'accordéon. Une bande de gaillards, que je connaissais par chaque prénom ou plus exactement par les surnoms que nous nous donnions immanquablement, pour avoir partagé avec eux quelques journées de travail, étaient accoudés à un comptoir de fortune où trois serveuses ne suffisaient pas à remplir des verres qui fondaient comme neige au soleil ardent de cette journée d'Avril.

J'étais engoncé dans ces vêtements qui, me semblait-il, ne m'appartenaient pas, je me sentais travesti, voleur de l'aspect d'un autre, mes mouvements et mes gestes étaient ceux d'un automate. N'eut été la présence de Mathilde, je me serais enfui à toutes jambes, faisant voler ces maudits souliers. Mais alors, elle me prit par la main et m'entraîna au milieu des couples. Raide comme un piquet de jardin, j'essayais de la faire tourner de mon mieux, sans grand succès. Elle m'encourageait par de délicieux sourires, puis finit par me dire de me laisser aller le plus simplement du monde, de me détendre, ne

plus penser à rien, enfin si, espérait-elle, en tout cas ne plus penser aux gestes à accomplir, les effectuer tout simplement.

La première danse fut un parcours du combattant que je n'étais plus. L'accordéoniste fit une pause, moi aussi. Je bus deux verres d'un petit vin piquant tandis que Mathilde restait à mes côtés, sa délicate main sur mon épaule déjà robuste.

La musique reprit, accompagnée du violon cette fois. Le vin me monta à la tête et débloqua les muscles de mes jambes qui se mirent à marcher d'une drôle de façon : je dansais. Mathilde était joyeuse. Son front fut bientôt recouvert d'une légère buée due au soleil et à l'ardeur de la danse. Ses joues rougissaient non plus de timidité mais d'allégresse. Nous enchaînâmes toutes les danses rustiques qui entraînent la jeunesse les Dimanches après midi dans ces hautes vallées Vosgiennes. La chaleur et l'alcool m'avaient désinhibé et je me sentais flotter sur un nuage de bonheur, ma partenaire serrée d'un peu plus près. Alors, j'eus envie de l'embrasser. Cette envie naquit cette après midi là, sous les rayons d'un soleil tout juste réveillé du long hiver, au milieu de cette place transformée en salle de bal, parmi les nombreux couples d'un jour ou de toujours qui tournaient autour de nous. Cette envie d'unir nos lèvres, je ne l'ai jamais perdue, jusqu'au triste soir où Mathilde a tiré sa dernière révérence, pas tout à fait comme elle le fit alors, à la fin de cette danse endiablée où transpirait une saine émulation entre l'accordéoniste et le violoniste, chacun exécutant de nouvelles prouesses musicales pour épater l'autre, tandis que ces subtilités passaient bien au dessus

des prétentions des danseurs.

Je m'approchai d'elle, la serrai par les épaules et posai mes lèvres sur les siennes. Personne ne remarqua cet élan, excepté bien entendu toutes les vieilles sans exception, assises sur leurs chaises, trop occupées pour faire autre chose que tricoter.

Le soleil commença sa lente descente vers l'horizon, annonçant la fin d'une belle journée de printemps et sonner le glas des pas des danseurs. L'accordéon était moins entraînant, le violon posé sur une barrique, attendait son maître accoudé au bar et visiblement occupé à bien autre chose que de manier l'archet. La piste s'éclaircit. On commençait à ranger des chaises dans un brouhaha tinté du son des canettes qui s'entrechoquent. Le petit bal du Dimanche après midi agonisait. Mathilde but une limonade, puis nous rentrâmes, cette fois main dans la main que nous lâchions rapidement en vue d'une personne de connaissance.

Je raccompagnais ma cavalière chez elle.

« Eh bien, vous avez couru tous les deux ? Vous voilà bien défraîchis ». Sa mère parti d'un grand sourire quand elle vu notre mine défaite à cette exclamation.

« Allez, le bal, ça fait faire de l'exercice à la jeunesse, il n'y a rien de mal à ça » conclu-t-elle.

Je ne dormis pas de la nuit. Les échos du bal revenaient sans cesse dans ma tête. Le sourire de Mathilde. Sa douce main dans la mienne. Ce tendre baiser inespéré. La musique. Les clameurs. J'étais devenu un autre homme en une après midi, sous le soleil et au son des ritournelles, mais surtout au bras de Mathilde.

Le lendemain, je revis Mathilde comme chaque midi, elle

venait apporter son frichti à son père. Mais je ne la voyais plus avec les mêmes yeux. Une après midi ensoleillée, étourdi par la musique et enivré par ce premier baiser m'avait embrouillé l'esprit et ramolli le cœur. Un léger trouble passa dans les yeux de Mathilde, mon cœur cognait davantage.

Nous fîmes des promenades après notre travail lorsque le jour s'allongeait. Les chastes caresses succédaient aux innocents baisers, baignés dans le partage de regards complices. Nous retournâmes danser deux ou trois fois. Mon père me retint un soir autour de la grande table à manger. D'un ton sérieux mais pas sévère, il me parla d'homme à homme. Il me parla mariage.

« Tu comprends, fils, si tu continues à courtiser la jeune Mathilde toute la vallée va commencer à jaser et ce n'est ni bon pour toi, encore moins pour elle. Il en va de sa réputation. Ces choses empoisonnent la vie des hommes mais plus encore celle des femmes. Un homme se sortira toujours de l'opprobre qui le couvre, rarement une femme. »

J'en parlais à ma douce mie. Elle était bien d'accord, le mot mariage lui envoyait des étincelles dans les yeux. Mais il fallait que je fasse officiellement ma demande à son père.

Nous n'étions pas une famille d'aristocrates, aussi je ne portai pas de gants blancs, mais j'avais ressorti le costume du Dimanche puisque, de toute manière nous étions un Dimanche.

J'étais invité à déjeuner (nous disions alors dîner) chez ses parents. Toute la famille était là, vivant sous le même toit. Ses parents, ses huit frères et sœurs, tous ses cadets,

une vieille grand-mère et un lointain cousin qui avait été recueilli plus jeune alors que ses parents avaient péri en mer (je n'en su jamais davantage).

Avant de se mettre à table, j'entraînais celui avec qui j'avais partagé quelques semaines de labeur (je travaillais depuis comme bûcheron). La franche camaraderie qui nous liait était un obstacle supplémentaire que ma timidité devait vaincre. A l'écart du reste de la famille, je lui parlais de Mathilde, de moi, de notre avenir, de mes ambitions, je m'embrouillais pas mal dans toutes sortes de conjectures, je bafouillais des propos sans queue ni tête lorsqu'il me dit :

« alors, tu la veux ou tu la veux pas la Mathilde ? ».

Devant mon air ahuri, il éclata d'un grand rire en m'envoyant

« bien sûr que je te la donne ! Je t'ai vu à l'œuvre, je sais ce que tu vaux et je sais aussi qu'elle t'aime de tout son être ».

Nous rejoignîmes le reste de la famille bras dessus bras dessous quand sa femme lui demanda si ça y était. Je me demandai une seconde ce qui pouvait bien y être quand il lui dit « oui, mais ce fût laborieux » et alors il n'y eut que rires et acclamations : toute la famille était au courant de ma demande.

On fixa la date des noces pour la fin de l'été.

A ce moment là, on ne tergiversait pas trop sur les sentiments, surtout pour des gens simples qui avaient bien d'autres soucis en tête. On se rencontrait, on se plaisait, on se mariait et on restait ensemble toute une vie. Il m'a fallu bien des années et la rencontre de bien des personnes dans ce cas pour comprendre et admettre

l'idée même de divorce.

Il est bien difficile de sortir de la culture et des traditions dans lesquelles on a grandi, où l'on a passé sa vie. Bien malin celui qui possède l'ouverture d'esprit et le recul nécessaire pour observer ses contemporains et leur façon de mener leur vie sans y apporter sa propre expérience par le biais de son jugement.

J'étais né dans une rude vallée Vosgienne à la fin du XIX^e siècle parmi des paysans et des ouvriers frustes aux manières grossières, aux idées brutes, jamais pensées plus d'une fois. J'étais donc, malgré ma rencontre avec le père René et mes lectures, un homme sachant peu mais en étant persuadé. Ce n'est que lorsqu'on apprend davantage que l'on doute; plus on sait, plus on se rend compte qu'on ne sait pas grand chose et d'une manière peu exacte.

Ce n'est pas pour excuser mes actes ni mon comportement, mais pour bien faire comprendre que, même si je ne considérais pas que l'homme devait dominer la femme comme il domine la nature, je véhiculais certains points de vue liés aux coutumes encore en vigueur au début de ce nouveau siècle.

C'était ainsi. La femme devait suivre son mari, et notre première destination fut la ferme familiale. Nous nous installâmes dans une petite pièce donnant sur le nord qui nous servait de chambre.

Mathilde aidait la mère dans ses tâches ménagères, épluchait les légumes, s'occupait du poulailler, mais jamais elle ne fut admise derrière les fourneaux. La cuisine était le domaine exclusif de la mère. Personne n'eut même l'idée d'aller touiller dans ses marmites.

Personne ne fit jamais une remarque sur le repas, qui de toute manière, pour aussi simple et modeste qu'il fut, ne souffrait d'aucun reproche.

13 - Un nid douillet

Mon statut de jeune marié me donna des ailes. J'avais de l'énergie à revendre pour deux. Bientôt ce fut pour trois car le ventre de Mathilde s'arrondissait en même temps que ma fierté grandissait.

Au printemps 1905 naquît un petit Alfonse, premier d'une grande lignée de robustes Vosgiens et de douces Vosgiennes. Un soir de Mai, je pris une décision.

Le souper terminé, chacun avait ses habitudes. La mère s'installait devant l'âtre et, à la seule clarté du feu, reprisait, cousait ou tricotait. Le père se levait, lentement il s'approchait du garde manger, ouvrait le tiroir qui ne contenait pas les couverts et en sortait une vieille pipe taillée dans un tronc de noisetier. Il s'avancait vers la

cheminée, tapait plusieurs fois vigoureusement contre le mur le cul du brûle-gueule, puis il sortait de sa poche de veste un paquet de mauvais tabac brun qu'il bourrait ensuite durant de longues secondes dans le fourneau. J'aimais voir ce rituel se dérouler chaque soir, un repère quotidien comme le sont les calendriers découpant l'année régulièrement avec toutefois des rendez-vous immanquables. Autant la montre divise et fractionne le temps comme une esclave consentante, autant l'almanach permet de se situer par rapport à des marques précises et identifiables. On aime à retrouver les différentes fêtes qui jalonnent l'année, on attend le retour des saisons, on observe l'allongement des journées, on craint l'arrivée des fortes gelées, on espère l'éclatant soleil, on subit les inévitables ondées, on s'émerveille de la blancheur neigeuse. Le calendrier est à l'échelle humaine, au jour le jour, tandis que la montre n'est que le métronome du temps qui passe, égrenant chaque seconde. Qu'est-ce qu'une seconde pour un homme ? A peine s'est elle écoulée qu'elle appartient déjà au passé. L'esprit ne peut se reposer sur un laps de temps aussi court. Que peut-on convenablement faire le temps d'une seconde, même d'une minute ? En ce siècle, les minutes ont remplacé les heures. On connaît l'heure qu'il est parfaitement mais on ne sait même plus quel jour nous sommes. Les horloges des anciens ne divisaient l'heure qu'en quatre carillons, agréables à l'oreille qui plus est.

J'aimais écouter le son rassurant du balancier qui égrenait le temps. Il le faisait avec dignité et grandeur quand les futurs quartz allaient simplement devenir les serfs du temps. Oui, les horloges de mon enfance

restaient maîtres du temps alors que les montres d'aujourd'hui en sont leurs domestiques policés à l'image de l'homme dans la société.

Le carillon sonnait les trois quarts de sa belle sonnerie à trois tons et le père commençait à allumer sa pipe tout en tirant quelques bouffées. Une fumée bleutée s'échappait alors, virevoltait un instant vers le plafond.

Mes frères s'occupaient à tailler une branche de hêtre ou sculptaient une pièce de merisier; parfois ils restaient à ne rien faire, reposant leur carcasse après une longue et rude journée aux champs ou en forêt. On parlait de choses et d'autres, souvent on ne disait rien. On partageait de belles minutes ensemble, réunis autour du feu qui crépitait, on savourait sans s'en rendre compte le bonheur et la joie d'être là, formant ce que l'on appelle une famille.

Mon périple m'avait donné le goût de la lecture du journal. Lorsque je travaillais en vallée, je rentrais chaque soir, le quotidien plié en quatre dans ma poche. Je m'installais face à la mère et je parcourais les nouvelles. Quelquefois, j'en faisais la lecture pour le reste de la famille. J'aimais les signatures qui tournaient agréablement leurs articles. J'aimais l'objet même du journal, plus encore que sa lecture. Le style journalistique n'a jamais eu mes faveurs, je lui préférais et de loin mes romanciers préférés, mais lorsqu'un article était joliment présenté, bien argumenté et rédigé par une plume digne des plus belles pages, je savourais mon plaisir et aimais à le faire partager au reste de la famille. Le journal, particulièrement lorsqu'il est de proximité et qu'il ne s'égaré pas dans des considérations trop

générales, est une belle idée. Je me souviens de cafés où l'assemblée de clients commentaient l'actualité, faisant débats et éclats de voix. Le quotidien était convivial.

L'homme est curieux de nature. Les journaux assouvissent en partie cette curiosité, cette volonté de savoir, de connaître. Tandis que les romans font réfléchir et vous emmènent dans leur univers, les articles écrit « à chaud » permettent d'avoir une vue concise et quotidienne de l'actualité. Je préférais les récits d'aventuriers, les découvertes du bout du monde, les avancées scientifiques, les exploits technologiques aux immanquables faits divers qui ne cessaient de prendre de l'importance au fil des pages. Dorénavant, le sensationnel et le spectaculaire ont prit la place du simple constat, l'abject et le voyeurisme ont remplacé les articles de fond, les réflexions issues de simples faits. Que m'importe de connaître les pires horreurs du bout du monde, puisque je suis incapable d'y changer quoi que ce soit. Qu'on me parle de faits qui me sont proches, sur lesquels mon opinion peut avoir une quelconque influence.

Chacun avait son occupation mais tous étaient réunis dans la même pièce et passaient le reste de la soirée ensemble. Ce n'était pas non plus cette indifférente juxtaposition qui isole plus qu'elle ne rassemble les milliers de gens qui se côtoient dans les immenses villes, les cités dortoir.

Parfois quelqu'un lançait un sujet, parlait de sa journée, donnait quelques nouvelles concernant le village ou quelque modification naturelle. Ce soir de Mai, j'annonçais sans chichis que je désirais quitter la ferme et

m'installer dans une maison que je bâtirais de mes bras. Depuis cette histoire de Tour de France, le père et la mère savaient à quoi s'en tenir avec une tête de mule comme la mienne. Aucun argument, aussi censé soit-il ne put me faire changer d'ambition. Ils me regardaient, résignés. Je les rassurais en disant que je viendrais toujours leur donner un coup de main aux travaux de la ferme, aux fenaisons, aux récoltes. Le père hocha la tête sans me croire, la mère m'observait, cherchant à deviner quel démon pouvait m'animer. A la question du père qui demanda si je pensais être assez robuste pour tenir un tel chantier, Mathilde vint de serrer contre moi et dit, la tête haute :

« Jules n'est pas seul, vous savez ».

Tous connaissaient maintenant suffisamment ma femme pour comprendre le poids de ses paroles. Mon frère aîné se leva, posa sa main ferme sur mon épaule et solennellement m'avoua que si j'avais besoin d'aide je le trouverais toujours présent. Chacun avait laissé parler son cœur et sa raison, annoncé ce qu'il pensait en moins de trois phrases courtes. Il n'y avait plus à y revenir. Si le silence est d'or, les mots étaient d'argent chez nous.

Je savais par l'intermédiaire d'un compagnon de chantier que le vieux père François possédait quelques parcelles dont il voulait se défaire. Ce vieillard n'avait pas les stigmates des paysans de nos montagnes. Il n'était pas cassé en deux pour avoir courbé le dos toute sa vie sur ses terres. Son visage était à peine marqué de quelques rides. Ses mains n'étaient pas calleuses. Sa démarche ne boitillait point. Pourtant le père François que tous appelaient père alors qu'il n'avait aucune descendance

n'était aucunement noble ni même aristocrate. Il avait passé la majeure partie de sa vie dans les armées de l'Empire et en avait retiré sinon quelque gloire, du moins un beau pécule qu'il avait transformé au fil des ans en portions de forêt, en jolis prés dans la vallée, si bien que l'essor industriel de la vallée avait doublement fait sa fortune. Il revendait ses terrains idéalement situés aux entrepreneurs qui élevaient usines et cités où loger leurs ouvriers.

Aimant trop ma liberté et mon indépendance, je ne voulais pas entendre parler d'un endroit situé trop proche des habitations du village. J'avais entendu dire que le père François, ayant cédé tous ses terrains en vallée, n'avait plus que quelques parcelles situées à flanc de colline, le plus souvent en forêt, et qu'il en tirerait moins bon profit que lors de ses premières négociations.

J'allais le trouver chez lui, une belle et trop grande demeure pour ses octante quatre ans. Après quelques politesses, je lui annonçais l'objet de ma visite. Il me fit entrer dans la grande pièce dallée de grosses pierres et où trônait une immense table de bois brut. Il fit grincer les portes vitrées ornées de rideaux à petits carreaux rouges du vaisselier; en sorti deux petits verres à liqueur et de son autre main attrapa une bouteille couverte de poussière. Il posa le tout sur la table avec un bruit mat bien agréable aux oreilles. Il déboucha l'antique flacon et remplit au raz les deux verres. Avant d'avoir prononcé une seule parole, nous trinquâmes et aussitôt, il remplit de nouveau les deux verres qu'on laissa ainsi pendant toute la discussion.

J'étais loin d'être aussi rusé que le vieux François, mais

j'avais la fougue et l'impétuosité de la jeunesse. Mes humbles réussites passées me gonflaient d'une fierté toute relative, je le sais maintenant, mais lorsqu'on a vingt cinq ans, le monde nous appartient, du moins on croit en avoir fait le tour et en connaître tous ses secrets.

Je parlais de ma nouvelle et future petite famille, du désir de bâtir de mes mains notre nid, comme chaque animal de la forêt, comme chaque oiseau qui construit son repaire. Mais surtout, je lui faisais bien sentir que c'était lui qui allait faire une belle affaire. Que pouvait-il espérer d'un lopin si excentré, d'un terrain perdu au milieu des bois, qui n'intéresserait pas même quelque bûcheron.

Cependant on n'apprend pas au singe à faire des grimaces. Le François en avait roulé plus d'un, et des plus malins que moi. Il me regardait de ses yeux perçants pendant que je présentais les choses au mieux pour obtenir quelque faveur en ce qui concerne le prix qu'il allait forcément me demander. Il ne disait rien, pas même un hochement de tête. Une vraie statue de pierre. Le silence avait enveloppé l'air autour de moi dès que j'avais épuisé mes arguments. Il restait assis face à moi, séparé par cette imposante table de chêne. Je ne savais quoi ajouter. Nous nous regardions comme deux protagonistes d'un duel verbal, mais les mots ne volaient plus. Il me jugeait. Attendait que je rajoute d'autres paroles, celles qu'on dit de trop, celles qui vous condamnent. Je restais de marbre, mais je ne pouvais cacher mon étonnement, mon impatience. Enfin, il ouvrit la bouche et, telle une guillotine qui s'abat, annonça :

« tu peux y mettre combien ? »

Je ne me laissais pas abuser. Je répondis :

« vous en voulez combien ? »

Un sourire fit naître quelques rides, rappelant alors son âge.

« Tu me plais bien, petit. Je retrouve cet esprit d'entreprise que j'avais à ton âge. Si les requins à deux pattes, les plus voraces, te laissent en paix, tu iras loin, tu peux me croire. »

Cette joute avait pour effet de retarder le plus longtemps possible le chiffre fatidique. Je savais que je ne devais en aucun cas prononcer le premier un chiffre qui, de toute manière, lui serait trop ridicule.

Dans cette improbable partie de poker menteur, je relançais que je savais bien nager et me méfier des dents longues et acérées de mes compatriotes.

Ni lui ni moi ne voulions céder le premier.

Je me résolus à annoncer un chiffre, pas trop élevé ni trop dérisoire quand, au milieu de la conversation, il laissa s'échapper un nombre qui ne me satisfaisait point mais était un bon départ.

La négociation commença. Je n'avais que peu d'arguments, mais je les exposais sous toutes leurs coutures, sous toutes leurs façades, de manière à multiplier le peu que j'avais face à ce crésus moderne.

J'arrivais à faire baisser les prétentions du père François au plus bas que je ne pouvais espérer.

Nous vidâmes nos verres une seconde fois. Une poignée de main vigoureuse cella notre entente sur le prix. On se donna rendez-vous chez un notaire la semaine suivante. Je m'en retournais quand il me lança du seuil de sa porte voûtée :

« tu m'as eu par les sentiments, petit ».

Il était important que personne ne perdit la face dans ce genre d'arrangement, la fierté Vosgienne ne peut consentir à effacer son amour propre sous de vénales considérations.

Une semaine après, j'étais le légal propriétaire d'un terrain pentu, boisé de noisetiers, de bouleaux, et aussi d'une quantité de ronces et de taillis enchevêtrés et indémêlables situé à flanc de colline au fond de la vallée. Le père m'avait accompagné et avait rabattu ma fierté en une seule phrase.

« hé bien, fiston, le père François t'a bien roulé cette fois » et il accompagna ces mots d'un rire moqueur que je ne lui connaissais pas.

Qu'importe, dans ma tête, je ne voyais pas ces friches, mais une belle ferme Vosgienne régnant sur la vallée comme un vautour dans le ciel orageux.

Ce bout de terrain avait eu raison de mes économies, aussi je mettais les bouchées double pour que Mathilde et le bébé ne manquent de rien lorsque nous nous installerions. Après mes longues journées de labeur, je coupais, je défrichais, je déracinais, je rendais ce lieu hostile propre à accueillir une large ferme pouvant abriter une nombreuse famille.

J'avais la volonté et l'ardeur de mes vingt ans. Je ne rechignais pas à la besogne et bientôt, le terrain fut dégagé en vue d'y élever notre chez nous.

Alors je parcourus les environs à la recherche de belles pierres de granit. J'avais aménagé une petite remorque et je traînais ces moellons à flanc de colline comme les

anciens l'avaient fait dans le midi pour monter des murettes. Heureusement, dans cette entreprise je n'étais pas seul. Ayant fait tous les métiers depuis mon retour de l'armée, je connaissais les gestes et les pratiques mais surtout, j'avais de nombreux copains qui me donnèrent un sérieux coup de main. Avec un terrassier, je creusais de profondes fondations jusqu'à toucher la roche solide, puis les pierres commencèrent à s'empiler doucement, formant déjà la base de l'habitation. Cet été là, je ne dormais qu'une paire d'heures par nuit, aussi Mathilde s'inquiétait plus pour ma santé que du bien-être du petit Alfonse. Exalté par l'ampleur de la tâche, je ne sentais pas mes muscles se durcir. Jamais je ne m'étais senti aussi bien. A l'instar du Tour de France, je réalisais quelque chose, mais cette fois, elle était partagée et non plus simplement une satisfaction égoïste.

Justement, cet été 1905, je retrouvais le bon Dargassies. Le tracé de la désormais célèbre course empruntait pour la première fois le mythique Ballon d'Alsace et j'allais en compagnie de Mathilde et du petit Alfonse, saluer ceux qui allaient bientôt s'appeler sous la plume d'un auteur particulièrement brillant, les forçats de la route. En voyant certains de mes anciens collègues, je regrettais presque de ne pas les accompagner; sûr que j'aurais été à mon aise dans ces lacets. Mais les tricheries nombreuses qui émaillèrent l'édition précédente m'avaient quasiment fâché avec cette belle idée sportive et humaine. L'homme n'est et ne restera qu'un homme. Partout où il pourra tricher, mentir, frauder, il abandonnera tout beau sentiment propre à sa grandeur d'âme pour devenir un couard, un lâche, utilisant tous les moyens les plus bas

pour arriver à ses fins égoïstes, à son intérêt mesquin. Les guerres ne sont que le résultat de telles pratiques, exercées au plus haut niveau.

En me voyant, Dargassies s'arrêta une minute, pas davantage.

« Tu sais, me dit-il, la course a beaucoup changé depuis deux ans. Il n'y a plus d'entraide et les sponsors commencent à nous demander des comptes, un bon résultat, sinon c'est la porte. »

J'allais, tout au long de ce siècle débutant, constater le bien fondé de ses paroles. Partout où un quelconque intérêt s'immisçait, ayant la gloire ou l'argent comme but, partout on allait observer de telles dérives, si éloignées de l'idéal sportif où chacun se mesure aux autres afin de connaître ses propres limites. Même les Jeux Olympiques où cet idéal a valeur d'exemple, ces Jeux remis au jour par le baron de Coubertin, allaient bien vite tomber dans des mesquineries et des tricheries indignes de tels projets.

Les murs de la ferme s'élevaient tout au long de l'été.

Souvent, Mathilde venait me tenir compagnie avec le petit Alfonse qui babillait gaiement dans son berceau, un grand panier d'osier tapissé de douces couvertures. Je la soupçonnais de n'avoir pas que de l'admiration pour ma personne, mais surtout la crainte que je m'épuise au travail. Les jours de grand beau, le soir venu, elle posait sur moi ses yeux lourds de reproche, m'intimant l'ordre délicat de rentrer me reposer.

L'été coula lentement vers les premiers jours d'automne. Les arbres se colorèrent à mesure que le soleil montait

moins haut dans les cieux; les chaumes des crêtes prirent leurs tons d'hiver; les premières gelées matinales blanchirent la vallée en transformant les sapins en fantômes veillant sur la vie des hommes.

Un soir, le soleil avait rendu ses armes lumineuses à l'autre extrémité de la vallée, la nuit ne tarderait pas, j'entendis un bruit qui m'était inconnu, une sorte de caquètement organisé, des cris mêlés les uns aux autres qui n'avaient rien d'humain donnant une harmonie nouvelle, une chorale d'anges. Car, ces gloussements provenaient du ciel, juste au dessus de ma tête. Je penchais la tête à me rompre le cou. Elles étaient là, chacune à sa place, discipline naturelle qu'ont plus souvent les animaux sauvages que les hommes, toujours occupés à mettre leur propre petite personne en avant, égoïsme indémodable. Les rares nuages étaient zébrés d'un grand V qui avançait à belle allure. Les oies migraient vers des régions plus chaudes. Je restais le cou cassé pendant qu'elles traversaient la vallée, plus vite que la plus rapide des locomotives n'aurait pu le faire, en se jouant du relief. Quel spectacle! J'étais hypnotisé par tant de beauté, une harmonie naturelle qu'on peut parfois observer dans le ballet des truites parmi les eaux claires de quelque méandre de la rivière ou encore dans le bondissement soudain que provoque l'apparition de l'homme chez les animaux de la forêt.

J'essayais d'imaginer quelle était la vision qu'elles avaient de ce qu'elles survolaient, avaient elles les mêmes pensées que moi à cet instant ? Sûrement qu'elles devaient être à l'exact opposé. A cette grâce volatile que j'admirais, elles avaient l'image d'une société des

hommes bien désordonnée, une grande agitation pour un piètre résultat.

Je restai ainsi quelques longues minutes, assis sur un large tronc. Jamais de ma vie je n'avais assisté à pareil spectacle. Au moment où j'étais sur le point de m'enraciner dans cette vallée, je réfléchis au voyage, je fis des milliers de kilomètres, là, assis sur l'écorce de ce simple banc de sapin. Je revis mes pérégrinations qui n'avaient toutefois pas dépassées les frontières de la nation. Je pensai au nomadisme de nos ancêtres. Avions-nous choisi la bonne voie ? Ne valait-il pas mieux laisser qu'accumuler ? Contempler que construire ?

Un coup de vent glacial venu certainement du pôle Nord et empruntant le même chemin que ces oies au long cours me réveilla de mes cogitations.

L'image de Mathilde en train de jouer avec le petit vint se poser devant mes yeux comme pour me rappeler que ma vie était ici et maintenant. Que nul regret ni un quelconque remord ne viendrait troubler la joie et la paix que j'allais partager avec elle, avec eux, pour toute une vie. On ne connaît pas son avenir et c'est tant mieux. Mon désir de voyage allait me rattraper le moment venu. Je passais toujours autant de temps sur le chantier, mon chantier. Tel un oiseau, je construisais mon nid et je n'étais pas peu fier de cette prouesse.

La charpente fut bientôt agencée et je commençais à jouer les funambules sous le regard de plus en plus sombre de Mathilde qui m'envoyait des éclairs. J'assistais donc à une véritable tempête orageuse au travers de ses yeux. Mais ses reproches se limitaient à ce discours sans parole, simple injonction visuelle. Je savais

qu'elle m'encourageait et elle n'hésitait pas à mettre la main à la pâte.

Un véritable contre-la-montre s'engageait. Les tuiles ocre devaient couvrir notre nid douillet avant les premières neiges et l'impitoyable gel qui annoncerait un hiver long et rigoureux, risquant d'abîmer tout notre labeur estival, du moins qui retarderait d'autant la progression des travaux. J'aurais bien aimé passer ce premier hiver au chaud au coeur de cette ferme, mais il restait encore beaucoup à faire une fois les murs et le toit debout.

Je voulais notamment bénéficier de cette fée dont toute la vallée parlait comme d'un progrès fulgurant. L'électricité allait changer la vie des hommes. Déjà lors de mon périple avec Hans, j'avais pu goûter à ce confort admirable dans les grandes villes. Une simple pression sur un bouton et la pièce s'illuminait comme en plein jour, sans l'odeur âcre du pétrole des lampes ni la fumée que refoulait systématiquement la cheminée.

Même les plus anciens, méfiants à toute nouvelle idée, à tout progrès véritable, s'accordaient sur ce bienfait pour l'humanité.

L'électricité, c'était le futur. C'était moins de peine, plus de confort. Je ne voulais pas que mes enfants grandissent dans les conditions où j'avais grandi, souvent dures et pénibles, même si je ne m'en étais jamais plaint. J'avais l'ambition qu'ils s'émancipent de cette vie, dure et âpre, sans qu'ils ne l'oublient toutefois.

Le maire de la commune m'accorda le raccordement au réseau électrique, qui ne passait pas réellement devant ma porte. Je l'approvisionnais régulièrement en belles truites et il avait fait pression au conseil municipal qui ne

se fit pas tellement tirer l'oreille et ne provoqua donc aucune jalousie à mon encontre, étant donné que la majorité des élus bénéficiaient eux aussi de mes largesses poissonnières.

Un beau matin, en arpentant le chemin caillouteux qui montait vers ma future demeure, je remarquais une paire de gars occupés à creuser de larges trous le long de la voie. Je remarquais aussi quelques bonnes bouteilles de rouge qui rafraîchissaient leurs douze degrés dans un petit ruisseau, unique carburant de tous les terrassiers de France.

« Réjouis-toi, me lança l'un d'eux, d'ici deux jours, tu pourras t'éclairer toute les nuits si tu le veux ».

Je serrais des pognes calleuses à souhait et les laissaient à leur labeur. Quand je redescendis le soir venu, ils avaient déguerpi, mais une rangée de poteaux enduis de goudron à leur pied s'alignait jusque chez moi...

L'électricité changea notre vie. Au début de ce siècle, l'énergie électrique ne servait guère plus qu'à accorder de la lumière à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Nous n'étions pas alors envahis par d'innombrables appareils et gadgets qui, le plus souvent, sous la prétention d'améliorer notre humble existence, ne font que nous rendre un peu plus esclaves d'une technologie qui, très vite, nous dépasse et nous submerge.

La lumière, dans une vallée où les nuages épais empêchent une illumination correcte quand ce n'est pas une pluie qui voile le ciel, si peu naturelle soit-elle, levait les barrières que la nuit impose.

Très vite, notre rythme de vie ne fut plus entièrement dicté par l'alternance du jour et de la nuit. Nous

possédions le temps. Le danger qui nous guettait alors, mais nous ne le savions pas encore, fut que ce fameux temps, qui allait devenir si précieux, ne nous possède à son tour. A chaque invention, à chaque découverte, à chaque progrès, puisqu'il faut appeler cette fuite technologique de cette manière, l'homme s'éloigne un peu plus de son état naturel, il rompt les liens qui le relie à son propre environnement, il assèche les relations privilégiées qu'il a mis des milliers d'années à tisser avec son milieu, pour réinventer sa propre vie. Une existence surnaturelle, supranaturelle, où il condamne peu à peu son voisinage écologique et où, à chaque nouvelle déconvenue, pollution ou catastrophe, il pense pouvoir réparer par une technologie qui l'éloigne davantage de ses origines.

Je ne pensais pas à toutes ces implications lorsque, le soir venu, j'actionnais simplement l'interrupteur qui rendait à la pièce un faux soleil. Mathilde était ravie, je ne boudais pas mon plaisir.

Les murs étaient debout, sur lesquels reposait une lourde charpente qui était toute ma fierté. Avec quelques copains de chantier, nous avons disposé les tuiles en deux jours. Ma maison avait un toit. C'était le signe du déménagement. Ce fut rapide, car nous n'avions pas grand chose à transporter. Mathilde reçut de son père un imposant vaisselier; j'apportais le lit conjugal que j'avais moi-même fabriqué au moment de notre mariage. Je passais l'hiver à découper, raboter, imbriquer, ajuster des dizaines de planches de bois pour que naissent tables, chaises et meubles de rangement. Nous nous étions installés au début de l'hiver dans cette grande ferme

puisque nous n'étions que trois alors, le petit Alfonso n'occupant qu'une place réduite, mais emplissant de ses cris et ses rires toutes les pièces jusqu'au grenier.

Les grands travaux pénibles étaient terminés, Mathilde avait bien souffert que je donne autant de ma personne lors des saisons précédentes, mais elle était rassurée à présent. Elle préférait me voir travailler à la menuiserie ou poser du plâtre.

Nous étions installés depuis deux semaines à peine que de gros nuages joufflus firent leur apparition au milieu d'un après midi déjà bien glauque. Là-bas, au fond de la vallée, le ciel semblait toucher le sol. Je connaissais tellement ce présage pour l'avoir si souvent souhaité étant gamin. Le signe de l'hiver. Peu avant que l'obscurité n'envahisse tout, s'immisçant entre les branches des sapins, coulant sur la vallée comme un torrent de lave ténébreux, le vent tomba soudainement. L'air devint moins glacial et l'on put deviner les premiers flocons de l'hiver. C'était le 15 novembre. Il neigea toute la nuit. Au matin, je pris la large pelle de bois toute plate et commençais à déblayer une neige toute légère, pour la première fois de ma vie devant CHEZ MOI.

La neige redoubla d'intensité au fur et à mesure que la journée avançait. Au soir, elle avait fait disparaître les plus petits reliefs du paysage.

Nous nous installions pour plusieurs mois dans un hiver rigoureux comme on pouvait le subir dans les Hautes Vosges au début du siècle. La civilisation des loisirs n'avait pas encore inondée de ses myriades de touristes bariolés s'entassant comme un banc de sardines en quelque lieu soit disant incontournable, un appareil photo pour seul regard. Les habitants des vallées profondes redoutaient cette morte saison où le soleil rasait l'horizon, tenant la plus grande partie de la vallée dans

une ombre qui glaçait les os. La vie ralentissait, s'arrêtait même pour certains. Les paysans bricolaient à l'abri de leurs fermes trapues. Les ouvriers des premières usines de filature ou de tissage partaient dans l'obscurité du petit matin et ne rentraient qu'à la nuit tombée, pressant le pas sous les assauts des éléments qui régnaient en maîtres sur toute la vallée. La nature s'était subitement tue, laissant tout le loisir au vent du nord de jouer une partition redoutable où le sifflement et le chuintement n'étaient ponctués que par quelques étranges et indéfinissables craquements provoqués par le gel. L'agitation des hommes s'était faite discrète tout à coup. La neige amortissait chaque pas, mettant en sourdine les sons de la vie, dissimulant toute la diversité de la vallée sous une épaisse couche dont la blancheur s'étiolait au fil des semaines.

Je rentrai un soir, la nuit tombée en plein après midi, traînant un jeune sapin derrière moi et qui effaçait mes pas. Chaque soirée de l'hiver, Mathilde bénissait la fée électricité sans laquelle nous aurions été plongés dans une obscurité démoralisante toute la courte journée où les brumes et brouillards s'effiloçaient le long des versants de la vallée.

Je disposais l'arbre sur un socle de granit dans lequel j'avais pratiqué un trou de la dimension du tronc pas plus gros qu'un manche de pioche.

Mathilde avait eu cette idée, afin de fêter Noël. Elle avait passé quelques soirées à confectionner des décorations sommaires à base de houx, de bouts de tissus colorés, de pignes de sapin ou de pin ainsi que divers graines disposées en éventail, en tourbillon, en spirale. Elle

occupa toute la soirée de la veille de la Saint Nicolas à suspendre ces ornements aux branches de l'arbre.

Le lendemain, 6 décembre, nous étions descendus au village, emmitouflés jusqu'au bout du nez qui ne tardait pourtant pas à glacer. Le froid mordait chaque bout de peau mais le ciel s'était débarrassé de ses nuées pendant la nuit. Il avait fortement gelé sur le petit matin. Une foule déjà consistante s'était rassemblée sur la place du village, exhalant une épaisse vapeur de leurs visages à chaque respiration, les hommes s'aidant de pipes ou de cigarettes. Une kyrielle de gamins gambadaient et piaillaient tout autour de la foule, excités par l'apparition imminente de leur plus grand ami durant ce mois de Décembre, le généreux Saint Nicolas.

Une acclamation fit tourner des centaines de têtes dans la même direction. Alors, fendant la foule, perché sur une carriole tractée par un vieux percheron, nous vîmes arriver ce haut personnage de légende, habillé comme un évêque, la mitre coiffant un visage tout en rondeurs, agrémenté d'une longue barbe d'un blanc à faire pâlir les coteaux enneigés. Son salut princier était accompagné d'un geste vers lequel les bambins tournaient leur regard envieux. A chaque enfant qui lui était présenté, le divin personnage se renseignait sur son comportement envers ses parents pendant l'année écoulée, demandait des précisions sur son obéissance. Alors il plongeait sa main dans un grand panier et en retirait une orange, une papillote, une pâte de fruits, des amandes, une friandise pour l'estomac mais surtout une douceur pour l'âme, la rareté augmentant la valeur de toute chose. Les enfants s'assagissaient tout net, enveloppés d'une aura toute

nouvelle, ils semblaient touchés par la grâce, dans leurs yeux naissait une lueur d'angélisme, bien vite effacé au cours de la journée. Ce moment était magique de par ce pouvoir de transformation qu'avait le suprême personnage sur l'attitude des gamins. Cependant, à l'arrière de la carriole, suivait un individu bien moins idolâtré que Saint Nicolas dans ses habits de lumière.

Vêtu d'une épaisse veste de velours trouée à bien des endroits, d'un large chapeau aussi noir que toute sa personne lui donnant l'impression d'avoir passé toute la nuit dans une soute à charbon, il boitait en traînant une gerbe de genêts bien secs qu'il brandissait souvent en direction des garnements, leur arrachant des cris perçants et entraînant une grande frayeur. L'affreux bonhomme lançait des imprécations diverses, maudissait les enfants peu obéissants, leur jetant des morceaux de charbon à la place de la belle orange qu'ils avaient reçu des mains blanches du bon Saint.

Le père fouettard traumatisait ainsi toute la population enfantine, mais parfois l'illusion était telle et le rôle si bien joué qu'il faisait frissonner jusqu'aux jeunes filles et certains des « grands » qui avaient désormais quitté l'école frémissaient d'une peur que la raison laissait s'échapper quelques instants à leur bon sens.

La procession traversait toutes les rues du village. Saint Nicolas, superbe, réjouissait les petits et les grands, le père Fouettard inquiétait ceux qui avaient la conscience lourde. Des années plus tard, je retrouvais cette ambivalence entre le bien et le mal lorsque je racontais les contes de fées à mes enfants, puis à mes petits enfants et encore aujourd'hui à leurs propres enfants. Au milieu

de toute une modernité que certains appellent le progrès, rudement concurrencés par la télévision et des jouets de plus en plus sophistiqués, la simplicité et la force des légendes fonctionne toujours. Je prends plaisir, moi-même, à lire ces contes qui, s'adressant aux plus petits, parlent tout aussi bien aux plus grands.

Comme Mathilde, le petit Alphonse et votre serviteur, beaucoup de familles descendaient au village pour participer à ces réjouissances. La foule se dispersait puis se réunissait. Les femmes causaient ensemble, les hommes trouvaient un prétexte pour aller s'en « jeter un p'tit » au troquet du coin.

Cette fête, très morale, se terminait par un bal où tout le village se retrouvait, solidaire face à un nouvel hiver qui allait geler cette vie sociale, chacun étant reclus dans son chez soi, ne saluant que d'un hochement de tête lancé d'un trottoir à l'autre, emmitouflé jusqu'au menton.

Le petit Alphonse, serré tout contre la poitrine de Mathilde, enveloppé d'une chaude couverture ne comprenait pas trop tout ce brouhaha, cette agitation. Les yeux immensément ouverts, il s'en amusait d'un rire entrecoupé de cris stridents, ses petits pieds gesticulaient dans leur sarcophage et ses minuscules bras moulinaient l'air chaud du giron de sa mère.

Nous rentrâmes au milieu de l'après midi, après être passés à la ferme familiale. En grimpant d'un pas alerte le chemin qui mène à notre ferme, je réalisais que j'allais passer ici mon premier hiver aux côtés de celle que j'avais choisi, ma femme et de l'aîné d'une longue tribu. J'étais maintenant maître de ma vie, capitaine d'une embarcation dont j'étais le seul responsable et une

nouvelle fierté m'envahit, je redressais mes épaules, la tête haute, le regard lointain, fixé sur cette ligne bleutée que forme la succession des collines boisées. Je pensais au père René, à tous ces conseils qu'il m'avait prodigué et je m'attendris un instant. Mathilde s'en aperçut et serra plus fortement mon bras. Nous rentrions chez nous. La large porte du charru poussée, un couloir menait à la grande pièce à vivre où le poêle rendait une douce chaleur mêlée de diverses odeurs de cuisine. Mathilde alla coucher Alfonse, puis vint me rejoindre sur le long banc devant l'unique table de la pièce. Il restait encore quelques finitions à terminer, j'avais pour cela tout l'hiver, pendant lequel je tressais quelques paniers à l'occasion. Je contemplais cette demeure de l'intérieur, mesurant tout le labeur effectué depuis le printemps dernier et je me sentis un homme, tout simplement. Mathilde se serra contre moi, je passais mon bras autour de sa taille, elle posa un baiser sur ma joue et d'un murmure m'annonça que notre fils unique ne le serait plus d'ici l'été prochain.

La veille de Noël, nous nous rendîmes à la messe de minuit. Tout le village était rassemblé dans cette petite église, uniquement chauffée par quelques centaines de fidèles. Il me semblait que l'assemblée mettait davantage d'entrain et de chaleur dans les chants. C'était une chorale où tous participaient. Si l'on tendait bien l'oreille, on pouvait discerner les fragiles et timides voix enfantines au milieu d'un chœur parfait soutenu par les vocalises des jeunes filles du village mêlées aux barytons d'un jour. La fête de l'avènement de Jésus était pour les enfants l'unique occasion de veiller dans l'année avec la

nuit de la Saint Jean, située exactement à l'opposé sur le calendrier. Ils accueillait cette permission avec une gaieté empreint d'un recueillement qu'on ne leur connaissait pas. Point de père Noël. Santa Claus n'avait pas traversé l'océan. Les cadeaux se méritaient à la Saint Nicolas, trois semaines auparavant. Noël était la cérémonie de la naissance du christ, un point c'est tout. La lumière des cierges disposés tout autour de l'assemblée faisait danser des ombres sur les murs épais de l'église et, parmi les trilles des femmes, au milieu des timbres un peu éraillés des petites vieilles, mêlé au chorus homogène et somme toute harmonieux, je distinguais maintenant sans peine l'organe d'Adrien, le garçon de café, qui massacrait allégrement le cantique du haut de son mètre quatre vingt dix, expulsant des notes parfaitement fausses du plus profond de ses poumons en mettant un point d'honneur à l'exécuter avec le plus grand enthousiasme.

Au retour, nous nous arrê tâmes chez les parents de Mathilde comme convenu. Le chemin par une nuit aussi glaciale n'était pas au dessus des forces de Mathilde, mais nous avions promis de passer la journée de Noël dans sa famille. Je retrouvais son père que je n'avais pas vu depuis des mois. La pièce était délicieusement chaude et une odeur de saucisse fumée remplissait nos narines avant de réconforter notre estomac.

L'hiver fut long et rigoureux. J'achevais les finissions de la ferme et parcourais la forêt, fidèle à mon habitude. J'y glanais de quoi allumer le feu et suivais la faune à distance en me contentant de l'observer. En effet, je n'ai

jamais eu l'âme d'un chasseur, de toute façon l'acquisition d'un fusil n'était pas dans nos modestes moyens.

Je construisis une paire de clapiers à l'aide des quelques planches qui restaient, entreposées dans un coin du charru et fit un enclos où Mathilde pourrait s'occuper de quelques poules.

La vie s'organisait. Nous y posions nos marques et nos jalons.

15 - Le Petit Paradis...

Ce n'est pas une loi physique, ni même une constante vérifiable scientifiquement, mais plus on avance en âge, plus la vie défile sous nos pas, apportant son lot de joies et de peines, plus le temps se rétrécit. Ainsi, les jours qui s'allongeaient comme des semaines lorsque nous étions enfants devenaient maintenant une peau de chagrin qui modifie l'impression, la sensation que l'on peut en avoir. Une heure d'attente au chevet d'un malade qui nous est cher sera toujours plus longue qu'une journée de bonheur partagé.

Les jours et les semaines se transformèrent ainsi en mois et en années, un tourbillon nous emmenant toujours plus loin, et surtout toujours plus vite. On ne voit pas le temps passer, je l'entendais de plus en plus souvent et je n'étais pas loin d'y donner raison. C'est une simple question de mathématiques, que n'aurait pas manqué de remarquer le père René. Une question de proportions plus précisément. Quand on a huit ans et que, de la vie on ne voit pas le bout, deux ans semblent être l'éternité, deux ans qui représentent le quart de ce que l'on a vécu. A quarante ans, dans ce que l'expression populaire appelle la force de l'âge, ces deux mêmes années ne représentent plus que cinq pour cent de notre passage sur terre. C'est bien peu et c'est sans doute l'explication que ces années là nous semblent à peine l'équivalent de deux mois de notre enfance.

Les saisons se succédaient comme une locomotive qui prend de la vitesse et qu'aucun obstacle ne pourra arrêter la course folle. Le ventre de Mathilde s'arrondissait, de

nouveaux cris emplissaient les pièces de la ferme. Je baguenaudait à droite et à gauche, offrant la force de mes bras à toutes sortes d'activités, sans jamais renoncer à mes « baignades » dans la rivière.

L'été et l'automne, j'emmenais dorénavant les aînés de mes fils à la cueillette de baies et de champignons. Dans les sous bois et sur les chaumes de nos hautes Vosges pousse une variété de baie succulente, à la fois sucrée et acide, à la robe bleue foncée, la perle de nos forêts, un délice des gourmands de tous âges. J'en raffolais depuis même et je transmettais mon inclination à mes fils. Début Juillet, nous nous enfoncions dans les hautes forêts de sapins, de hêtres, de bouleaux, d'ormes, avant que l'homme ne plante uniformément des épicéas sur chaque flanc de colline.

Je les encourageais à ouvrir tout grand leurs yeux, mais surtout leurs oreilles pour ne rien perdre de la magnificence de ces lieux magiques et grandioses, et puis aussi de se déboucher le nez, savoir reconnaître les parfums de la nature. Tant de senteurs subtiles volaient parmi les arbres, l'odeur de la fougère, de la résine qui cuit au soleil, le parfum des fleurs, jusqu'à l'odeur prenante de l'herbe fraîchement coupée. Armés de pots de camp et d'un seau à lait d'au moins dix litres dont la poignée tintait métalliquement à chaque fois que nous le posions, nous nous installions parmi de petits arbustes à peine plus haut que mes genoux, parfois ne dépassant pas quelques pouces dans les étendues à ciel ouvert, et la récolte commençait.

Concentrés, les gamins ne faisaient plus aucun bruit. Je goûtais ce silence mêlé d'un bonheur tout neuf, la joie

d'être en forêt avec mes fils et leur faire partager les valeurs que j'estimais essentielles. Je leur montrais les traces des animaux sauvages, les nids qui recelaient toutes sortes d'œufs, je leur apprenais à décrypter les indices que des personnes trop agitées ne remarquent pas. Sans m'en rendre compte, je reprenais le rôle du Père René. De là où il me voyait sans doute, il devait être fier de moi.

Les récipients se remplissaient lentement et je savais que, une première fois vidés dans le grand seau, les gamins seraient distraits et qu'il ne faudrait simplement leur demander de ne pas trop s'éloigner dans leurs jeux sans cesse renouvelés.

A la fin de la journée, nous rentrions, les mains poisseuses du jus noirâtre et sucré, le cou piqué par des nuées de taons, et pour ma part le dos cassé à force d'être courbé ou accroupi, mais heureux de ramener un véritable trésor au bout de nos bras.

Ces perles bleues obscures sont connues sous le nom de myrtilles, mais par chez nous, personne ne les nomme autrement que par le tendre sobriquet de brimbelle.

Mathilde nous accueillait invariablement par des soupirs de bonheur, en ne félicitant que ses enfants, sachant que j'étais le responsable des trois quarts de la récolte, qu'elle soit en train de ramasser le linge étendu sur un fil tendu entre le pommier et le cerisier, qu'elle raccommode quelque vêtement assise sur le banc de pierre exposé à l'ouest devant l'entrée de la ferme, ou qu'elle ne soit rentrée préparer le souper.

Le lendemain, trois belles tartes bien juteuses récompensaient les garnements. Si les brimbelles

tachaient nos doigts lors de leur cueillette, nos langues ne pouvaient mentir sur le méfait d'avoir grignoté une part de tarte. Nos dents se teintaient d'un bleu ténébreux et nos lèvres se fardaient à la façon des dames de la ville, excepté que le rouge vif fut dans notre cas un violet puissant. Ainsi, les gourmands étaient démasqués d'emblée.

Un Dimanche particulièrement étouffant, un de ces jours de canicule assommante où une chape d'air torride cadenassait la vallée, pesant sur la vie des hommes comme des sacs de sable brûlant, la fournaise était telle que Mathilde somnolait à l'ombre à peine moins ardente et j'étais allé tremper mes pieds dans l'eau tiède de la rivière. Je revins, haletant et trempé de sueur au moment où le soleil entamait une descente salvatrice vers un horizon qui, nous l'espérions, engloutirait l'astre et permettrait à la fraîcheur de la soirée de nous rendre un peu de notre vitalité.

Mathilde s'était redressée et tricotait nonchalamment, l'ombre irrégulière des feuilles dessinait un damier approximatif sur sa peau. Je trouvai Alfonse adossé au pan de mur situé à l'ombre. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour répondre à une de mes interrogations, je remarquai une noirceur bien reconnaissable sur le dessus de sa langue. Je ne fis aucune remarque alors que je sentis comme un sentiment de soulagement dans ses yeux.

Le soir, lors du souper, nous entamions une nouvelle tarte aux brimbelles, il se dandinait sur sa chaise, espérant la plus grosse part, et fut atterré quand, tout tranquillement et sans donner une quelconque raison, je ne lui découpais aucune part. Ses yeux questionnèrent sans résultat, il

ouvrit la bouche encore marquée de son méfait antérieur pour demander pourquoi il était devenu en une seconde le paria de la maison. Alors, d'un ton égal, je lui fit remarquer qu'il avait déjà englouti la part qui lui était dévolue et qu'il ne serait pas question d'en quémander une portion supplémentaire puisqu'il n'avait pas daigné demander une permission qui lui aurait été accordée plus tôt dans la journée s'il avait eu la politesse de le faire savoir. Il comprit ce jour-là qu'en famille ou en société, lorsqu'on agit de son propre chef et pour soi-même, lorsqu'on agit en douce, on doit assumer les conséquences inévitables de ses actes.

Mille anecdotes entourent les expéditions forestières de cueillette des fruits. La fatalité avec laquelle le seau rempli à ras bord va verser lorsque notre pied se prend dans une racine et les retours à toutes jambes pour échapper à l'orage qui menace. Nous avions découvert une clairière particulièrement opulente en brimbelles d'une belle taille et à la robe délicieusement bleutée. Les seaux semblaient se remplir tout seuls quand Alfonse remarqua que les brimbelles bougeaient en tous sens. Je pensais à une nouvelle lubie de son esprit décidément particulièrement imaginaire et ne m'en occupais pas davantage. Ce n'est qu'au moment du retour que je constatais que les fruits étaient infestés de fourmis rouges qui s'enivraient du parfum acidulé. Je n'eus pas le courage de renverser toute une journée de cueillette et nous rentrâmes, les seaux à bout de bras, les fourmis escaladant nos bras sous les cris des gamins qui se frictionnaient sans résultat. Je versai tout le contenu dans

le grand bassin du charru, ce qui eu pour effet la séparation radicale des insectes affamés des baies, mais nullement la dissociation des petites feuilles qui se collaient davantage aux fruits. Nous les mîmes à sécher sur un grand drap qui avait servi à rentrer les foins un mois plus tôt et je constatai qu'en roulant sur le tissu, les brimbelles se délestaient de leurs impuretés diverses. Désormais, nous versions les seaux garnis sur de grands draps légèrement humides et disposés sur des planches à peine inclinées. La corvée de nettoyage était réduite au maximum et je me réjouissais de cette trouvaille simple qui avait été dictée par l'assaut d'une colonie de fourmis rouges.

Le soir, Mathilde badigeonna les bras et le torse des enfants à l'aide d'une solution citronnée pour éviter les démangeaisons. J'avais prit soin moi-même de m'asperger de haut en bas, pourtant au petit matin, comme Mathilde se plaignait de chatouillis, nous retrouvâmes deux ou trois insectes téméraires courant en tous sens entre les draps.

Notre famille s'agrandissait au fil des années, les aînés prirent le chemin de l'école. Toute cette marmaille grouillante, loin de nous donner le sentiment d'avoir vieilli prématurément nous rendit au contraire une seconde jeunesse. Mathilde se consacrait aux tous petits, je prenais ensuite le relais, afin d'inculquer à ma descendance quelques principes fondamentaux, des règles de vie immuables, une morale élémentaire. Quatre solides gaillards gambadaient autour de la ferme et la petite dernière, qui occupait toute l'attention de sa mère,

exacerbait ma fierté de père par ses gazouillis d'oiseau et ses mèches blondes qui ondulaient sur son front tout rose.

Perdu au fin fond du Jura, pendant mes années sous les drapeaux, j'avais appris le jeu de dames. J'en fabriquais un durant les soirées d'hiver et nous l'inaugurâmes pour l'entrée à l'école publique d'Alfonse.

Je revois encore sa tête toute étonnée devant ce damier et la disposition des jetons qui lui paraissait favorable lorsque, véritable coup de Trafalgar, il perdait la moitié de son capital en un seul coup longtemps prémédité.

Sitôt terminé, il trépignait et, disposant bien vite les jetons, demandait une revanche que je lui permettais de remporter. Alors sa joie éclatait, son honneur était sauf, il s'endormirait d'un sommeil profond parcouru de rêves mettant en scène de fabuleux coups qui réduiraient mon camp à un pion solitaire. Au départ de la partie, il s'obligeait à une concentration totale, en posant son menton sur ses poings, trois lignes se formaient sur son front, son regard était absorbé par le damier, d'un geste timide il avançait un pion, observant ma réaction du coin de l'œil, alors un sourire illuminait son visage attentif ou, le doigt toujours posé sur le pion, il faisait demi-tour, incertain d'une tactique vacillante. Je lui appris à jouer deux ou trois coups d'avance, à anticiper les réactions de l'adversaire, devenir maître du damier et l'amener à subir son jeu. Ne jamais se laisser dicter sa conduite. Lorsqu'on est obligé de jouer tel pion dans telle direction, il est déjà trop tard. Toujours conserver son libre arbitre, sa liberté d'action, prévoir le jeu de l'adversaire, deviner ses pensées et toujours avoir un plan

de rechange. De tels conseils, je le savais, s'appliquaient au-delà du simple amusement que constitue une partie de dames. C'était une philosophie de la vie où un débrouillard réussira toujours mieux que le plus intelligent.

Parfois, je lui laissais ouvertement le champ libre d'aller « à dame » afin de le combattre avec plus de vigueur, lui montrant que la simple puissance n'est rien face à la ruse. D'autres fois, je montais de stratégiques plans où je sacrifiais pion à pion sous son regard exultant avant de lui manger cinq ou six pions d'une seule fois, ses larmes brillantes au bord des paupières. La partie suivante, je commettais erreur sur erreur et, le regard brillant, il savourait une victoire qu'il ne savait pas tronquée.

Avec les années, je n'eus plus besoin de tricher à mon désavantage. Puis, un soir, lors d'une partie engagée que j'avais décidé de jouer honnêtement, il anticipa si bien mes plans que nous ne pouvions terminer la partie : il ne restait sur le damier qu'un pion à chacun...

Le lendemain, l'ordre de mobilisation générale était déclaré.

16 - ...Et l'Enfer sur Terre

Une fois installé dans notre foyer, élevé par mes bras en ce qui concerne les murs et par tout l'amour maternel de Mathilde pour ce qui les remplissait, je n'avais pas renoncé à la lecture quotidienne du journal. J'appréhendais les nouvelles avec beaucoup de détachement. L'intérêt pour l'information qui allait se changer en véritable frénésie en cette fin de siècle ne m'a jamais contaminé. Les feuilles des journaux nous abreuyaient de nouvelles du bout du monde sur lesquelles nous ne pouvions rien faire. Quant aux faits divers, ils ne faisaient qu'exacerber des penchants malsains en exhibant la pire face que peut proposer un être humain, lorsqu'il n'a plus aucune humanité en lui. Restaient alors la grille des mots croisés, les prévisions météorologiques, le feuilleton qui avait vu les plus grandes signatures remplacées par de moins clinquantes au style incertain lorsqu'il n'était pas simplement absent.

Et puis les pages sportives qui devaient prendre de plus en plus d'ampleur à mesure que les sponsors allaient prendre de l'importance.

Au début des années dix, la politique se répandait à longueur de feuilles et, depuis quelques mois, je sentais une tension grandissante où la diplomatie serait impuissante face à des enjeux politiques qui dépassaient largement les foules mais qui allaient utiliser celles-ci à leurs fins. Après les espoirs futuristes du début de ce siècle, chacun semblait recroquevillé sur ses positions, lorgnant les terres toujours plus riches du voisin où l'herbe y est forcément plus verte et où le soleil brille davantage. L'état Français s'était délivré du clergé quelques années auparavant mais, comme ses pays limitrophes, était toujours enchaîné par des considérations nationalistes et une jalousie de cours de récréation.

Je parcourais les feuilles imprimées puis, repliant méticuleusement le quotidien, j'annonçais d'une voix résignée « tout ça va mal finir ».

Mes prédictions se confirmèrent en plein milieu d'un été superbe. La nature se joue de la folie des hommes, les rappelle à l'ordre quelquefois.

Le 2 août 1914, je rejoignis la jeunesse de la vallée pour m'embarquer dans des wagons en partance pour Nancy, la fleur au fusil comme le peint excellemment l'expression, bien que nous n'avions pas encore reçu notre paquetage. Je ne retrouvais la hiérarchie et la discipline militaire qu'à la caserne où nous fût remis nos effets ainsi qu'une rapide instruction qui avait plus pour but de nous motiver que de nous rappeler le maniement

des armes et les consignes élémentaires où l'obéissance absolue était le pilier central de tout comportement.

Je remarquais le profond fossé qui sépare alors les hommes des femmes. Quand celles-ci redoutaient pour la vie de leurs époux, leurs enfants, craignant le terrible envahisseur de 1870, sentiment particulièrement exacerbé dans les Hautes Vosges, vivant à quelques kilomètres seulement de cette frontière usurpée par l'ennemi, quand elles étaient si prévenantes quant à notre sécurité, à notre vie même, les hommes étaient, du moins semblait-il, d'une gaîté excessive, tenant des propos nationalistes qu'ils répétaient le plus souvent, n'ayant pas établi leur véritable opinion sur un sujet qui, visiblement, les dépassait largement. Je retrouvais les paroles de mon père, propos solennels annoncés sur les crêtes un beau jour du siècle précédent. Nous devions reprendre ce qui nous avait été volé. L'unité du pays, le respect des frontières était la seule carotte qui poussait une jeunesse sur la ligne de front. Toute la politique européenne, les accords diplomatiques, les revendications, les intérêts nationaux, toute cette mascarade orchestrée par des dirigeants coupés des réalités quotidiennes et ne voyant au travers des frontières que de vastes champs de bataille, n'était point le soucis de mes camarades.

J'étais affecté dans un bataillon où je partageais l'âpre quotidien avec un de mes jeunes frères, cela me consolait de cette rigueur militaire que ma mémoire avait effacée.

Nous partîmes pour Bar-le-Duc dans une totale confusion. L'armée allemande avait envahit le Luxembourg et la Belgique, forçait nos frontières. Les informations devinrent rapidement rumeurs et

supputations. L'état-major se voulant confiant malgré une précipitation qui prouvait leur désarroi total. Après un succès à Mulhouse, l'armée française reculait.

Août sonna comme une déroute désorganisée. L'armée allemande fonçait sur Paris à la vitesse d'un cheval au galop.

Tous les chants entonnés et les belles phrases teintées d'un fier nationalisme se turent. Le front bas, les épaules voûtées, le regard vide, nous reculions devant la toute puissance germanique. Nous devions être à Berlin avant l'automne, nous reculions sur la capitale avant Septembre...

Ce n'était pas une déception, c'était une humiliation. Notre moral se dégonflait telle une baudruche percée. La confiance avait disparu, remplacée par un abattement et une tristesse insondables.

Début Septembre, un sursaut eut lieu. Des taxis parisiens réquisitionnés envoyèrent du sang neuf. Ce sera la bataille de la Marne, notre première victoire, mais avant de glorifier l'orgueil de la France dans les livres d'histoire, nous ne nous rendions absolument pas compte de se revirement. Tout n'était que confusion et désordre vu depuis le terrain des opérations.

Ce fut un automne désastreux. Les pertes étaient innombrables. Je compris alors l'atrocité totale de la guerre, son absurdité ne venant qu'ensuite. Un seul mot résonnait dans ma tête : pourquoi ? Que peut justifier la vie d'un homme ? Quelle cause, quelle idée est assez forte pour y verser le sang jusqu'à l'agonie ? Je n'étais pas particulièrement militariste, mais j'avais baigné dans des sentiments revanchards qui collent à la peau, ma

jeunesse avait été bercée d'un nationalisme arrogant. Je constatais alors que tous les beaux discours, toutes les harangues enflammées, tous les sermons passionnés ne valaient pas tripette devant le regard d'un camarade qui expiait son dernier souffle dans mes bras, se vidant pour la France d'un sang dont elle n'était plus digne.

Les allemands avaient remporté une éclatante victoire, nous avons maintenu notre honneur en gagnant la revanche. Nous allions jouer les prolongations durant quatre longues années. L'attente interminable dans des tranchées glaciales et boueuses fut notre lot quotidien. Un désœuvrement propice à toutes les cogitations de l'univers remplaça les abominations du fulgurant combat des premières semaines. L'inaction conduisait à la mélancolie d'esprits déjà bien ébranlés par les monstruosité éprouvées lors des premiers combats. Après avoir meurtri les corps, cette sale guerre allait blesser les âmes, déchirer les esprits, y déposer un sentiment de résignation, de nostalgie et de dégoût jamais encore éprouvé par cette jeunesse qui, en quelques mois, avait vieilli de plusieurs années.

Je me liais d'amitié une nouvelle fois avec un prêtre, et je remarquais ce paradoxe qui, pour un anticlérical comme moi, me mettait toujours en relation avec des hommes bons et droits qui portaient l'habit de l'église.

Il me confia ses doutes non sur l'issue du conflit, mais sur sa propre foi. Comment Dieu avait-il pu donner sa confiance à l'homme qui bafouait sans cesse ses commandements ? Je lui rétorquais que pour chaque mauvaise action, l'homme était capable d'en élaborer une bonne, qu'à chaque guerre s'opposait de grands

mouvement d'amitié, que chaque mesquinerie avait son œuvre d'art, que chaque mensonge était équilibré par la découverte d'une vérité, que l'ignominie côtoyait la compassion et le don de soi, que chaque Judas avait son Jésus, que tout dictateur vivait sur le même sol que des milliers d'êtres braves et libres.

Il me toisait alors d'un regard empreint de cette bonté qu'on n'aperçoit que dans les yeux des gens d'églises, les vrais, pas ceux qui ne pensent par ce moyen qu'à s'enrichir d'une gloire trop pieuse pour être honnête et remplir leur bourse d'une monnaie crasseuse puisque prélevée chez ceux qui n'ont rien. Il ajouta : « c'est vous qui devriez être à ma place ». Nous échangeâmes un sourire, de ces sourires qui réconfortent mieux qu'une soupe bien chaude et un morceau de pain pas rassis.

Je rencontrais alors parmi mes camarades une solidarité sans bornes. Tous égaux, tous frères devant la mort, devant le froid et la boue, devant les poux et la puanteur. Bien peu sont revenus de cet enfer glacial. Certains y perdirent un membre, un bras, une jambe, la plupart perdirent le respect de la patrie, la foi en la nation, mais jamais l'amour de leur pays.

Un grand gaillard aux paluches gigantesques et à la démarche bancal me dit un jour de grand découragement : « j'aime la France et les français, plus leurs dirigeants ». Il allait bientôt pouvoir ajouter « et les allemands à qui les mêmes chefs demandent de nous tirer dessus » avant de sombrer dans une folie qui l'enferma entre les murs trop blancs d'une maison de santé, terme trop policé pour indiquer un asile où se mourraient à petit feu bien des rescapés de cette folie organisée par les

grands de ce monde ; grands par leurs portefeuilles et leurs responsabilités, non par leur âme.

Nous étions de la chair à canon, des pantins qu'on brinquebalait d'une tranchée à l'autre, d'un champ de bataille à une forêt qui devait être très belle sous un soleil de Juin. Seulement nous étions au début de l'hiver et certains esprits avaient laissé germer quelques idées de désertion. J'en connus se mutilant eux-mêmes pour échapper à cette atrocité et préférant vivre dans la soumission que dans le danger et la peur. Bon nombre d'entre eux, pensant retrouver un doux foyer et une affection partagée ne connurent que le triste peloton d'exécution où l'on obligeait des français à tirer sur d'autres français.

Le reste du temps nous avions l'ordre de tirer sur d'autres hommes qui n'avaient que le tort d'être nés dans d'autres vallées, sur d'autres terres, de parler une autre langue et surtout, d'être des pantins appartenant à une élite qui avait décidé de mener une rude bataille dans des salons dorés, marchant sur d'épais tapis moelleux.

Ce fut Noël. Un Noël qui n'était en vérité qu'un simple jour de plus, entre la peur et le froid, rien qu'un 25 décembre sur le calendrier. Nous avons décidé de fêter la joie d'être encore en vie, mais pour combien de temps ?

Alors, ce soir du 24, un chant s'éleva des lignes ennemies, juste 50 mètres devant nos fusils. Mon beau sapin, roi des forêts travesti en un ô tannenbaum... La chorale ennemie s'enflait, remplissait de ses notes parfois discordantes, timides, l'air glacial du no man's land. Un des nôtres reprit, en français ce chant de paix, au milieu

de la plus terrible guerre jamais menée. Puis, ce fut deux, dix, cinquante voix qui répondirent au chant teuton. D'autres chants de Noël suivirent, hymnes sans frontières, partagés par tous les hommes, d'où qu'ils viennent, qui soient-ils.

Les troupes se levèrent, continuant leurs cantiques, marchèrent une bougie à la main et se rejoignirent sur une terre labourée par l'éclatement des obus. Une partie de la nuit, nous jouâmes aux cartes, d'autres improvisèrent une partie de ballon, les polyglottes discutaient entre eux. Les officiers vinrent nous rejoindre, bravant les ordres de la république.

Une nuit, une nuit seulement, je me mis à rêver que la paix était là, signée par des soldats de deuxième classe sur le dos des généraux et des colonels.

Nous nous réveillâmes avec une gueule de bois, non d'avoir trop bu mais d'avoir trop rêvé. Le capitaine nous réunit et nous tint un sermon sévère. Personne ne devait mentionner cet écart de conduite de la veille, à cette condition il s'engageait à fermer les yeux sur cette désobéissance à l'état que nous nommions autrement dans nos rangs.

Nous apprîmes plus tard que cet élan de solidarité par delà les frontières ne fut pas unique.

Le 26 décembre, la réalité reprenait ses droits. La trêve était terminée. Nous allions moisir pendant de longs mois dans ces tombes à ciel ouvert, gorgées d'eau où pullulait la vermine.

On ne revient jamais indemne de l'enfer ; les blessures les plus profondes sont intérieures. Je rencontrai, quelques années plus tard, un mutilé de Verdun. Il me

confia quelle chance il avait d'avoir perdu ses deux jambes. Devant mon étonnement qui ne le surprenait nullement puisqu'il était la réaction traditionnelle de tous ceux à qui il assénait cette étrange proposition, il m'avoua qu'une partie de son corps était resté là-bas mais que son esprit en était revenu. Tant d'autres n'avaient pas eu cette chance et c'était une partie de leur raison qui était restée dans les tranchées. Le douloureux sacrifice de ses jambes avait exorcisé les terribles pensées, il avait payé le prix fort de la guerre, visible par tous, ne l'exposant pas à cette insidieuse honte d'être rentré sain alors que tant d'autres avaient été meurtris. Il portait, dans sa charrette, l'éclatante preuve qu'il avait été un héros, pas un tire-au-flanc. Le problème des valides est qu'ils ne sont jamais totalement revenus finit-il par annoncer. Il n'avait pas tort. Le courage ne se mesure pas aux conséquences visibles. Seulement, à cette époque, il n'était pas de mode de s'épancher, de se confier, la psychologie n'intéressait que les bourgeois. Personne n'avait ni l'idée ni l'envie de revenir sur ces douloureux moments. Le passé était le passé même s'il véhiculait ses limons nauséabonds dans l'esprit de la plupart. Combien de cauchemars, de nuits sans sommeil, de visions d'apocalypse ont vécu les survivants ?

J'avais la chance de retrouver ma Mathilde et nos enfants, mon pays que j'aimais plus que tout et ma liberté qui était une seconde nature. J'oubliais, du moins je tentais d'oublier ces années noires dans le travail et ma plus belle consolation fut ma famille qui s'agrandit encore.

Je ne voulais plus entendre parler de commémorations,

remise de médailles, dépose de gerbes sur les tombes, congratulations pour cette « franche victoire » et, chaque onze novembre, je parcourais la forêt Alsacienne redevenue française. C'était mon geste pour honorer les vrais héros de 14/18, ceux qui étaient restés à tout jamais dans les tranchées. Mais, j'avais mûri depuis que mon père nous avait amené sur cette crête, nous montrant la frontière à nos pieds : je trouvais que l'Alsace n'était pas plus belle française qu'allemande. Que flatter la vanité et l'orgueil d'un pays ne valait peut-être pas tant de souffrance.

17 - En Voiture

La frénésie toute joyeuse qui suivit ces tristes années effacèrent le chagrin qui enveloppait l'âme de tous. Il vaut mieux rire afin de mieux oublier les pleurs. Ce fut un développement économique sans précédent. Nous avons été précurseurs en faisant installer l'électricité dans notre ferme ; à leur tour, tous y venaient. Les villages se reconstruisaient, le labeur ne manquait pas, j'allais et venais d'un chantier à l'autre. Bientôt des pétarades envahirent les routes de la vallée. J'utilisais régulièrement mon vélo, car on ne disait plus vélocipède, encore une des nombreuses maladies du XX^e siècle, l'art d'abréger les mots tout comme on raccourcissait les distances en allant toujours plus vite; en revanche je regardais cette automobile d'un œil attentif. J'étais partagé sur cet évident progrès annoncé par tous, excepté des loueurs de chevaux, palefreniers et maréchaux ferrant qui sentaient leur avenir peu radieux dans une société en pleine mutation.

Il faut vivre avec son temps me poussais-je. Aussi, un ingénieur sous les ordres desquels je travaillais à la construction d'une nouvelle usine, me proposa une balade dans sa pétoire tressautant.

Nous fendions l'air à trente kilomètres heure à peine, le paysage défilait et le vent fouettait nos visages. Arrivés sur une piste peu fréquentée, il me permit de m'initier à

la conduite d'un tel animal. Rien de comparable à la direction d'un deux roues. Le relatif confort plut à mes reins, mon dos me remercia de ces sièges moelleux, mes bras à peine fatigués d'avoir à tourner une manivelle pour lancer l'engin. Mon esprit était partagé entre le délicieux sentiment de voler sur terre, de pouvoir aller où bon me semble, comble de l'impression de liberté et une étrange pensée d'être à la fois dans le monde et coupé de lui. Plus tard, les automobiles allaient devenir des boîtes hermétiques, enfermant des individualités circulant au milieu de milliers d'égoïsmes. Le bruit et l'odeur des gaz d'échappement allaient irriter mes oreilles et mon odorat. Mon corps applaudissait à ce progrès sensationnel, mon esprit était plus dubitatif, j'entrevois les risques qu'allait provoquer cette révolution dans les transports. Je ne redis pas ici mon grand intérêt éprouvé pour les chemins de fer. Les réalisations ferroviaires étaient autant de chefs d'œuvre, tandis que les routes qu'on allait tracer ou rectifier en d'interminables droites rectilignes étaient une injure au paysage. Je parlais de l'ambiance rencontrée dans les gares, les trains où se mêlaient quantité de gens différents, tout ceci allait être anéanti par l'individualité de l'automobile. Je ne parle même pas de la sécurité toute relative, engendrant autant d'accidents que d'embouteillages. Une fois encore, l'homme avait trouvé un jouet pour satisfaire son ego, pas le bien de la communauté.

Je rentrais fourbu de n'avoir pas effectué un seul pas de la journée.

Chaque fois que mes enfants ou mes petits enfants me transportèrent dans des cages de plus en plus

confortables, je ressentis cette fatigue de n'avoir pas utilisé mes muscles.

Cette automobile que, dans le même souci d'efficacité, nous n'allions pas tarder à raccourcir en auto ou même affubler de l'appellation de voiture qui restera pour moi, né à l'époque des fiacres et des charrettes, toujours lié à une carriole tractée. Parfois, lorsque je croisais une auto remorquée, puisque à la différence du cheval, ces mécaniques tombaient en panne, je m'écriais, victorieux, « ça, c'est une voiture ».

Symbole de la liberté, qu'outre atlantique on allait pas tarder à ériger en Dieu vivant, l'automobile ne trouva gain à mes yeux que par ses formes avantageuses, ses chromes étincelants, bref un bel objet agréable à voir, mais détestable à tout autre point de vue. Aujourd'hui, cet avantage a pratiquement disparu. Toutes les formes ressemblent plus à des sous-marins qu'on croirait sortis de la tête du même ingénieur, des boîtes de sardines occupées seulement par un individu solitaire, elles n'ont même plus l'intérêt de transporter une famille entière.

Je ne sais pas à quoi ressemblera le véhicule de l'an 2000. Certains pensent que des astronefs remplaceront ces machines roulantes. Je suppose que dans 25 ans, la circulation se neutralisera elle-même, chacun ayant sa propre boîte isolante. Symbole de liberté ? Coincé chaque matin pendant deux heures et lors de départs en vacances, pare chocs contre pare chocs, excusez-moi d'avoir certains doutes et d'exprimer une franche ironie.

Nous n'en étions pas arrivés à ces extrémités. Les années 20 avaient l'attrait de la nouveauté qui suscite la curiosité autant que la crainte. Lorsqu'une carriole détonante et

fumante empruntait la route ou le chemin, les enfants applaudissaient et les vieilles se signaient.

18 - En Forêt

Fidèle à mon habitude, je papillonnais d'un chantier à l'autre, me faisant embaucher ici et là. Les contrats de travail n'étaient qu'une parole donnée adjointe d'une franche poignée de main, les salaires une enveloppe plus ou moins gonflée de billets que nous estimions en la palpant longuement avant de l'ouvrir, la promesse d'une belle prime réchauffant notre cœur, surtout lorsque la réalité dépassait nos espérances.

Volage professionnellement, je ne restais pas plus de deux ou trois mois au même endroit, cependant j'avais une certaine constance dans mes choix et je retrouvais régulièrement les mêmes équipes. Je n'avais pas un métier, je baguenaudais dans différents emplois, sachant bientôt tout faire. J'eus même l'audace de me faire embaucher dans une de ces nouvelles usines immenses et bruyante, dont la cheminée pointait haut dans le ciel, minaret appelant très vite la grande majorité de la population de la vallée. Je restai une semaine, j'avais compris. On nous demandait de pointer notre présence comme l'éleveur compte son troupeau le soir devant l'étable. S'il existait encore en ce temps là une ambiance bonne enfant entre les ouvriers, les rires étaient couverts par l'inferral ronronnement des machines. Je n'ai jamais entendu chanter quiconque dans une salle d'usine. Ces

immenses salles où une nuée d'employés domptaient d'imposantes machines vomissant des kilomètres de fils. J'avais compris que dans l'expression travail à la chaîne, il y a le mot auquel j'étais allergique depuis toujours et ce n'était pas le mot travail. Les années trente jetèrent bon nombre de travailleurs hors des ateliers, les usines fermant leurs portes suite à un désordre économique sans précédent, nouvelle conséquence du manque de rigueur de nos dirigeants. Je plaignais ces malheureux, privés de la sève de la vie : faire quelque chose de ses mains. Les vallées Vosgiennes étaient moins touchées que les grandes agglomérations où la misère prenait des proportions extrêmes par manque de solidarité. Je n'ai jamais refusé l'aumône pour peu que le malheureux ne cultive pas le mal le plus terrible au monde, la paresse. J'exècre l'oisiveté et la fainéantise. Je peux passer pour un vieux réactionnaire et je considère que casser ou brûler n'engendrera pas un monde meilleur, que c'est par le travail que le monde s'améliorera. On peut changer le monde en le bâtissant, plus rarement en le détruisant.

Chaque automne, je rejoignais une poignée de gars en forêt. A cette époque, la sécurité n'avait pas imposée ses griffes jusque dans les plus petits interstices de la vie et bon nombre de bûcherons travaillaient seuls sur une coupe qu'un propriétaire leur louait. C'était mon cas.

J'étais alors assez connu pour ne plus avoir à rechercher des coupes. On me contactait dès la fin de l'été ou aux premiers beaux jours du printemps.

La vente des parcelles de forêt domaniale, c'est à dire propriété de l'état avait lieu tous les ans dans la grande salle de la mairie. Les négociants avait revêtu costumes

et cravates. L'assemblée était réunie devant une sorte de commissaire priseur qui allait donner lecture des parcelles soumises aux enchères. Quiconque a, un jour, assisté à une séance d'enchères pourra s'imaginer l'ambiance régnant dans la salle, à ceci près qu'ici, les enchères décroissent. Le porte parole annonce à la vitesse d'une mitrailleuse des chiffres s'amenuisant de plus en plus. Alors on entend une interjection s'élevant en même temps que son auteur parmi la foule assise. L'acheteur emporte ainsi la parcelle qu'il s'engage à exploiter. Le plus souvent, ce sont les importants négociants en bois qui, une fois avoir fait le plein de mètres cubes, emploient des équipes de coupeurs. Parfois, et c'est encore le cas, de simples bûcherons ayant quelque sou de côté viennent acheter leur propre parcelle. J'étais venu pour ça. Je ne voulais plus dépendre d'un employeur même si je ne l'avais pas sur le dos toute la journée. J'allais être enfin maître de ma besogne, de a à z.

A l'énoncé de la parcelle qui me satisfaisait le plus, puisque située juste à l'aplomb de la ferme, j'étais fébrile. Retarder le plus longtemps possible le moulin à chiffres afin d'obtenir le meilleur prix, mais pas trop attendre afin d'emporter le lot. Je retrouvais ce jeu mêlé d'attente et d'impatience dans lequel j'excelle au bord de la rivière, jouant au jeu du chat et de la souris avec les plus belles truites de la vallée. Enfin, je décidai que le prix était assez bas, je me levai d'un bon en criant. La puissance de ma voix m'étonna le premier car un écho résonnait dans la grande salle surchauffée par soixante souffles attisés. Je n'avais pas crié plus fort que les autres, simplement nous étions deux à s'être levé en

même temps. Égalité. Tirage au sort. Les Dieux étaient avec moi ce matin là et je rentrais fièrement à la ferme, le papier plié en quatre bien au chaud dans la poche intérieure de mon veston. J'avais acheté quatre mois de travail où je serais seul maître à bord.

Levé avant l'aube, je m'installais à la grande table, les mains autour du bol de café bouillant que j'aspirais à petites gorgées, puis je décrochais ma veste de gros velours à la patère ainsi que la musette que Mathilde m'avait préparé la veille au soir. Dehors, un froid vif me réveillait tout à fait, des écharpes de brume remontaient de la vallée, laissant apparaître un ciel débarrassé de nuages où une faible clarté éteignait les étoiles. J'allongeais le pas pour me réchauffer. J'entrais dans la forêt sombre comme on pénètre dans une cathédrale. J'aimais le bruit de mes pas amorti par la mousse tendre ou, plus tard dans l'automne, le crissement du gel. Je surprénais quelque cerf en quête de nourriture ou une biche matinale. Je me sentais chez moi. J'arrivais sur les lieux de la coupe. Je retrouvais mes outils dissimulés sous des branchages. J'allumais un feu qui, bien vite, crépiterait sous les branches de résineux, exsudant leur sève poisseuse. Il était mon unique présence, un ami veillant sur moi. Je crachais dans mes mains et empoignais la grosse hache qui s'abattait tel un métronome sur le tronc vaillant que j'avais choisi. Un merle ou une buse m'accompagnait de leurs sifflets d'encouragement. Le cran de chute ainsi découpé, j'y enfonçais quelques coins puis me saisissais du passe partout et le son changeait. Le chuintement provoquait mon bonheur après les coups de pic-vert donnés, la

régularité des allers retours dans un geste impeccable. Une chaleur m'envahissait sous le travail de mes muscles, quelques gouttes de sueur perlaient à mon front où de petits grains de sciure allaient s'y coller d'ici la fin de la journée, confettis sylvestres qui étaient mon carnaval quotidien. Bientôt l'arbre chancelait. J'arrêtais le mouvement. Observais le calme de la clairière. Le soleil perçait par les branchages, envoyant des rais de lumière obliques, donnant à l'ensemble une beauté surnaturelle. Tout s'était tu. Plus un bruit, même les joyeux oiseaux retenaient leurs chants. Nulle présence de vent. Le monde s'était immobilisé. Je pesais de tout mon poids contre le tronc, dernière étreinte à un condamné à mort. Je donnais quelques coups de scie puis, un léger craquement m'indiquait que j'avais vaincu ce géant haut comme vingt hommes bien bâtis. Je retirais rapidement le passe et j'accompagnais d'une main la lente chute majestueuse avant de m'écarter d'un grand pas. C'était alors un fracas de tous les diables. L'arbre rebondissait et soulevait une poussière qui retombait comme un linceul sur sa carcasse définitivement allongée. Un silence religieux perdurait quelques dizaines de secondes que je n'osais troubler, comme on se tait devant une tombe. Puis, un oiseau signifiait par une timide trille que la vie continuait. Alors, j'empoignais la petite hache et dépouillait sa majesté de ses branchages, multiples bras de divinités indiennes. Je jetais au feu ces dépouilles, en gardant les plus belles branches pour entretenir notre fourneau. Le soir venu, je redescendais un fardeau sur mes épaules.

Vers midi, je déposais les outils, récupérais ma besace et

sur le feu entretenu depuis l'aurore, je faisais griller quelques morceaux de lard qui accompagnerait un bout de pain ou quelques patates cuites sous la cendre. Je tirais la bouteille de rouge du petit ruisseau où elle pataugeait depuis le matin et je jouissais d'un bonheur sans limite. J'étais en communion avec la nature et il n'était pas rare dans cette pause de voir s'avancer un renard ou un chevreuil curieux de ce charivari peu orthodoxe. Nos yeux se rencontraient, semblaient se dire mille et une choses, puis l'instinct dictant sa loi, l'animal disparaissait en quelques bonds gracieux.

Lorsque le soleil terminait sa ronde aérienne, je laissais une demi douzaine de troncs dépecés, géants endormis, reposant sur une litière de feuilles et de mousse.

Ainsi chaque jour se répétait, jamais pareil. Une coupe terminée, je louais la jument du père Mengin pour la semaine et, tels deux compagnons, nous nous enfonçons vers la récente clairière. Tronc après tronc, nous débardâmes ainsi tout un mois de travail. Habitué à travailler seul, il me semblait que la jument fut un compagnon de labeur, un collègue à qui je parlais et qui me répondait par ses mouvements de tête, signifiait son mécontentement ou son refus par un coup de sabot sec. Nous faisons une équipe efficace.

Après la seconde guerre, j'entendis les premiers bruits de tronçonneuses.

La forêt fut à l'image des champs et des prés. Le bruit remplaça les sons. Le ronronnement monotone des tracteurs engloutit les sons variés qui donnent un relief à cette nature, apeurant les animaux et souillant les oreilles humaines.

Il faudrait être un imbécile pour ne pas reconnaître le gain de temps et d'effort que la mécanique permet à l'homme. Mais ce temps gagné sur le labeur, où est-il ? Nous sommes si pressés, nous allons toujours de plus en plus vite, et n'avons jamais le temps de tout faire. Quand j'utilisais la hache et la scie, il me restait suffisamment de moments libres pour jardiner, parler avec Mathilde, jouer avec les enfants, taper le carton avec les copains du village ou faire une partie de boules, aller me promener le long de la rivière, flâner avec Mathilde le Dimanche, suivi par notre ribambelle de gamins qu'invariablement je portais sur mes épaules au retour.

Il est vrai que le travail des champs ou en forêt est dorénavant moins pénible, moins usant. Mais qui a décrété que la fatigue était un poison pour l'homme ?

Je pense qu'en l'an 2000 nous n'utiliserons plus aucun de nos muscles, à part ceux nécessaires à la mastication... et encore ! L'humanité devient amorphe à force de ne plus rien faire que penser. Moins de fatigue, mais davantage de somnifères pour s'endormir. Moins de pénibilité, mais de plus en plus d'obèses quand on ne choisit pas de s'épuiser à courir au petit matin, compensant par le sport ce qu'on a mit un honneur à supprimer de la vie des gens. A trop vouloir rentabiliser à tout prix, nous avons créé le chômage, le stress a remplacé la fatigue.

Venait l'hiver. La jument restait à l'écurie et je grimpais le rude chemin, un engin en bois sur les épaules. Sorte de grand traîneau aux armatures en bois fin. La schlitte crève son homme lors de la montée, le tue à la descente, selon un dicton typiquement de chez nous.

Je chargeais les troncs les plus fins, sciés en longueur d'un mètre, et en guise de chemin de rondins comme l'utilisent les véritables schlitteurs, je glissais sur la neige gelée. Le poids m'entraînait dans la descente où je ne maîtrisais que certains virages, donnant un coup d'épaule pour diriger le lourd fardeau qui écrasait mon dos, me poussant inévitablement vers la vallée. Les grincements du bois répondaient au craquement de la neige, une ivresse étrange m'envahissait et je ne sentais plus la peur. Je dévalais les pentes selon un itinéraire que j'avais imaginé, alternant les portions bien raides et d'autres faux-plats reposant.

19 - Sports d'Hiver

Au milieu des années vingt, une révolution eut lieu dans les hautes Vosges.

Je me souvenais des hivers de ma jeunesse. On ne rencontrait personne. Les familles étaient calfeutrées dans les fermes trapues, rendues encore plus massives par une bonne épaisseur de neige pesant sur leurs toits à peine pentus. Les rares moments où l'on croisait âme qui vive, on se saluait de loin, à peine échangeions nous quelques formules banales. L'hiver séparait les hommes, annulait toute vie sociale. La vallée hibernait de longs mois.

Le nouveau siècle allait changer tout ça, apportant son lot de nouvelles idées. Dès les premières années, le chemin de fer s'arrêtant à Gérardmer déversait une foule bigarrée autant l'été que l'hiver. Des Messieurs et des Dames qui sentaient le parfum, étaient habillés en Dimanche chaque

jour de la semaine et s'exprimaient dans un langage choisi et sans accent, ou plutôt avec cette intonation haut perchée typique aux parisiens et aux gens bien instruits. Ils s'amusaient du parler imagé et traînant des Vosgiens. D'ailleurs, ils s'amusaient et s'émerveillaient de tout. A croire qu'ils n'avaient jamais rien vu de la vie, les vaches et la montagne, les étendues boisées à perte de vue, la neige et les glissades, les prés en fleurs et les lacs. Leur seule référence en matière aquatique était une semaine au bord de la mer, sur la côte d'azur ou quelques jours pluvieux à Deauville.

Ces gens précieux allaient se frotter au rude caractère Vosgien, et comme on ne change pas facilement un citadin, le montagnard allait se policer.

Ce furent les débuts du tourisme. Déjà au siècle précédent, de nombreux wagons amenaient des milliers de curistes dans le bas pays, qu'on appelle la Vôge, composé de pâturages et de villes d'eau.

Ma rencontre avec ces visiteurs éberlués date de l'hiver 26. La neige était tombée tôt cette année là et allait tenir la plus grande partie de l'hiver. Les Dimanches, j'emmenais les enfants jusqu'au sommet de la colline, traînant derrière nous deux luges que j'avais façonné l'hiver précédent avec des morceaux de bois assemblés sur deux patins cerclés de fer chez le maréchal ferrant. A l'aide d'une vieille bougie, nous fartions les engins et arrivés à la cime de la montagne boisée, nous nous lancions dans la pente, poussant des cris de joie ou des rires moqueurs lorsque l'un d'entre nous versait dans la poudreuse.

Aguerris par plusieurs descentes, je laissais mes gamins

se débrouiller sur leurs traîneaux et je chaussais mes skis, accompagnant la marmaille dans une descente effrénée. Mathilde, moins sportive, nous regardait débouler dans la cour de la ferme, exécutant de magnifiques dérapages qui se terminaient bien souvent le nez dans la neige fraîche et les rires partagés qui s'en suivaient. J'avais pris mon temps pour façonner mes planches, choisi le meilleur bois, suffisamment résistant, pas trop vert afin que les skis ne se déforment pas trop. Deux semaines durant, je les perfectionnais, j'affinais, je polissais. J'accordais une attention particulière aux fixations. Elles devaient bloquer fermement la chaussure de cuir dans les descentes en laissant la possibilité au talon de se lever dans les montées. Une courroie entourait le pied dont le bout était fermement fixé dans une cale de cuir bien dur. Le talon était libre mais un crochet permettait de le bloquer efficacement. Le pied était ainsi solidaire des spatules, permettant une plus grande sécurité dans les descentes que je dévalais bientôt à vive allure.

Je n'ai, à mon grand regret, jamais connu les joies des fixations modernes et des nouveaux matériaux employés, relayant la chaleur du bois aux oubliettes tant leurs performances étaient bien supérieures. Au tournant du siècle, les sports d'hiver se démocratisaient et la technique suivait. J'étais alors trop vieux pour ce genre de folie. Je le regrette parfois. Il arrive que le progrès aille dans le bon sens.

Bientôt, la vallée eut vent de mes « exploits » et il vint quelques amateurs de glisse, le ski ayant fait son apparition dans le massif. Les plus fortunés avaient acheté leur matériel dans les boutiques de Gérardmer qui

commençaient à proposer ce genre d'ustensiles, les plus débrouillards avaient, à mon image, taillés les leurs dans un tronc pas trop tendre.

Les dimanches où un pale soleil ne réchauffait que le moral, une vingtaine d'intrépides pratiquants se retrouvaient devant la ferme qui s'était maintenant si bien intégrée au paysage qu'on aurait du mal à imaginer qu'il y a vingt ans à peine, l'endroit était sauvage. Nous tracions dans la poudreuse recouvrant le pré qui jaunirait de milliers de jonquilles au printemps, puis chacun remontait, damant ainsi une piste improvisée. Simplement vêtus de pull-overs, nous ne craignons pas le froid parfois mordant. Mathilde accompagnait la troupe pour quelques descentes, ensuite, elle allait préparer café et chocolats chauds assortis de belles tartes que l'assemblée, fourbue et en nage dégustait avec délice. Chacun regagnait son chez soi, le soir venu, toujours skis aux pieds, les plus téméraires ou les plus attardés, tenant une lanterne pour se guider au travers des diverses traces qui convergeaient vers la vallée. Ils venaient d'inventer la descente aux flambeaux sans le savoir.

J'appris que sur les crêtes, du côté de la Schlucht, quelqu'un avait eu l'idée d'installer un dispositif permettant de tracter les skieurs lors de la montée, évitant ainsi la peine et l'effort. J'entraînais quelques habitués de notre pré afin de nous en faire une idée. Si certains furent enchantés de ce confort mécanique, je restai dubitatif. Une fois encore, l'imagination de l'homme, dans le but louable d'épargner nos forces et de gagner du temps, nous privait de l'usage de nos muscles, et au-delà, nous

entraînait dans une nouvelle dépendance à la technique. Bientôt nous ne pourrions plus rien faire sans être secondé d'un ou plusieurs objets. Que celui ci ou celui là tombe en panne et nous serions perdus, incapables de nous débrouiller sans ces artifices, comme le paralytique reste cloué au sol privé de son fauteuil roulant.

Mathilde observait de derrière les carreaux embués les débuts des néophytes et partageait les rires de l'ensemble, faisant une haie d'honneur à chacun. Le spectacle était garanti les jours où les « touristes » venaient découvrir les joies de la glisse et des gamelles à répétition. Même s'ils n'avaient jamais posé les pieds sur des planches larges de quinze centimètres et longues de deux mètres, les paysans, les ouvriers de la vallée avaient un équilibre inné hérité d'une vie rude et n'ayant pas d'autre moyen de transport que leurs propres jambes. En revanche, les gens de la ville semblaient plus empruntés, plus gauches, maladroits sur les sentiers, peu rassurés sur le sol gelé, embarrassés sur ces planches insolites. Les hommes ayant toujours cette fierté propre aux mâles, un côté coq de basse-cour, osaient des trajectoires et des vitesses qui les emportaient là où ils ne maîtrisaient plus rien. S'en suivait d'impressionnantes chutes dans un nuage de poudreuse, sans aucun autre dommage qu'un amour propre bafoué par une salve de rires bientôt partagé par l'auteur lui-même. Les dames, plus prudentes, accompagnaient leurs évolutions plus ou moins équilibrées de cris stridents, d'interjections où se lisait leur caractère et leur éducation. Aucune ne se permettait des gros mots même dans les pires situations. Malgré toutes les précautions utilisées, cela finissait de la

même façon, avec toutefois un peu plus de grâce que leurs compagnons ne mettaient dans leurs cascades et saluées la plupart du temps par des applaudissements à la place de rires. L'ambiance restait bon enfant et nous mettions un point d'honneur à déstabiliser les plus adroits afin que tout le monde puisse goûter aux joies de plonger le visage dans la neige tendre.

Ces réunions enchantaient Mathilde autant que moi, cependant je préférais encore le style que j'avais découvert étant troufion dans ces hauts plateaux Jurassiens. Je chaussais mes skis, m'attelais, tel un cheval de trait, aux deux luges où les trois derniers prenaient place et nous traversions les immensités boisées jusqu'au faîte de la colline. Les gamins partaient alors devant, poussant des rires et des cris à chaque virage où, dans une pente plus marquée, ils prenaient de la vitesse. Je suivais, véritable mère poule, veillant sur mon petit monde, un sourire au cœur, l'esprit libre. J'étais heureux.

20 - Une Famille

Vinrent les années trente. Je sentais confusément que j'en avais fait la bonne moitié comme la sagesse populaire aime à le rappeler. Imperceptiblement, mes muscles fondaient, mon allure s'épaississait, ma silhouette se voûtait. Mathilde m'avait donné de beaux enfants. Alfonse, l'aîné était la fierté de ses parents et de la vallée toute entière. Il avait passé avec succès toutes les étapes

d'une carrière digne des meilleurs rejetons de familles bourgeoises. A chaque nouvel échelon, il s'était éloigné de son nid. Ecole du village, puis collège à Remiremont, lycée à la préfecture, ensuite ce fut une école à Nancy et finalement, il partit pour Paris où l'attendaient les plus hautes sphères du savoir. A chaque visite qu'il nous rendait, je le sentais davantage étranger, je le voyais de plus en plus comme un Monsieur à qui l'on dit vous et devant lequel on se sent humble. Lui était toujours aussi aimant envers ses parents, attentionné pour ses frères et sa petite sœur, toujours un mot gentil à la bouche, mais imperceptiblement, il avait gagné les manières de la ville, les habitudes de ceux qui n'ont jamais manqué de rien, une façon de se tenir, des propos formulés d'une façon pédante, une attitude qu'on les gens de pouvoir. Le pouvoir, il allait l'avoir. Il était à la porte des plus grandes institutions. Il avait réussi son droit de la plus belle des façons, cela lui offrait des opportunités infinies, lui ouvraient les salons de la république où les tapis sont épais, les murs tapissés d'œuvres d'art, où règne une température constante où tout est policé, surtout les usages et les propos. Haut fonctionnaire au service de l'état, il entrerait certainement dans quelque ministère. Tout cela était si éloigné de mes préoccupations, si distant de mon monde que je ne cherchais pas à comprendre les mécanismes qui régissaient ce microcosme. Il me confiait quelques éléments de sa vie en les simplifiant à l'extrême et je constatais alors quel abîme nous séparait dorénavant.

Ses frères n'avaient pas atteint ces hauteurs vertigineuses. L'un était apprenti menuisier, ayant eu la

passion du bois depuis tout gamin et je pense ne pas y être étranger. Un autre avait dû partager ma passion ferroviaire puisqu'il avait réussi à entrer aux chemins de fer. Deux travaillaient simplement en usine, un autre était sous les drapeaux et s'orientait sur le même chemin. Le plus jeune poursuivait de belles études sans toutefois la facilité de l'aîné, on en ferait un instituteur qu'on appelait alors maître d'école. Enfin, la benjamine, si proche de sa mère au milieu de cette fratrie toute masculine, en avait hérité les aspirations et les dons pour la couture.

Même si j'étais fier de la réussite de certains d'entre eux, je mettais un point d'honneur à ne laisser transparaître aucune différence entre ma progéniture. Chacun avait choisi sa voie. Ils avaient reçus une éducation stricte et sévère, répétant ainsi un schéma que j'avais moi-même vécu, mais avaient tous profité de nos encouragements et de notre aide.

Je me sentais devenir une sorte de patriarche. Je laissais pousser une longue barbe, déjà blanche. J'entrais dans une nouvelle période de ma vie, j'en étais conscient.

Avoir cinquante ans dans les années trente, c'était déjà être considéré comme un vieux, les statistiques annonçaient qu'il ne me restait qu'à peine un tiers de vie à vivre. Même si je constatais une vigueur moins vive dans mes muscles, si mes articulations étaient plus raides au petit matin, je me sentais encore dans la force de l'âge.

J'étais d'une fidélité toute granitique envers ma chère et tendre Mathilde. Je n'ai jamais regardé les autres femmes qu'avec les yeux d'un bon camarade. Une phrase de

Balzac prêtée à l'un de ses personnages résumait mes idées « les servir toutes, n'en aimer qu'une seule ». A cette époque, on ne parlait pas de féminisme, peu connaissaient Rosa Luxembourg. Les femmes n'avaient pas le droit de vote, les républicains ayant trop peur qu'elles n'octroient leur bulletin aux soutanes. Il fallut attendre leurs actions exemplaires pendant l'occupation pour qu'elles jouissent enfin d'une reconnaissance de la nation. Cette invisibilité ne me gênait pas outre mesure. Je respectais Mathilde mais je ne m'imaginai pas qu'elle put avoir sa propre opinion. La femme partageait les idées de son mari. Les tâches ménagères lui étaient dévouées, ainsi que l'éducation des enfants. Cela avait toujours été ainsi, l'homme chassant, ramenant la pitance que sa compagne faisait cuire, et si aujourd'hui le sanglier était remplacé par une enveloppe gonflée de billets de banque, cela ne changeait rien à l'affaire. Chacun son rôle.

Les gens peuvent vivre leur vie comme ils l'entendent. Je ne me suis jamais immiscé dans la vie privée de mes contemporains. Mais j'ai mes idées. Elles ont été forgées dans la rudesse du climat Vosgien, façonnées par une vie simple mais honnête, ont poussées sur le terreau d'une tradition familiale partagée par tous en ces temps là. Je n'ai pas à m'excuser de mes convictions. Elles ne nuisent à personne. Mais je n'ai pas à les cacher comme le voleur dissimule un acquis malhonnête. Lorsqu'on choisit une femme, il faut lui rester fidèle et la chérir de toute son âme. J'ai meilleure considération pour un célibataire endurci aux manies de vieux garçon qu'un homme qui s'est trompé dans ses choix ou, pire, qui s'est joué de la

crédulité féminine. Le mariage est sacré. C'est un engagement pour la vie. Une responsabilité d'homme, pas un amusement de gamin. Il n'y a rien de religieux dans mes propos. Lorsqu'on prend femme, on agit en connaissance de cause. Les jeunes d'aujourd'hui ne prennent pas le temps de se connaître. Ils connaissent le corps de leur partenaire avant son esprit. D'abord l'amusement, ensuite les pleurs. Car je reste convaincu qu'une séparation est un traumatisme, particulièrement lorsque des enfants sont arrivés au milieu d'un tandem bien mal équilibré. Un de mes petits enfants m'a fait remarquer l'autre jour qu'il valait mieux avoir des parents séparés qui s'entendent que des parents ensemble qui se détestent. Soit. Dans la vie, on peut se tromper, c'est humain, c'est parfois louable. Mais les affaires de cœur sont trop importantes pour qu'on se lie à la légère. On engage sa propre responsabilité, mais aussi celle de l'autre.

A la veille de ma mort, toutes mes convictions s'ébranlent, les fondations de toute une vie familiale tremblent. Je regarde le monde autour de moi : émancipation de la femme, divorce par consentement mutuel, régulation des naissances, l'amour libre. Moi, j'y vois surtout une formidable avancée de l'égoïsme. Ce qu'ils appellent liberté, je le nomme individualisme. Des centaines d'objets censés nous délivrer de la rude vie quotidienne nous aliènent d'autant plus que c'est nous même qui les choisissons. Tout le monde se plaint de la baisse du pouvoir d'achat alors qu'il n'a jamais été aussi important ce fameux pouvoir que j'appelle obligation d'achat. Nous dépensons dix fois plus qu'avant pour

simplement assurer un train de vie, noyé sous des objets dont l'utilité ne nous est vantée que par la publicité.

Je sors sur la terre plein devant la ferme. Le soleil illumine ma peau ridée et halée été comme hiver. Ma longue barbe blanche me confère un faux air de père Noël. Je m'avance, m'appuyant sur une canne qui ne me quitte guère qu'au pied de mon lit. Je m'assoie sur le banc de pierre qui fait face à cette vallée où j'ai vécu presque un siècle. Je regarde les collines boisées, la légère brume qui stagne dans la vallée, j'écoute les rumeurs motorisées de la vie des hommes. Je m'interroge.

Ai-je fais les bons choix ? Alors je m'astreins à un petit calcul mêlant la mémoire et la géographie : qui sont et que font mes descendants et dans quel coin de la planète vivent-ils ?

Les idées que le confort d'après guerre a fait germer dans la tête de mes concitoyens sont peut-être belles et humanistes, cependant je ne les partage pas. Parfois je n'arrive même pas à les comprendre. Je récapitule cet inventaire familial que ma mémoire est souvent impuissante à comptabiliser. En pensant à cette famille dont je suis, avec ma regrettée Mathilde, l'auteur, véritable toile d'araignée s'étendant sur plusieurs pays, je me rassure d'avoir quelque part réussi mon séjour sur terre.

21 - Au fil des Saisons

C'était le printemps. Un printemps arrosé d'une pluie froide. J'arpentais les rives de la rivière par un des rares jours où le soleil s'invitait parmi les nombreux nuages. Je repérais les meilleures pierres sous lesquelles, je le savais, m'attendaient les plus belles truites de la vallée. J'avais rendez-vous avec un spécimen à la robe bleutée piquée de petits points rouges. Elle approchait les cinq livres, véritable monstre des cours d'eau. Elle m'avait échappé à plusieurs reprises. Je saluais son intelligence qui attisait mon désir de me mesurer à nouveau à elle. Je la vis tournoyer dans les eaux tumultueuses d'avril. Je m'approchais. Elle me narguait. Commençaient alors une vraie partie de chat et de souris dans une danse aquatique, tango nautique où ma cavalière me menait par le bout du nez. Elle disparut sous un ensemble de rochers surplombant un trou d'eau que je connaissais bien pour y prendre des bains les jours de canicule. Elle jouait avec moi, à repousser mes propres limites. Auras tu le courage de me suivre? semblait elle me souffler. J'ôtai ma veste et dénouai les bretelles qui retenaient mon pantalon de velours. Je laissais mes bottes sur la berge et, je m'immergeais dans l'eau glacée. Les rochers formaient des cavités que mes bras ne pouvaient atteindre. Je dus plonger quelques dizaines de secondes. Mes yeux

s'accoutumaient à la faible clarté. Je fourrageais de mes doigts engourdis quand je sentis remuer quelque chose. Elle était là, recluse dans sa caverne inaccessible. Elle m'attendait, sereine, sachant que ses réflexes seraient plus prompts que les miens dans cette eau paralysante. J'avais réussi à passer l'index et le pouce dans ses branchies mais je n'arrivais pas à exercer une pression suffisante. D'un coup de queue, elle se dégagea et s'enfuit dans le courant. Je sortis de l'eau, me frictionnais avant de me rhabiller, encore tremblotant des racines des cheveux à la plante des pieds.

Je me rabattais, penaud, sur une dizaine de ses sœurs, moins malines, qui ne flattaient pas ma fierté quand j'entendis des bruits dans le talus qui me faisait face. Je reconnus la vieille mère Vaxelaire qu'on appelait Marie-qui-pète, surnom qu'elle avait hérité en ponctuait toutes ses phrases par un vent plus ou moins sonore. Elle m'avertissait de la présence inopportune de deux représentants de la loi, en mimant d'un geste une visière sur son front, une allure guindée et m'indiquant leur position juste à l'aplomb de ma tête. Je ne les avais pas vu venir. N'étant plus à un bain glacial près, je replongeai dans les eaux froides, nageai sous l'eau jusqu'au canal qui alimente les turbines de l'usine. Je ne sentais plus mon corps, mes bras et mes jambes étaient raides comme des branches d'olivier. Je pénétrai dans les fondations de l'usine où les turbines faisaient un bruit d'enfer. J'arrivai ainsi à me glisser entre les gigantesques roues d'acier qui vrombissaient. Je me faufilai dans des couloirs, traversai une salle et, adossé à une machine à filer, je me réchauffais en attendant que mes habits

sèchent. Je restai ainsi deux bonnes heures à remercier intérieurement Marie-qui-pète qui m'avait évité quelques sérieux ennuis. A l'heure de la débauche, je me fondai dans la foule des ouvriers que l'usine vomissait deux fois par jour.

C'était l'été. Un été torride et sec. Les usines de la vallée s'étaient tues pendant trois semaines. Les ouvriers bénéficiaient de congés payés pour la première fois de leur vie. Ils passaient leurs journées à l'ombre d'un cerisier, sarclaient leur lopin de jardin, promenaient leur famille nombreuse sur les chemins forestiers, profitaient d'une sieste rallongée jusqu'à une partie de pétanque. Rare étaient ceux qui étaient montés dans le train pour aller voir la mer. Ma réputation d'attrapeur de truites avait franchi la porte de prestigieux restaurants de la vallée où les touristes se massaient été comme hiver. J'approvisionnais quelques enseignes depuis belle lurette quand un jour une sommité vint à passer par les Hautes Vosges, un ministre il me semble. Il fut enchanté de n'avoir jamais dégusté d'aussi bonnes truites qu'il demanda au patron de lui avouer d'où il tenait ces phénomènes aquatiques, étant grand amateur de pêche lui-même. Le directeur de l'établissement se trouva dans l'embarras vu que son chef était une forte tête qui n'avait jamais voulu que son supérieur ne mette son nez dans ses affaires comme il aimait à le dire. Le cuistot régnait sur une batterie d'au moins quinze hommes au plus fort de la saison, ne se laissait jamais marcher sur les pieds, avait un caractère de cochon, autoritaire envers ses subordonnés et ne s'en laissant pas compter par ses

supérieurs.

Il faisait lui-même son marché, ne déléguait rien en ce qui concerne les produits qu'il choisissait avec passion, sans jamais compter mais en exigeant la qualité avant tout. C'était d'autre part un homme charmant qui ne marchandait jamais mes prises, il jetait un coup d'œil, tâtait les ouïes, regardait la robe, puis d'un coup de menton m'indiquait de fixer mon prix. Il prenait alors un air entendu, hochant la tête et disant ses premiers mots, « ça les vaut ». Puis, d'une poignée de main, l'affaire était conclue. Il déplaçait lui-même les billets qu'il me tendait solennellement.

On appela donc le chef cuisinier en salle à la demande du ministre. Après l'avoir complimenté sur son assiette, l'homme d'état voulu en savoir davantage sur l'approvisionnement de son poisson, comment il était pêché, dans quel cours d'eau, espérant quelque secret de connaisseur. Le chef, puisque tout le monde l'appelait ainsi, même en dehors de ses heures de travail au restaurant, répondit aimablement quand les questions touchaient à la préparation des mets, acquiesçant à chaque compliment. Mais lorsque le chef de cabinet interrogea le chef de cuisine plus hardiment sur des détails qui sortaient du stricte enclos de son royaume, c'est à dire sa cuisine, l'homme redevint entier comme à son habitude et rétorqua sans se démonter que s'il ne se permettait pas d'entrer dans les secrets de la république en sous-entendant explicitement les combines des personnages de l'état et autres affaires de fesses, il exigeait en retour qu'on ne s'occupe pas davantage de la façon dont il menait sa cuisine, et que la demande vint

d'un ministre intérimaire ne changeait rien à l'affaire. Offusqué, le ministre se leva et quitta la salle aussi vite que sa corpulence le lui permettait, bousculant les divers clients bien étonnés d'un tel remue ménage et proférant des propos vindicatifs sous les courbettes du patron qui suivait le mouvement en trotinant. Le manège se poursuivit dans la rue, puis le directeur rentra dans son établissement, alla en cuisine bien décidé à ne plus s'en laisser compter par cet encombrant chef de cuisine qui allait certainement lui coûter quelques étoiles. Il se posta devant le chef, affairé à quelque sauce. D'un regard par dessus son épaule ce dernier lui fit « il y a beaucoup trop de monde dans cette cuisine » pour indiquer immanquablement qu'il voulait qu'on le laisse tranquille. Le patron prit sa respiration, voulu dire quelque chose, puis, tel une baudruche qui se dégonfle, il poussa un soupir, rentra dans son bureau et l'affaire en resta là. Le restaurant ne perdit aucune étoile, tandis que le ministre-député perdit à la fois son portefeuille et son siège quelques mois plus tard.

C'était l'automne. Un automne rempli de couleurs. La fournaise des chaudes journées d'été avait laissé place à de belles après midi. L'air était plus sec, la nuit les étoiles mouchetaient un ciel d'encre et au petit matin, juste après l'aube, les premières gelées blanchissaient la vallée comme l'écrivait si bien Victor Hugo. Le jeu du chat et de la souris se poursuivait entre les forces de l'ordre, autrement dit deux gendarmes coiffés d'un képi reconnaissable à cinq lieues, d'une pèlerine où parfois le vent s'engouffrait et poussant systématiquement leur

vélo (dont je n'ai jamais vraiment compris l'utilité autre qu'une canne roulante). Ils n'étaient pas dupes, mais ils n'accordaient plus aucun zèle à vouloir prouver un flagrant délit, surtout après l'épisode des turbines de l'usine. Ils n'avaient rien compris, c'était certain. Force est de reconnaître que cette paire là n'était point corruptible, contrairement à leurs prédécesseurs qui regardaient ailleurs pour mieux déguster les prises que je leur offrais à l'occasion.

J'avais un compte à régler avec une grande dame. Elle arpentait le lit de la rivière en me narguant d'une manière bien plus effrontée que les zouaves en uniformes. Elle m'avait échappée au printemps, m'avait ridiculisé en mon fort intérieur puisqu'il n'y avait d'autre témoins que les saules bordant le cours d'eau, les immenses rochers à demi noyés et le ciel éclatant. Je me devais de lui montrer qu'une simple truite ne faisait pas la loi dans ce monde-ci. J'allais rentrer, la besace bien remplie, lorsque je vis son ombre remonter les eaux peu profondes qui annoncent l'hiver. Je la suivis des yeux. Elle se logea sous une pierre de modeste dimension mais, je le savais, munie de plusieurs sorties : impossible de la coincer dans ce panier à salade. J'attendais patiemment. L'affût demande une qualité qui se perd : ne pas être pressé. Je savais que si je laissais passer cette occasion unique, elle ne se représenterait pas de sitôt. J'étais prêt à y passer la nuit s'il le fallait. Cette unique idée se répandait dans ma tête, chassant tous les soucis, les ennuis, les joies et les peines. Sans le savoir, le poisson m'aidait à méditer sans tout ce tralala qui l'accompagne.

De longues minutes s'écoulaient puis je vois ma reine

sortir tranquillement à portée de bras. Je sens que c'est un jeu pour elle, un jeu mortel. Elle se réfugie alors sous un amas de gros cailloux où je n'aurai aucun mal à la coincer dans une cavité d'où elle ne pourra s'échapper. C'est effectivement ce qui se passe. Je tends la main, attrape ma proie fermement et reste coincé dans la cavité assez large pour y passer la main mais trop étroite pour y retirer le poing. Je la titille afin qu'elle sorte, espérant la cueillir de la main gauche. Elle bondit alors et manque de m'échapper. Je perds mon équilibre et me retrouve une fois encore à cause d'elle les quatre fers en l'air, les fesses au frais dans l'eau, mais l'objet de mes désirs au bout de mon bras, solidement tenue dans ma main gauche. Je serre d'un coup sec et la bête de concours devient flasque tout à coup. Je la contemple un moment avant de la plonger dans mon sac. Le sourire aux lèvres, je remonte le talus pour rejoindre le chemin qui serpente jusqu'à la ferme, savourant déjà le regard fier que Mathilde ne manquera pas d'afficher une fois la truite déposée sur le rebord du bassin.

Alors que je traverse le fossé, je trébuche je ne sais comment, versant le contenu du sac dans l'herbe. Alors, l'image restera gravée dans ma mémoire pour toujours, je vois le monstre secoué d'un soubresaut, battant le sol de sa queue, en trois quatre bonds elle dévale le talus et dans une ultime éclaboussure elle retrouve son milieu naturel. Toute ma vie je resterai partagé entre deux sentiments, portant le règne animal à son sommet. Soit la vigueur de cette reine des rivières était telle qu'elle a surmonté le coup fatal que je lui avais porté et une station de quelques minutes privée d'eau, soit la prodigieuse

intelligence animale qu'on nomme trop souvent l'instinct, persuadés que nous sommes l'unique espèce capable de réfléchir, lui permit de simuler un état de léthargie suite à mon coup d'assommoir, faisant la morte en quelque sorte et attendant son heure, son heure de liberté, non pas celle du trépas.

J'avais des doutes sur les séquelles qu'elle pourrait garder de cet épisode, sachant pertinemment que la vie sauvage est impitoyable pour le faible ou le blessé et qu'il vaut mieux achever un animal blessé que lui laisser la vie sauve. Je pestais davantage contre ma bêtise que devant se sursaut de vie et de liberté de l'animal. Je n'eus pas le cœur de retourner dans le lit où elle devait déjà avoir choisi un bon rocher pour récupérer des forces.

Mes doutes s'estompèrent au printemps suivant. Elle était toujours là, sillonnant les eaux tumultueuses, plus forte que jamais, ayant encore gagné quelques grammes. Je la croisai à nouveau un nombre incalculable de fois. Il me semble qu'elle avait compris. Elle ne risquait plus rien de ma part. Le combat avait eu lieu à plusieurs reprises. Elle avait gagné chaque round. Les anciens ennemis étaient devenus les meilleurs amis du monde. C'est souvent le cas des grandes amitiés.

C'était l'hiver. Un hiver rude. La glace figeait toute vie. Le gel fixait la blancheur sur toute chose. La neige recouvrait le moindre relief. Tout devenait immobile. La vie était en pause. Une hibernation forcée. Je restais de longues journées pourtant si courtes, à façonner une pièce de bois, réparer les dents perdues des râpeaux, changer un manche de pioche, tresser corbeilles et

paniers en osier. Dans mon atelier situé au dessus de la pièce à vivre, je bénéficiais de la chaleur s'échappant par les lattes du plancher, une grande ouverture offrant le peu de lumière des jours d'hiver.

Plus jeune, j'aimais que mes fils viennent me tenir compagnie ces jours en demi teinte. Ils jouaient tranquillement parmi les copeaux et les chutes de bois. A les regarder s'amuser d'un rien, le plus beau des jouets étant celui qui n'est pas destiné au jeu à priori ou bien celui qu'on fabrique soi même, j'avais découpé quelques pièces de bois de toutes tailles et de toutes formes. Des briques, des angles, arrondies ou élancées, aux contours les plus biscornus. Leur imagination avait pris le relais de la mienne, l'ayant laissée divaguer dans les découpes les plus fantaisistes. Ils piochaient dans un immense panier parmi les dizaines de morceaux et donnaient forme à des châteaux, des palais, architectes et maçons à la fois, ou bien c'était une scène de bataille reconstituée dans le pré et sous les sapins. Je ne leur ai jamais acheté un seul jouet comme c'est courant aujourd'hui, pour ne pas dire obligatoire et pas seulement à Noël. A recevoir un objet qu'on n'a pas le temps de désirer, d'envisager, d'imaginer, on est bien vite déçu. Combien de fois ai-je remarqué des gosses s'amusant davantage avec de vieilles boites de conserve plutôt qu'avec le beau jouet tout neuf, des parties de football bien plus vivantes avec une balle de chiffon qu'un véritable ballon en cuir, des jeux inventés par les gamins dont les règles ne sont connues que d'eux seuls préférés aux divertissements pensés par des ingénieurs bardés de diplômes, assis dans de confortables fauteuils derrière de longues tables,

champions de la pédagogie mais incapable de jouer deux minutes.

J'ai remarqué cette évolution avec mes petits enfants entre les deux guerres, puis mes arrières petits enfants, ceux du baby boom, ensuite la génération suivante, trop gâtée et trop vite. A trop avoir de jouets, on ne sait plus lequel choisir. A trop tôt être satisfait de ses envies, on n'a plus de désir. Pour la première fois, je constate que cette génération réussit l'exploit de s'ennuyer au milieu d'une cascade de jouets, devenus repère social et non plus objet du jeu. Parce que la télévision en vante les mérites, parce que le copain de classe possède telle nouveauté, parce que les parents considèrent que tel jeu éveillera leur progéniture, parce qu'il est plus important de consommer que d'utiliser. J'ai continué à fabriquer des jouets en bois, solitaire dans mon petit atelier et, aujourd'hui, ils se couvrent de poussière. Les jouets modernes sont électrique, bientôt électronique. Un jour pas si lointain, on ne jouera plus que virtuellement par le biais de l'écran de télévision qui isole et abrutit.

Cela me désole à présent quand je me rends compte que mes arrières-arrières petits enfants ne savent plus s'amuser, cela m'attriste davantage lorsqu'ils passent un peu de temps en ma compagnie et que je vois leurs yeux briller dans l'intensité d'un jeu tout simple, auquel ils n'accordaient aucun intérêt parce qu'il ne mettait en scène aucun objet en plastique aux couleurs vives. Je les regarde de biais, je souris et me dit que rien n'est perdu tant que vivra cette étincelle d'imagination que tout humain porte en lui, dès sa naissance, et que le monde moderne a décidé par tous les moyens d'éteindre.

22 - Le bruit des bottes

J'allais doucement sur mes soixante ans. Je continuais à lire le journal chaque jour et chaque jour il n'apportait dans ses lignes noircies de la plus mauvaise encre que des mauvaises nouvelles. Pas spécialement mauvaises, mais on sentait une odeur de pourriture, ça sentait le soufre. Des relents de la plus bassesse surnageaient du lot des nouvelles. Plus jeune, mon univers ne dépassait pas les frontières du département, parfois celles de la France car j'avais eu la chance d'y faire mon tour et, du fait, je m'intéressais à la vie de mes concitoyens. L'affaire Dreyfus en était un bel exemple. Les années trente ouvrit mon esprit aux pays limitrophes car je sentais qu'il se passait des choses nauséabondes, en Espagne d'abord, puis en Allemagne, en Italie. Ce n'est que dans les années cinquante, avec l'essor mondial des Etats Unis que l'information devint mondiale, que le commun des mortels s'intéressa autant aux catastrophes du bout du monde qu'aux faits divers du bas de la rue.

Dans les années trente, le monde ne se résumait qu'à l'Europe de l'ouest, et ce petit monde semblait une nouvelle fois perdre la raison.

Chaque pays se repliait sur lui-même, le chauvinisme reprenait du galon, après la crise de 29 qui toucha les riches dans leur portefeuille et ceux qui triment dans leur chair, perdant souvent un emploi misérable pour plus de misère encore. La France avait choisi une nouvelle fois de se voiler la face. L'espoir de trente six nous faisait oublier le désir de vengeance organisé chez nos proches voisins. Un petit homme au court carré de moustache sous le nez, aux tics nerveux prononcés, haranguait les foules comme un paysan rameute le troupeau.

On désignait des boucs émissaires, simplement coupable d'être en dehors de la norme, pratiquer une autre religion, d'avoir d'autres pensées, de vivre d'une façon différente, d'être tout simplement.

Ayant encore en mémoire les atrocités auxquelles j'avais participé, j'avoue que je pratiquais la politique de l'autruche, d'autant plus qu'il n'était plus question de moi, mais de mes enfants qui seraient certainement envoyés au front comme je l'avais été si un conflit se déclarait à nouveau.

Comme une majorité de français à l'époque, j'osais croire que nous serions épargnés, que nous avions déjà fortement payé la folie des grands de ce monde. J'avais cru à Munich dans une totale naïveté. Mais rien ne servait de se voiler la face, chaque jour apportait son lot de nouvelles qui allaient toutes dans le même sens : cela finirait dans un nouveau bain de sang.

Pourquoi les guerres se déclarent-elles toujours en été ?

Une atmosphère orageuse échauffe-t-elle les esprits que l'on voudrait pourtant aussi calme qu'un gel mordant ?

La mobilisation à la fin de l'été, lorsque les blés sont

rentrés, que le temps des moissons est terminé, serait-elle moins pénible aux petits soldats ?

Toujours est il que début Septembre, nous allions bouter ces barbares jusqu'en Russie, protégés par une hypothétique ligne Maginot.

Le résultat, chacun le connaît. Ce fut une déroute pire qu'en quatorze, sans aucun sursaut d'orgueil, sans répit. Neuf mois plus tard, le temps d'une horrible gestation, les bottes allemandes étaient aux portes de Paris.

Le héros de « ma » guerre proclama l'armistice et je lui donnais raison. J'étais partagé entre deux sentiments. La liberté, que j'avais dans ma propre vie, portée à son plus haut point, était une nouvelle fois bafouée et cela prenait des proportions qui dépassaient largement les frontières, embrasait le monde entier. Il fallait réagir, ne pas accepter l'inacceptable. Mais j'avais connu l'enfer et ne le souhaitais à personne d'autre pour rien au monde, particulièrement à mes enfants. Une paix mal négociée valait tous les combats du monde.

Je me trompais.

Un simple général, exilé à Londres, lança un appel que personne n'entendit. Pourtant, au fil des mois, s'organisa un mouvement clandestin qu'on n'allait pas tarder à appeler la Résistance. Des messages codés étaient diffusés à la radio que nous ne possédions pas. Parfois, je croisais un groupe de maquisards au plus profond de la forêt que je connaissais comme ma poche. J'aurais pu leur apporter ma connaissance des moindres recoins du relief. Je ne l'ai pas fait. Je ne le regrette pas, n'ai pas de remords. Ca ne c'est pas fait, voilà tout.

La génération d'aujourd'hui pense que la France d'alors

se divisait entre collabos et résistants, alors que la vérité était moins grandiloquente. Une infime minorité se battait, engagée dans un combat noble, mais un combat tout de même ; à peine davantage tiraient de cette situation un profit honteux, cette crasse de l'humanité qui bien souvent rejoindrait le camp adverse à quelques semaines de la libération.

L'immense majorité restait silencieuse, subissant les privations et l'humiliation.

Nous n'étions pas malheureux. Notre ferme, située à l'écart et en hauteur, ne figurait pas sur les cartes des allemands. Nous n'eûmes pas à subir les réquisitions ou les pillages légaux. Les tickets de rationnement nous permettaient de vivre convenablement, Mathilde et moi, les enfants étant tous partis vivre leur vie plus ou moins loin. Je continuais de cultiver le potager, et mouillais mes pieds, ne sacrifiant pas mon habitude, mon passe temps favori à une guerre qui n'en était pas une. Mon butin était réparti entre quelques vieilles du village ou quelques familles modestes et nombreuses. Je ne demandais rien en échange.

Une seule impression restera de cette occupation, le bruit des bottes martelant la chaussée. Les troupes ennemies aimaient à se pavaner par groupe d'une quinzaine, arpentant en tout sens les rues et les routes.

Je me sentais encore chez moi, contrairement à bon nombre de français qui avaient l'impression qu'un étranger sans gêne, les bottes crottées, disposait à sa guise de leur salon. J'avais le sentiment d'un intrus, mais simplement qui se serait contenté de squatter mon jardin. Je ne détestais pas les soldats allemands, je les méprisais.

Plus pour avoir mené Hitler au pouvoir que d'avoir envahi la France.

Ces quatre années furent sans histoire, je suis au regret de l'annoncer à tous ceux qui salivent déjà devant anecdotes patriotiques et histoires rocambolesques. La guerre, je l'avais chèrement appris, n'est qu'une suite de blessures, de meurtrissures et un énorme ennui.

Le temps de l'occupation n'était pas bien différent du temps de paix, puisque d'une certaine manière c'était la paix, à la seule différence qu'on n'osait pas, on n'osait plus. On n'osait plus parler tout haut. On n'osait plus se balader par les rues. On n'osait plus entreprendre quoi que ce soit.

On se laissait glisser doucement vers je ne sais quoi. J'allais beaucoup en forêt, sûr de n'y faire aucune mauvaise rencontre, mais la plupart du temps, je restais aux côtés de Mathilde. L'hiver 44, je ne la quittais plus. La peur était revenue avec l'espoir d'une libération prochaine. Les combats s'éternisaient tout autour. Le bruit des détonations faisait sursauter Mathilde sans arrêt, un orage perpétuel menaçait sans arrêt. En 40, les envahisseurs étaient passé au pas de course. Cette fois, les alliés semblaient buter contre cette frontière naturelle que sont les sommets Vosgiens. C'était au tour des allemands de faire de la résistance. Ils s'y employaient bien. Combien de nuits ai-je serré fermement Mathilde, toute tremblante, combien d'insomnies, combien de petits matins où une accalmie était lourde de mauvais présages. Dans la vallée voisine, le village fut entièrement détruit. Mon désir d'indépendance et de liberté nous avait permis de ne subir d'autre dommage

qu'entendre l'assourdissant bruit des bombes et notre position élevée de voir les fumées provenant des nombreux incendies.

Les combats durèrent quelques semaines. Blottis au cœur de notre ferme, n'osant quasiment plus sortir de chez nous, nous attendions que l'un ou l'autre camp l'emporta, avec le vague espoir que ce soit celui de la liberté.

Le printemps fut enchanté. Une chape de plomb s'était levée. Liberté rimait avec soldats américains, leur chewing-gum et leurs cigarettes. N'étant amateur ni de l'un ni de l'autre, je ne tombais pas dans cette exaltation soudaine. Oui, j'étais profondément heureux que l'on ait chassé l'envahisseur, d'avoir retrouvé un pays libre et de vivre dans une région que j'adorais. Mais il me semblait bien vite que nous avions échangé une domination militaire pour une domination économique. Je ne sais pas si nous gagnions au change.

23 - Des moteurs et des écrans

Mes articulations me rappelaient mon âge, alors que mes jambes me semblaient n'avoir que quarante ans et que mon esprit était encore plus jeune et vif. La jeunesse subsiste bien souvent dans la tête et dans le cœur, alors que les rides ont creusé leurs sillons comme le paysan retourne sa terre à l'automne, marquant les visages de l'air du temps, du temps passé. Certains ont de jolis plis au coin des yeux d'avoir trop ri, d'autres ont le front crevassé de larges marques indiquant toute la peine associée aux nombreux soucis croisés dans leur rude vie, quelques-uns ont le corps cassé en deux d'avoir tellement trimé pour un modeste gain, plus rares sont ceux au visage encore rebondi à l'heure de la retraite: ceux-ci n'ont point vécu, trop confortablement installé dans la

chaleur et le luxe.

Le vent, le froid, la pluie puis le soleil m'avaient dessiné un beau visage où l'on pouvait y lire toute la liberté que je n'ai jamais manqué de jouir.

Je perçus un changement au lendemain de cette guerre qui venait de traumatiser une nouvelle génération, montant d'un cran dans l'horreur. Je me demandais à quelles extrémités le prochain conflit allait porter la folie humaine. Ce changement symbolisa pour moi l'entrée dans le monde moderne, celui des gadgets, celui des moteurs, celui d'une consommation érigée en style de vie, un monde meilleur disait la réclame qu'on n'appelait pas encore publicité. Un monde effrayant à mes yeux.

Ce changement n'était point visible, il était audible. Une pollution des oreilles avant de subir une pollution visuelle puis, plus insidieuse, une pollution cérébrale.

Jusqu'au tournant du siècle, la vallée retentissait des sons naturels, chants d'oiseaux, rumeur des hommes en forêt ou dans les champs, interjections pour mener les troupeaux, cris et sifflets, chants accompagnant le doux chuintement de la faux, coups de marteau du charpentier, meuglement des vaches ajouté au son de la cloche, une partition agréable orchestrée par tant de bonnes volontés, une vallée qui vit.

Les premières automobiles, encore rares, ne gênaient guère cette symbiose sonore et les usines ronronnaient comme de gros chats doucement endormis dans leur panier.

Après des années de privation, l'opulence appelée progrès fascinait tout le monde. Délivrés de la misère,

chacun voulait posséder l'objet qui le soulagerait de corvées devenues insoutenables, sans savoir qu'il en deviendrait l'esclave consentant.

Les moteurs des automobiles envahirent l'espace sonore, les tracteurs remplacèrent les bêtes et les tronçonneuses permirent une économie de temps et de sueur. En contrepartie, nos oreilles ne furent plus jamais tranquilles.

Plus vite, plus grand, plus facile.

Les machines agricoles eurent vite fait de cloisonner les paysans dans leur petit monde, coupé de leur voisin. On ne se parlait plus. On ne s'aida bientôt plus. On ne chantait plus, certains emmenèrent partout avec eux les premiers transistors, leur tenant compagnie à la place du cheval abandonné, leur assénant des airs qu'ils n'appréciaient pas toujours ou, bêtement, afin de couvrir le bruit du moteur.

Là où je sentis la déchéance ce fut en forêt. Le ronronnement des tronçonneuses déchirait la solennité des lieux, comme une pétarade au sein d'une cathédrale. Il m'était arrivé bien des fois d'avoir croisé une biche ou un renard quand je bûcheronnais à la hache et à la scie, les animaux intrigués venaient jusqu'à moi, nullement apeurés. Tout cela était oublié avec l'entrée en action des moteurs.

Seul le paysage restait, immuable, d'une beauté éternelle. Ces années cinquante amenèrent le confort dans les vieilles fermes et les nouvelles constructions sans âme, construites à la va vite. On n'aimait de moins en moins son travail à mesure qu'il devenait moins pénible. Les machines remplaçaient les hommes et bientôt, il ne fut

plus question que de fabriquer ces robots et les entretenir. Toutes ces machines avaient peu à peu envahi notre maison, souvent apportées par nos enfants ou petits enfants. Je les lorgnais de loin, tournait longuement autour comme une bête inquiète. Je m'en méfiais comme de la peste puis, je me lançais. J'expérimentais tout le soit disant confort de la vie moderne. Souvent déçu, jamais aigri.

En revanche, je continuais de faucher l'herbe qui nourrissait une portée de lapins dans un geste ample qui partait de mes épaules, pivotait au niveau de mes hanches en accompagnant la faux comme un joueur de golf laisse mourir son mouvement. Mathilde m'avait avoué un jour, en baissant les yeux et rougissant à peine, qu'elle me trouvait beau dans ce mouvement. Dès les beaux jours, je lâchais les rongeurs et ils tondaient eux-mêmes, carré par carré, l'étendue située derrière la ferme. En revanche, je fauchais le pré pentu qui s'étend devant la maison en me rappelant la confession de ma femme.

Aux premiers jours de l'été naissant, je m'éveillais comme d'habitude juste avant l'aube. Sans bruit, je lampais à grande gorgées mon bol de café dans la cuisine, levant les yeux par la fenêtre où l'aurore éteignait une à une les dernières étoiles. Je prenais mon temps. Décrochais ma grosse veste en peau de mouton et je sortais en retenant la lourde porte d'entrée pour qu'elle ne claque pas dans le silence du matin.

Je partais par un itinéraire connu de moi seul, différent chaque jour. Immanquablement, il arpentait pour finir la forêt dense qui était encore sombre bien que le soleil commença à éponger l'importante rosée matinale.

J'écoutais les oiseaux. Les nocturnes lançaient leurs derniers cris quand je partais, puis je partageais le réveil des diurnes à mon retour. C'est toujours un bonheur d'être à l'affût de la vie animale, rude et sauvage, qui ne s'encombre pas de superflu. On est dans l'essentiel. Pas de place pour les ruminements trop élaborés de l'esprit humain, ces contorsions qui le sapent plus sûrement que les blessures extérieures et qu'il n'est pas de pansement assez épais pour les contenir. Je savourais chaque matin le bonheur de m'éveiller une seconde fois en compagnie de la vie sauvage. Je remarquai un rameau plus tendre à l'extrémité des sapins qui n'allait pas tarder à éclore; je constatai l'évolution jour après jour de la fourmilière à l'orée du petit bois; je repérai la prochaine floraison des plantes disséminées un peu partout. J'étais le seigneur des lieux, plus riche que Rothschild car j'avais ce qui ne peut se posséder.

Vers les neuf heures, je retrouvais Mathilde, affairée à la cuisine, surveillant quelque marmite du coin de l'œil en reprisant une étoffe ou en tricotant une paire de gants ou un chandail. Elle me souriait du même sourire que j'avais découvert lorsqu'elle amenait son diner à son père, puis lors des bals où nous allions danser, davantage elle que moi je dois le reconnaître, enfin ce sourire tendre qui avait illuminé le jour de notre mariage. Je posais un chaleureux baiser sur son front.

Je saisissais la tourte bien cuite, en découpais une belle tranche que je tartinais d'une épaisse couche de pâté de lapin ou que je mangeais longuement, découpant des tranches du lourd jambon avec l'aide de mon couteau.

S'il est un objet simple et efficace, c'est bien celui là. Je

crois qu'on peut toujours s'en sortir dans la vie si l'on possède ce sésame dans sa poche.

Je m'attable, sort l'opinel de la poche de mon pantalon de velours. Le déplie avec respect. Puis le laisse reposer quelques instants sur la table, afin que la lame respire. J'attrape la tourte et, d'une main ferme même du haut de mes nonante cinq années, je coupe une tranche assez épaisse. La tenant dans ma main gauche, je la découpe en petits cubes que je portais à la bouche, le couteau toujours dans la main.

Mon casse croûte avalé, je me lève vers le buffet, en sort la bouteille de vin du placard du bas et remplis un verre jusqu'au bord. Je le vide d'une traite, encore debout. Je laisse quelques mots à Mathilde évoquant mon emploi du temps à venir ou une quelconque réflexion sur le temps qu'il allait faire ou encore une remarque sur un fait rencontré récemment.

« La renarde a dû mettre bas, j'ai vu des touffes de poil ce matin au dessus de la grande combe... Y'avait de larges baignoires vers l'ouest, va sûrement pleuvoir avant ce soir... Tiens, le père Grandemange est mort, ils l'enterrent demain matin... (là, Mathilde se signait)... Je vais sarcler les patates, après il sera trop tard... »

Et je sors sous le regard bienveillant de celle qui partage mes jours.

Fin Juin, sitôt le couteau replié dans ma poche, j'allais saisir la grande faux pendue dans le grenier. Je m'entourais d'une ceinture où pendait un petit carquois en bois que j'avais moi-même façonné étant plus jeune. Je le remplissais d'eau et y plongeais la pierre à faux.

Arrivé au bord du pré, je sortais la pierre dégoulinante et d'un geste devenu machinal, battait la faux d'avant en arrière, aiguisant la lame avec précision. J'ai toujours apprécié ce geste qui caresse l'outil et le bruit du fer qu'on bat. Je crachais dans mes mains avant de les frotter pour les assouplir et empoignais le manche du plus beau outil que l'homme a pu imaginer.

J'aimais le délicieux chuintement que fait la lame en coupant au ras du sol l'herbe tendre à peine murie.

Parfois, au cours de la matinée, je voyais Mathilde m'apporter un verre de citronnade alors que le soleil tapait déjà bien fort. J'arrêtais le mouvement précis du va et vient de la faux pour contempler le vol d'une corneille qui plongeait vers la vallée, lever mes yeux vers le ciel porteur d'une promesse de beau temps, scruter une fumée s'élevant de quelque endroit de la vallée qui dorait à mes pieds ou simplement pour donner un coup de pierre à faux sur la lame.

Vers midi, je remontais lentement le pré. Je laissais la faux au charru, tandis que de délicieuses odeurs provenant de la cuisine me mettaient en appétit. Nous mangions seuls, Mathilde et moi. Plus rarement, un de nos enfants nous avait déjà laissé en pension sa progéniture et la pièce s'égaillait de rires et de cris.

Le soleil était alors au zénith et je troquais la faux pour un râteau, imité par Mathilde. Protégés du soleil par de larges chapeaux, nous fanions l'herbe déjà amortie par ses ardents rayons. Une bonne heure plus tard, nous nous étendions à l'ombre du pommier qui promettait une belle récolte encore cette année si la grêle ne venait pas tout saccager comme en trente quatre. Je dépliais mon large

mouchoir et y reposait ma tête tandis que Mathilde posait la sienne sur mon épaule. La sieste, à peine troublée par le ballet des insectes, durait à peine trois quarts d'heure puis nous retournions une nouvelle fois l'herbe grillée, cassante déjà par endroits.

« Demain, on pourra commencer à en rentrer un drap ou deux ».

Le rituel était toujours le même. Je l'avais découvert tout même lors des fenaisons à la ferme paternelle. Juste après la pause de midi, nous descendions le pré râteau en main, rassemblant l'herbe craquante en andins bien rectilignes. Mathilde déployait un drap de grosse toile d'un carré de deux mètres de côté, très souvent rapiécé en maints endroits. Des liens de large ficelle pendaient aux extrémités. A l'aide du râteau, je ramassais de grosses brassées de foin bien sec, crissant dans mes bras et déposant un voile de poussière sur mes épaules luisantes sous l'ardent soleil. Un énorme tas se formait sur le drap que nous lions par ses quatre coins, formant ainsi un gros baluchon bien rebondi. Je m'agenouillais et Mathilde m'aidait à bien disposer le lourd chargement sur mes épaules. Je me relevais lentement comme un haltérophile russe, le drap gonflé de foin écrasait ma nuque. Je trouvais bientôt un équilibre nouveau et je me mettais en marche, remontant le pré en prenant bien le soin de commencer par les parties les plus basses et les plus éloignées du grenier. A la fin de la journée, éreinté par les charges, j'aurais été incapable de gravir la pente depuis sa base. J'entrais dans la grange, gravissait encore dix marches d'un imposant escalier de planches patinées par les années, aux marches ajourées. Arrivé en haut, je

laidais tomber le fardeau d'un léger coup d'épaule. Le foin compressé dans son drap faisait un bruit sourd, les planches gémissaient. Alors, je dénouais lentement le nœud réalisé à l'aide d'une poignée de foin, et je profitais de ces instants magiques où le foin se répandait, respirait, enfin libéré de son carcan de toile. Il me semblait que chaque brindille me parlait. J'aérais alors à grands coups de fourche la récolte de la journée qui allait retrouver les livraisons précédentes dans un grand râtelier qui occupait les deux tiers de la grange sous le toit.

Certaines fins d'après midi avaient l'air d'une course contre la montre lorsqu'au loin, là-bas où la vallée s'incurve, de gros nuages épaississaient un ciel lourd, sans air. Les premiers coups de tonnerre donnaient le signal. Les gestes restaient précis mais une précipitation faisait s'enchaîner les mouvements. Un éclair tranchait la vallée, illuminant les nuages noirs qui s'entrechoquaient. Nous nous dépêchions, accélérant une allure soutenue. Les premières gouttes de pluie larges comme des pièces de cinq sous s'abattaient sur nos corps suffoquant de chaleur, mitraillaient le pré verticalement. Le vent qui s'était levé quelques minutes auparavant, faisant voler les dernières brassées de foin craquant, s'était interrompu par on ne sait quel miracle. Le dernier voyage s'exécutait au pas de charge. Je m'affalais alors sur un lit de foin, dans la grange. Mathilde venait me rejoindre une épaisse chemise de coton à la main,

« Enfile vite ça sinon tu vas attraper la mort ».

J'aimais ces journées éprouvantes mais toutes empreintes d'un bonheur éclatant. Certaines années, un de nos fils joignait toute sa famille à nos travaux de fenaison.

Mathilde passait alors toute sa matinée à concocter de délicieux repas et nous nous retrouvions autour de la table que le fiston m'avait aidé à sortir à l'ombre du cerisier. Les petits enfants ne restaient pas en place, on trinquait, on riait, on partageait l'effort et ses récompenses. Les odeurs des plats se mêlaient aux senteurs du pré, l'herbe fraîchement coupée, la puissante odeur de résine qu'une légère brise guidait vers nos narines. J'étais bien.

De nouveaux objets envahirent notre quotidien. De toutes ces inventions, une seule restera à mes yeux un progrès notable. La machine à laver le linge évita une lourde corvée à Mathilde. « C'est comme si on m'avait donné une nouvelle jeunesse me confia-t-elle » .

A Noël, notre fils aîné apporta un gros paquet lourd et volumineux. Le poste trôna dès lors sur le buffet, disposé dans son enfoncement, comme si, inconsciemment, j'y avais pensé en le fabriquant. De douces lumières s'allumaient, les lampes chauffaient et, au bout de quelques minutes, une voix nasillarde venue de milliers de kilomètres emplissait la pièce, elle nous parlait, effaçant les dernières solitudes, du moins faisant semblant.

Chaque soir, nous retrouvions ces voix familières, ces invités ponctuels et réguliers qui nous distrayaient comme le faisaient les anciens lors des veillées. Nous pouvions les congédier à tout moment en tournant le bouton. Nous ne le faisons pas bien entendu. Nous nous installions chacun dans notre fauteuil, le regard posé sur le poste, nous regardions des voix causer. Nous aimions

bien ces feuilletons radiophoniques, les acteurs devinrent des membres de notre famille en quelque sorte, remplaçant les venues de plus en plus rares de nos propres enfants. Nous avions l'impression de connaître Jeanne Sourzat et Raymond Souplex comme nous connaissions nos voisins. Le programme terminé, je me levais et d'un pas lent j'allais éteindre cette boîte qui nous reliait au monde extérieur, virtualité présente.

Dix ans plus tard, le transistor permettrait aux chansons et aux informations de se libérer de la pièce où le poste demeurerait. On tenait l'objet plus léger et plus discret dans sa poche, accroché à une branche de cerisier, posé dans l'herbe, sur le sable de la plage, bientôt les voitures en furent équipées. La radio se libérait, se démocratisait et empiétait encore plus sur notre vie.

J'aimais bien ces soirées côte à côte avec ma femme, assise à mes côtés. J'entendais son souffle régulier, elle s'était un peu tassée, ses cheveux étaient devenus aussi blancs que l'était ma longue barbe, de nombreuses rides rappelaient les joies et les bonheurs de sa vie, les peines et les chagrins aussi. Je posais ma main sur la sienne, tendrement. Elle me lançait un regard dans lequel je lisais le plus beau roman du monde.

Au même moment où le poste quitta le centre de la maisonnée, il fut remplacé par un autre objet, plus volumineux, plus lourd encore et qu'on ne tarderait pas à nommer simplement télévision, puis télé et réduisant le mot à sa plus simple expression, ce fut la Tv. Toujours ces contractions, ces réductions comme si on ne prenait même plus le temps de dire les choses.

Ce vampire suceur de cerveau n'entra jamais chez nous.

J'avais une tendresse pour les voix sortant du poste. C'était un livre parlé, nous avions encore le choix d'imaginer des visages sur ces tonalités. Avec l'apparition de l'écran, toute magie s'envolait. Le pouvoir hypnotiseur de cette lucarne était et continue d'être phénoménal, boulet non plus attaché aux pieds de bagnards télévisés, mais enserrant des cerveaux lobotomisés. En quelques années, ce miroir à une face a conquis la place centrale de la maison, si bien que lorsque mes arrières petits enfants viennent à la ferme, ils sont toujours déroutés de ne pas y trouver cet objet comme s'il n'y avait pas d'assiettes ou de cuisinière. Ne pas posséder de téléviseur au moment où je me penche sur ma vie est considéré comme l'exception, envoyant ses réfractaires au rang des derniers parias. Tant de combats, de luttes pour la liberté, tant d'actions et de mouvements en faveur du libre arbitre de chacun pour en arriver là: se laisser asservir par une boîte de moins d'un mètre cube.

Tout alla très vite dès lors que le souvenir de la guerre s'estompait, que les pénibles réminiscences étaient recouvertes du limon anesthésiant du progrès technique et scientifique. On offrait une ration de lait aux enfants à l'école, on les vaccinait à tour de bras. Nous allions aussi vite qu'un peloton du tour de France lancé vers un monde meilleur. Les américains, désormais considérés comme les sauveurs de l'humanité, en oubliant qu'à l'est des russes avaient autant souffert et avaient apporté eux aussi la liberté. Mais le modèle était celui du capital, pas celui de la collectivité. Les bolchevicks faisaient peur, on les imaginaient le couteau entre les dents, prêts à dévorer

toute une génération de bébés Cadum. L'opulence outre atlantique fascinait. On allait voir leurs westerns, célébration de la liberté absolue, des grands espaces, de la colonisation. « Nous vous apportons la civilisation » sans même imaginer que nous étions en quelque sorte leurs indigènes et qu'eux étaient des missionnaires qui n'apportaient pas la bonne parole mais des quantités de gadgets suffisamment futiles pour devenir indispensables. Le monde se transformait en un gigantesque magasin regorgeant de tant de merveilles. Elles étaient ou allaient être à portée de main, de toutes les mains.

La frénésie de consommation débuta donc dans ces années cinquante. La société mutait. On ne voulait plus entendre parler de privation, on voulait le bonheur, celui de la berline, du petit pavillon de banlieue, du lave vaisselle et du grille pain, de la télévision comme nouveau maître à penser et à dépenser. Des millions d'européens, fraîchement libérés du joug d'un dictateur aliéné, s'entouraient d'une multitude d'objets, rempart à la misère, nouvelle ligne Maginot face au doute, à l'insécurité, sans se rendre compte une seconde qu'ils se fabriquaient leurs propres chaînes, esclaves volontaire d'une foule de petits dictateurs au quotidien.

24 - Quel progrès?

Vers le milieu d'une matinée enluminée de début Avril, je perçus un lointain grondement dans un ciel débarrassé de tout nuage. Je m'étonnais d'un phénomène nouveau, curieux de comprendre ce qui pouvait provoquer un tel ramdam. Un tel ronronnement me rappelait l'automne 44 mais en plus fugace, juste la différence entre une vache d'une tonne et d'un félin bondissant. J'écartais d'emblée l'hypothèse du tremblement de terre qui nous semble arriver que dans des pays si lointains qu'on ne les imagine pas faire partie de notre planète. Les images de villes dévastées à la une des quotidiens, révélant une pauvreté sans fond, la désorganisation des secours, tout cela ne nous concernait pas.

Car le tressautement de l'écorce terrestre, nous l'avions déjà expérimenté. C'était une soirée paisible clôturant une journée triste comme une pluie d'Octobre. Nous étions réunis avec Mathilde dans la cuisine, elle devant ses marmites, moi ravaudant un vieux râteau édenté. Sans prévenir, la pièce se mit en mouvement. Le solide buffet tressauta, les piles d'assiettes s'entrechoquèrent mollement, le linge étendu sur les fils tendus au bord du

fourneau frémit comme si le vent s'était soudainement levé. Mathilde se retourna vers moi, l'inquiétude se lisait dans ses yeux. J'étais trop surpris pour laisser apparaître autre chose que de l'étonnement. Cela dura une bonne minute. Un bol tomba du buffet sur le plancher, un verre d'eau se renversa puis tout s'arrêta. Interloqués, nous passâmes une nuit agitée. Le lendemain au village, tout le monde parlait du « terrible tremblement de terre » qui avait selon certains atteint les plus hautes barres de la fameuse échelle de Richter. En réalité, juste une petite secousse de faible amplitude qui avait cependant fichu la frousse à toute la paisible vallée.

Cette fois, rien de semblable. Je percevais certes le même grondement, mais la terre était aussi stable qu'un socle d'acier. L'écho se répercutait encore d'une vallée à l'autre quand un tonnerre éclata au-dessus de ma tête. Je levais les yeux par réflexe en pensant à ces drôles de Gaulois qui craignaient que le ciel ne leur tomba sur la tête. Je n'en menais pas large. Je ne distinguai rien ce jour-là. La sérénade recommença quelques semaines plus tard et alors, je compris: un oiseau d'acier fendait le ciel comme on trace un labour dans un champ vierge. Depuis, il ne se passe pas une lune sans que des Mirage qui n'ont de rêve que le nom, ne patrouillent les cieux en tous sens, faisant rugir le tonnerre de l'enfer et apeurant toute la faune.

Nous avons oublié les gestes du quotidien, remplacés par des gadgets qui nous emprisonnent. Nous effaçons les sons qui rythmaient chaque journée. La cloche de l'église annonçant tous les quarts d'heure, le chuintement rouillé de la brouette du voisin, le chant de la pierre à faux, le

claquement des draps qui sèchent tendus au vent, la rythmique propre à chacun des sabots qui martèlent le gravier, le pépiement des cours d'eaux, les cognements de la hache, les grognements des bêtes à l'ouvrage, l'encouragement du maître du cheval de trait, le cliquetis des carrioles, le sifflement du travailleur heureux de se dépenser en plein air et les chansons qui s'élevaient de tous les champs, de tous les prés et aussi bien de la forêt. Nous avons remplacé tout cela, toute cette diversité de sons et de bruits, cette chorale qui donnait à chaque vallée son identité, un accord entre ses habitants, sa faune et le vent qui se mêlait à toute symphonie, lui donnant son rythme, chacun jouant une partition unique formant au total un mélange harmonieux. Un ronronnement sourd s'est substitué à ces mélodies. Le concerto des moteurs à explosion joue la même partition partout dans le monde. Ce bruit de fond a remplacé le délicieux son formé par l'air et le vent, assourdissant nos oreilles qui ne distinguent plus aucun détail. Les immenses constructions en béton des citées ont rendu aveugle leurs zombies à toute beauté, les moteurs nous ont rendu sourd au dialogue avec la nature.

Les longues soirées d'hiver dévorant un jour faiblement éclairé par un soleil rendu au minimum syndical, je sortais mes outils à bois et je creusais, je rabotais, je tournais, je sculptais divers objets. J'avais fabriqué pas mal de choses utilitaires, des manches de couteaux, de pioche, des couverts, des galoches, des pièges à souris, divers récipients. Je n'avais jamais exécuté de jouets pour mes propres enfants et je me demande bien

pourquoi je ne l'ai pas fait. L'envie m'a pris à la naissance de mon premier petit fils.

Faites l'expérience une fois et vous constaterez qu'un enfant s'amusera davantage avec un objet qui n'est pas en lui-même un jouet plutôt qu'avec le joujou de ses rêves.

Devant les yeux émerveillés de mes petits enfants puis maintenant de leur propre progéniture, je suis apaisé: les matières nobles, non transformées auront toujours ce lien si précieux qui lie l'homme à son environnement. Ce contact qu'il a brisé au tournant du siècle, il ne cherche qu'à le retrouver constamment.

J'avais façonné une belle locomotive rutilante, peinte de couleurs vives, le rouge de la cheminée se mêlait aux tons plus bleutés du corps. J'aimais regarder mon petit fils s'inventer tout un rituel lorsqu'il déplaçait l'engin de ses petites mains. Rien n'y manquait. Pour venir nous voir dans les Hautes Vosges depuis la grande ville, située là-bas, loin dans la plaine, il avait prit le train et, maintenant, sous mes yeux, il répétait tout le voyage, m'expliquant l'ambiance des gares par ses annonces le nez pincé, les manœuvres de la locomotive, puis les retards, les incidents, enfin le bolide fonçait sur les lattes du plancher du grenier en direction des montagnes Vosgiennes symbolisées par un énorme tas de foin. Chaque année, un wagon venait s'ajouter au convoi tandis que ses frères puis ses cousins se partageaient le plaisir et la joie visible de rejouer constamment des scènes ferroviaires sous mes yeux comblés. A l'aide d'un simple jouet en bois, mes petits enfants s'inventaient des histoires, tentaient de comprendre le monde, le jouet

n'était plus qu'un prétexte, un support pour libérer leur imagination.

De la même façon que le ronronnement des machines a englouti les divers sons de la vallée, une nouvelle matière révolutionnaire a détruit les matériaux nobles. Elle remplace tout et n'importe comment. Elle n'a aucune âme, aucune consistance sous la caresse de la main. Ses couleurs sont criardes et sans chaleur. Elle peut revêtir toutes formes d'aspect, un caméléon qui ne possède aucune personnalité. Ce fléau moderne, avalant tout sur son passage est directement issu du pétrole, huile poisseuse qui a inondé le siècle en rendant les hommes esclaves de son emprise. On l'appelle plastique, et ce nom lui colle tellement bien à la peau. Je le fuis comme la peste. Il m'est impossible de boire dans un gobelet aux tons rutilants, il me semble avaler quelques unes de ces particules issues de cet or noir. Sacrilège d'enfermer une quelconque boisson dans ce même matériau dont on fait les sacs poubelle, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de l'eau, les parois en plastique paraissant souiller l'élément le plus pur d'entre tous.

Jamais je ne signerai le moindre document à l'aide d'un stylographe (encore un mot tronqué) en plastique, ceux qu'on appelle des jetables. Quelle belle idée, quelle invention diabolique! Créer des produits pour les remplacer par de nouveaux. On achète, on jette. Quand je pense à l'an 2000, à la place des robots et des voitures volantes, je vois des montagnes de déchets entourant les villes, ensevelissant leurs auteurs comme une rivière en crue au printemps. Je n'ai jamais tenu entre mes doigts

qu'un crayon à papier et une plume pour les écritures officielles comme on revêt des habits du Dimanche lors des grandes occasions.

On avance toujours deux ou trois arguments en faveur de cette matière sans cœur: sa légèreté, sa robustesse et son prix ridicule.

A force de ne plus soulever aucun poids nos bras deviendront des tiges. Quant à la robustesse présumée, combien de détritrus ai-je rencontré au cours de ma vie? Le plastique est champion du monde. Une vieille planche peut être recoupée, au pire servir à allumer un bon feu, un morceau de métal peut être à nouveau façonné, même le verre peut se recycler. Mais que faire du plastique qui pollue les fossés?

Enfin l'argument qui a poussé les hommes à la médiocrité ambiante est un peu court car il s'est additionné à cette frénésie de consommation à outrance qui a pour résultat que, malgré un prix modique des objets, il est toujours aussi difficile de joindre les deux bouts.

Aucun objet en plastique n'a jamais franchi le seuil de ma maison.

25 - Vendanges

J'étais devenu un vieux. A mon tour, je jetais un regard encore curieux mais souvent désabusé sur le monde qui m'entourait. Je n'aurais jamais pensé être passé aussitôt de l'autre côté de la barrière, faisant désormais partie de ces vieillards à qui je devais le plus haut respect quand je gambadais en culottes courtes.

Le siècle s'emballait me semblait-il, ajouté à cette fréquente impression que le temps s'accélère au fur et à mesure que les années s'entassent pour former notre vie. La société se métamorphosait et je ne m'y reconnaissais

plus, il me semblait n'y avoir plus aucune place. L'âpreté de la vie d'antan avait laissé place à un confort superficiel d'où étaient exclus les moins favorisés. Je vois au moment où je repense à ces années tant d'usines fermer leurs portes, des cheminées cessant de répandre leur fumée noire de suie ou blanche comme celles des locomotives de mon enfance. Les hauts fourneaux s'éteignent définitivement là-bas dans la plaine, si proche Lorraine. Une mutation disent les politiques, empesés dans leurs longs discours où ils s'écoutent pérorer, relayés par une cohorte de journalistes toujours plus nombreux. Voici venu l'ère des services annoncent-ils, tout clinquant de suffisance. Et tant pis pour ceux et celles qui n'auront pas la possibilité ni les moyens et pas davantage la chance, que sais-je encore, de prendre le train en marche. Etonnant de parler de train lorsqu'on prédit la fermeture des petites lignes, pas assez rentables, accompagnant le déclin d'une l'industrie moribonde et privant nos vallées de son sang. Je n'ai jamais accordé de crédit à ces industries, j'ai toujours préféré ma liberté au confort d'un atelier. Je n'ai jamais aimé les monopoles et lorsque l'écrasante majorité des habitants de la vallée s'entassaient dans ces salles surchauffées, je pensais qu'il ne fallait jamais mettre tous ses œufs dans le même panier. Si le panier vient à tomber, quelle omelette! Je suis cependant triste de ce monde dirigé par des actionnaires qui considèrent l'humain avec moins d'égards qu'envers leurs machines. Ma compassion accompagne ces nouveaux chômeurs, auxquels il ne reste plus que le droit de consommer, encore et encore, des produits fabriqués au rabais par des gens vivant, ou

plutôt survivant au bout du monde, dont on ne connaît ni leurs vies, ni leurs désirs, ni leurs peurs, ni leurs rêves.

Des souvenirs d'enfance remontent à ma mémoire, plus présents et plus nets que les réminiscences troubles de ces dernières années. Je revois mon frère cadet, fier d'avoir reçu de sa tante une pièce de tarte aux poires, la tenant comme un bijou qu'il dégustait du bout des dents pour que le plaisir dure plus longtemps, peut-être aussi pour nous narguer. Nous traversions la rivière, raccourci habituel, lorsqu'il glissa sur une pierre et la pièce de tarte vogua tel un radeau doux et sucré sur les flots montagnards, emportant la friandise au loin et déclenchant les pleurs du frère que nous ne pûmes consoler qu'en lui sacrifiant notre propre portion gourmande le soir venu, sous le regard incrédule de la mère, étonnée de tant de dévouement et de franche camaraderie entre frères jamais en reste de chiper une miette à son voisin.

Une autre fois, en plein hiver, nous allions dévaler le cours de la rivière jusqu'à la mer du Nord si quelques rochers ne nous avaient stoppés, nos capes jouant le rôle de bouées sur les flots glacials. Nous avions sous estimé la profondeur des eaux et la puissance du courant. Bien vite, l'eau dépassa la hauteur de nos bottes, puis nous avons eu l'impression qu'une force nous soulevait, nous entraînait, nous emportait. Nous étions rentrés tout penauds, frigorifiés, qu'une belle volée bien méritée avait tôt fait de nous réchauffer l'échine

Je revois très clairement le visage horrifié de la petite Marthe qu'on surnommait la Martre, à cause d'un air chafouin et de son regard en biais, après que j'ai glissé

un orvet dans la poche de son tablier d'école. Elle se débattit tant qu'elle en est devenue toute rouge. Elle se contorsionnait en tous sens, se griffant le visage, poussant des hurlements et courant en zigzag. Le soir, c'était à mon tour de colorer la plus intime partie de moi-même après que les foudres paternelles se soient abattues sur mon délicat postérieur à grand coup de trique. La petite effrontée avait bien évidemment tout raconté à sa mère qui n'avait pas eu d'autre choix que de le répéter au père.

Des centaines d'anecdotes bien risibles après prescription remontent à la surface de ma mémoire embrumée, alors que les événements des dix dernières années, celles passées sans ma Mathilde, se confondent dans un maelstrom indéfinissable.

Il est l'heure, je le sais, je le sens. Mon sursis m'a paru long sans elle, il est temps que je la rejoigne. Je n'ai peut-être pas été aussi attentif à elle, à ses désirs, ses envies, ses souhaits.

Je suis d'une génération qui considérait les peuples du sud comme des sauvages à coloniser et les femmes comme les servantes des hommes. Aujourd'hui, je considère tous les hommes sur le même pied d'égalité, mais entre les deux sexes, je trouverai toujours une différence. Parce qu'on ne pense pas pareil, qu'on n'a pas les mêmes inspirations, les mêmes goûts, la même façon d'appréhender les choses, nos actes sont différents. Certaines tâches sont réservées aux hommes, d'autres aux femmes. Une bucheronne me choquera toujours et je n'en suis pas désolé, pas moins qu'un homme sage-femme est une aberration. Quand on se marie, c'est pour

la vie. Les jeunes générations crient haut et fort leurs droits en oubliant systématiquement leurs devoirs. Ils sont moins constants dans leurs sentiments, trop impatients. La vie s'est accélérée. On passe d'une chose à l'autre, d'une personne à l'autre sans chercher à la comprendre, à l'écouter. On prend et on ne donne plus guère. Tout et tout de suite. Toute cette frénésie qui dirige nos vies comme une barque privée de gouvernail dont le moteur s'emballé.

J'ai eu l'immense privilège d'avoir rencontré celle qui a partagé ma vie et, depuis qu'elle n'est plus là à mes côtés, je ressens un vide quotidien. Des images à peine patinées par les années me reviennent.

L'automne avait commencé à colorer les coteaux. Nous étions partis un bon matin, bien avant l'aube, notre baluchon sur l'épaule. Une longue journée de marche pour basculer sur le versant Alsacien de nos douces montagnes.

La fraîcheur matinale fit place très vite à une étuve au fur et à mesure que nous descendions le versant oriental des crêtes. Lorsque le soleil disparut derrière les kilomètres que nous avions parcourus d'un pas décidé, nous étions devant une ferme immense construite autour d'une cour pavée où régnait une agitation peu commune. Le patron viticulteur nous accueillit d'une forte poignée de main. Des ouvriers entassaient des seaux, disposaient sécateurs et équipement en vue de la saison de vendange qui débutait le lendemain.

L'effervescence ne nous permit pas de visiter les caves sur lesquelles s'étalait l'imposante ferme. On nous

montra notre chambrée que nous partagerions avec une quinzaine d'hommes et de femmes, située juste sous les combles. Une odeur de vinasse montait de la cour. On avait déjà vendangé quelques pieds la veille comme un préambule au grand chambardement qu'allait déclencher la mise en route de plusieurs équipes de vendangeurs dès demain.

Le repas était copieux comme chaque repas Alsacien. Nous nous régalâmes de charcuterie disposée aux côtés de patates juste cuites à l'eau et dorée quelques secondes à la poêle dans un fond de graisse de canard. Un riche munster accompagnait le festin.

Ereintés par le voyage, nous dormîmes comme des bébés, plongés dans un lourd sommeil à peine nous étions-nous allongés.

Un vacarme de tous les diables nous réveilla le lendemain. Toute la troupe engagée pour la quinzaine dévalait les marches grinçantes de l'escalier, déjeunait de bon appétit tandis que les ouvriers viticoles chargeaient sur de larges plateaux toute leur préparation de la veille. Les chevaux soufflaient une brume blanchâtre par leurs naseaux excités, et cette vapeur se mêlait aux bandes de brumes qui flottaient dans la plaine, découvrant à peine les coteaux tapissés de vignes où les grappes juteuses attendaient nos sécateurs. Tout le monde prit place sur une remorque laissée libre, et en chemin, le patron distillait ses conseils et ses recommandations aux novices que nous étions.

La rosée était forte et nous ne regrettions point les paires de bottes qui avaient remplacé nos sabots. Les doigts engourdis par le petit matin glacial, nous détachions avec

soin les premières grappes rebondies à la robe plus sombre que nos brimbelles. Plus tard, ce furent des raisins blonds et dorés, gorgés de soleil et de sucre, juteux à souhait. Les rayons obliques d'un pale soleil frappèrent enfin les sillons d'où s'échappaient des altercations, des plaisanteries que ne nous comprenions pas puisque formulées en Alsacien. C'était presque un autre pays. La cuisine n'avait pas la même saveur, les coutumes étaient différentes, et surtout on ne s'exprimait que dans ce dialecte incompréhensible. Quelques mots de français fusaient pour toute précision à notre rencontre. Des sifflements, des chansons accompagnaient le lent travail dans le vignoble. Passé midi, une grosse dame arrivait aux côtés d'un mulet chargé de provisions. C'était à nouveau un festin englouti en deux temps trois mouvements. Un des ouvriers se pencha vers moi et, dans un français massacré par le guttural accent Alsacien proverbial la charte du bon bûcheron: un bon patron sait reconnaître l'homme vaillant à sa capacité de manger rapidement (pour ne pas empiéter sur son temps de travail) sans sacrifier à la bonne chère (un homme dur à l'effort doit se nourrir comme un fauve).

La vendange n'est pas aussi physique que le bûcheronnage mais chacun mangeait de bon appétit. Le soleil écrasait les ombres matinales, le ciel était d'un bleu si pur qu'il semblait transparent. Une bouteille nue de toute indication passa d'un gosier à l'autre, donnant un coup de fouet à la place d'une sieste qui pourtant nous tendait ses doux bras de Morphée.

L'après midi fut joyeux. Des liens se créaient au détour d'une plaisanterie. Tard dans l'après midi, nous

repreions place sur le plateau chargé de comportes remplies de grappes juteuses et sucrées.

Nous tombions de fatigue, le dos en feu, peu habitués à ce genre d'exercice. Deux semaines plus tard, nous ne sentions plus les courbatures: le corps s'habitue rapidement aux gestes nouveaux.

On nous fit visiter les chaix, les caves, la lente macération du raisin. Des gamins piétinaient avec entrain et dans une joyeuse bonne humeur d'où jaillissaient des rires et des cris. Ils étaient renouvelés chaque quart d'heure car on nous expliqua que les fermentations des grappes dégageaient un dangereux gaz. On émaila cette affirmation de quelques anecdotes terribles mais qui finissaient toujours bien.

Les deux semaines filèrent comme un vol de grues à l'automne. Le jour du départ pour nos Hautes Vosges, chargés de quelques bouteilles du millésime précédent et de milliers d'images qui accompagneraient nos souvenirs, fourbus mais heureux, nous entendîmes une longue plainte qui provenait des cieus. Nous nous tordîmes le cou pour repérer d'où venait ces appels. Un imposant vol d'oies sauvages traçait un angle parfait dans sur l'azur. Mathilde se serra contre moi, éblouie par le spectacle grandiose. J'attrapai la chair de poule en imaginant le périple audacieux de ces volatiles. Des milliers de kilomètres vers les régions chaudes. Autant au printemps pour nous annoncer les beaux jours. La vie de la nature, si dure et si cruelle qu'elle puisse être parfois, m'a toujours paru saine et honnête, superbe. Chaque chose, chaque être vivant y a sa place dans une harmonie que des millions d'années ont suffit à créer. Si je

compare ce monde équilibré à celui des hommes, je suis déçu.

De retour dans notre nid douillet, Mathilde et moi dormîmes toute une journée. Nous ne fîmes pas que dormir sans doute puisque neuf mois plus tard naissait notre premier bébé.

26 - Ma révérence

Une nuit de Juillet de cette décennie qui allait tout accélérer, un homme fit un grand pas pour l'humanité. Je fus ému qu'on puisse, nous les humains, auteurs de tant de mal, responsables de toutes ces guerres qu'elles soient de sang ou économiques, asservissant les plus faibles, écrasant les plus frêles, rétablissant une loi que la jungle n'aurait même pas pensé, je fus bouleversé par cet élan altruiste. Était-ce si désintéressé que ça au fond? Nous étions au cœur de la guerre froide qui opposait plus que

deux nations, deux styles de vie, deux projets politiques contradictoires. Les américains s'enlisaient dans une guerre qui ne répondait plus aux critères des conflits antérieurs. Le monde avait changé. On ne ferait plus la guerre de la même façon. Fallait-il maîtriser l'espace pour dominer le monde?

En reposant le journal dont le pied d'Armstrong illustre la une, je me fis cette réflexion à laquelle Mathilde aurait certainement opiné: qu'allions nous faire dans l'espace, incapables que nous étions de partager notre monde?

Un homme a posé le pied sur la Lune. Bientôt ce sera Mars, ils l'annoncent pour l'an 2000. Ce chiffre donne le frisson autant qu'il fascine. Mathématiquement, je n'atteindrai jamais un tel millésime. J'en suis à fois désolé et heureux car je sens que les années qui viennent ne me plairont pas.

Et cette révolution où, à coups de pavés, une jeunesse dorée se révoltait davantage contre leur confort bourgeois que pour vraiment changer un monde sur lequel aucun frein n'avait de prise. Une certaine liberté flotta sur un printemps qui sentait les gaz lacrymogènes, puis, comme lorsque le tour de manège est terminé, tout rentra dans l'ordre. Un ordre symbolisé par celui qui avait sauvé la France des barbares vingt cinq ans plus tôt. Il fallait bien que jeunesse se passe. Quant aux ouvriers qui avaient immobilisé un pays tout entier pendant ce joli moi, on leur donnerait quelques graines à croquer et ils rentreraient sagement dans leur trois pièces manger du poulet aux hormones sur leur table en formica en regardant Léon Zitronne à la télévision.

Tout irait bien. On nous annonçait l'an 2000 et ses

prouesses technologiques. Il y aurait des ordinateurs dans chaque maison, des robots travailleraient à la place des hommes qui se prélasseraient sous des cocotiers en plastique. On voyagerait dans l'espace en avalant des pilules roses et bleues en guise de diner et on ferait des bébés sans plus faire l'amour. Des bébés sans amour. Pas étonnant que l'on ait légalisé l'avortement.

Les mœurs ont davantage évoluées en dix ans que durant le dernier millénaire. Ce n'est pas une révolution politique mais un chamboulement des mœurs, que nous avons vécue à vrai dire de bien loin. Les pavés Parisiens n'atteignent pas les collines Vosgiennes. Mais les habitudes et les comportements ont changé. En mieux, en pire, je ne saurais le dire. Je ne m'y retrouve plus.

Ma vie s'achève et je ne suis pas triste de la quitter. Si une mélancolie me guette, elle s'oriente vers ce monde qui vient et qui me fait peur. Je pense à mes petits enfants et à leurs enfants. Quelle place vont-ils occuper sur cette terre qui tourne de plus en plus vite, de plus en plus mal. Je suis conscient d'avoir été un privilégié, vivant chichement mais toujours en accord avec mes convictions. Je ne me suis jamais renié. Toujours la tête haute. Fier de marcher droit. Heureux d'avoir fondé une grande famille, une vraie tribu qui, elle aussi, fait partie des nantis dans ce monde cahotant. Mais être un privilégié dans une société injuste est une honte, un déshonneur trop lourd à porter pour un homme libre s'il sait que sa liberté dépend de l'asservissement de tant d'autres.

Nous n'en sommes pas encore là. Mais sur la bonne voie,

c'est indéniable.

Le pouvoir de la télévision est exemplaire. Le pouvoir veut à tout prix contrôler ce diable cathodique mais bientôt ce sera lui qui régnera sur le cerveau des hommes. On nous abreuve de nouveaux produits, d'objets futiles à la durée de vie toujours plus courte. Des gadgets qu'on ne répare plus. Les marques ont remporté une première bataille, elles ont déjà remplacé le nom de l'objet dont elles vantent les mérites. Ainsi un réfrigérateur se nomme un Frigo ou un Frigédaire. La multiplication des postes de télévision rend l'image omniprésente. Bientôt, nous aurons notre trombine sur tous nos papiers et pas seulement le permis de conduire ou la carte d'identité. Pour trouver du travail, on ne demande plus au candidat de montrer ce qu'il sait faire, simplement de brandir un curriculum vitae où sa vie s'étale en lignes bien parallèles, agrémenté là aussi d'une photo.

L'humanité va finir par se vendre, se louer par le biais d'images. L'apparence va devenir le fond de commerce.

J'ai dit que j'avais un faible pour la radio. Le cinéma me plaît également. Il n'a pas envahi notre intimité contrairement au vampire télévisuel qui suce notre cerveau manipulé par la publicité. Comme dans la démarche de la lecture, on doit faire l'effort de se déplacer, respecter des horaires, partager un semblant de vie sociale. Le rapport à l'écran n'est pas le même. On lève les yeux au cinéma, on les baisse sur la lucarne télévisuelle. Le cinéma c'est la liberté, la télévision la pire des geôles puisque l'on est chez soi.

Nous devenons des prisonniers. De nos sens en premier

lieu. J'ai toujours aimé ressentir le monde qui m'entoure par moi-même. Pouvoir regarder les détails qu'un autre ne remarquerait pas. Chaque vision du monde est unique. Le conformisme que propose la télévision m'ennuie même lorsque le reportage est intéressant et provient du bout du monde. Instinctivement, je change de place pour pouvoir entrevoir un angle impossible puisque c'est la caméra qui choisit pour moi. Frustré, je regagne mon fauteuil puis je sors me dégourdir les jambes. Là, je repère le manège des hirondelles, leurs trajectoires fantastiques, je contemple la rosée s'évanouissant aux premières tiédeurs, je regarde onduler les branches des sapins, se disloquer les brumes sous l'assaut combiné de la brise et des rayons du soleil. Je me réjouis d'avoir remis ce miroir aux alouettes que mes petits enfants m'ont offert le Noël suivant la disparition de Mathilde. Ils voulaient me faire plaisir pour que je me sente moins seul. La perte de Mathilde fut une plaie béante que rien ne put refermer. Mais jamais je ne me suis ennuyé une seconde de ma vie. Je lui parle souvent, marchant en forêt, dans le vent puissant d'automne, en cueillant un bouquet de fraîches jonquilles -notre fleur préférée-, en arpentant les sentiers que nous avons foulés en gambadant comme des gamins. En revanche, je ne suis pas un habitué du cimetière. Je trouve même choquant d'entasser tous les disparus ensemble, comme parqués pour qu'ils laissent tranquille les vivants. J'ai appris récemment qu'on propose la crémation en alternative au pourrissement que représente l'ensevelissement. J'aurais préféré cela pour Mathilde et je suis certain qu'elle n'y aurait été point opposée. L'esprit de Mathilde, certains

diront son âme, survit en moi, il m'accompagne partout où je vais, partout où je suis. Je n'ai pas besoin d'un ridicule pèlerinage parmi les tombes pour sentir sa présence et y penser de tous mes neurones. Quant à la télévision, elle sert de perchoir aux chats dans le grenier.

J'aime ressentir le goût des aliments et me désole de l'uniformisation du monde quant à la nourriture. Il paraît qu'on peut manger le même plat d'un continent à l'autre, retrouver les mêmes saveurs dans tous les pays dits civilisés. Alors qu'il n'y a pas si longtemps, la même recette n'avait pas le même goût d'une vallée à l'autre.

Il nous semble avoir l'embarras du choix dans tous les domaines. Les hypermarchés regorgent de produits différents. En est-on vraiment sûr? Ne sont-ils pas issus des mêmes fabriques? Cultivés de la même manière, avec les mêmes produits?

Les gens eux-mêmes finissent par se ressembler. L'uniformisation a gagné le terrain des idées. Partout le même schéma, la même façon de penser. Un vrai petit troupeau de moutons.

Nous avons perdu cette capacité à observer, à repérer les signes, deviner le temps qu'il fera le lendemain en regardant un ciel couchant, la direction et la force du vent, le comportement des animaux sauvages, celui pas encore formaté des animaux domestiques. Savoir écouter son corps plutôt que faire aveuglément confiance au monde médical si brillant soit-il d'un point de vue technologique mais si éloigné des préoccupations profondes des patients. La maladie, la douleur sont le

langage du corps. Le percevoir et le comprendre c'est déjà effectuer la moitié du chemin sur la voie de la guérison. Discerner les premiers signaux permet d'anticiper des pathologies souvent diagnostiquées trop tard. L'esprit ne doit pas laisser le mal s'installer dans le corps. Apprivoiser la douleur plutôt que la combattre, la refuser, l'effacer en s'enfonçant dans une chimie qui referme bientôt ses barreaux cotonneux sur notre volonté, supprimant notre liberté à disposer de notre corps, en devenant dépendant comme le dernier des drogués.

En se coupant de notre milieu naturel, en refusant de vivre en accord avec notre environnement, nous nous sommes également éloignés de nous-mêmes. Nous sommes devenus des étrangers face à notre propre personne. Les cabinets des psychiatres, psychologues, psychanalystes et j'en passe sont bondés de gens perdus qui tendent une main pour les aider à se comprendre.

Souvent en début d'après midi, lorsque le soleil traverse les aiguilles des sapins, projetant une ombre striée sur le sol tapissé de mousse, je m'allonge dos au tronc. Je sens l'épaisse écorce du pin sylvestre me masser l'échine. Je passe ma main sur le tronc rugueux, une caresse à l'immensité. Je me laisse envahir par un engourdissement dont la chaleur de Juin provoque un début de sieste. Mes yeux scrutent le sous bois. Les cimes des géants sont des parasols qui filtrent la lumière comme les plus fines persiennes de la forêt. Je ferme lentement les yeux et ouvre bien grand mes oreilles, respire profondément. Déjà j'apprécie l'amorti du tapis d'aiguilles sous mes pas quand j'arrive. Comme un œnologue dégustant un grand cru, je m'emplis des

infinies senteurs de la forêt que la légère brise m'apporte. L'odeur puissante de la résine envahit d'emblée mes narines, puis lorsque mon odorat s'est habitué aux odeurs fortes, je peux discerner les senteurs plus subtiles. Les molécules volent dans l'air, éclatent au contact de mon nez. Une odeur d'herbe fraîchement coupée, des relents d'eau croupie dans le fossé où s'ébattent les grenouilles le soir venu. Je les entends parfaitement lorsque je contemple le coucher de soleil sur le dur banc de pierre disposé devant la ferme. D'autres arômes parviennent à mon cerveau par le truchement de mon appareil nasal. Une biche baguenaudant pas loin, je la sens avant même d'entendre son pas délicat. Un lointain feu de bois en forêt qu'un coup de vent plus fort m'envoie dans les narines. D'autres effluves viennent titiller mes muqueuses.

Chaque bruit se détache de l'ambiance générale, comme on peut identifier chaque instrument dans une symphonie. Avant que le ronronnement monotone des moteurs n'envahisse la vallée, j'entendais d'abord le bruit de l'eau et du vent. Ce sont les premiers signes sonores que l'on repère. Bientôt ils forment le lit d'où d'autres sons plus lointains, plus fins viennent prendre place dans cette symphonie inachevée. Le battement d'ailes du rapace comme un morceau de soie qui se déploie. L'explosion des cosses de genêts sous les assauts du soleil comme un bref claquement sec. Les pépiements des oiseaux offrent une variété sans fin sur le registre des chants modulés. Un même oiseau aura des intonations différentes selon le moment de la journée, selon les conditions météorologiques, selon son humeur. Puis, les

sons se font plus précis. L'oreille perçoit bientôt l'invisible. Une fois avoir fait abstraction de ses propres battements de cœur, on peut entendre la respiration de la forêt. Le vent jouer entre les arbres, secouer leur feuilles. Puis, comme une armée se mettant en marche, des milliers, des millions de pattes qui martèlent le sol. Les insectes de la forêt, fourmis, scarabées, mille pattes. Ça grouille au sol, le bruit devient intense, il recouvre tout, même le lent bourdonnement qui parcourt la forêt. On arrive avec un peu d'entraînement, à se focaliser sur un seul insecte, entendre ses six pattes battre le sol. Ça devient étourdissant. La simple course d'une fourmi emplît tout l'espace comme un galop sur des pavés. J'ouvre alors les yeux. Devant moi se tient Mathilde, dans sa robe bleue toute simple. Elle me tend la main et nous dansons au son de la mélodie qu'entonnent les oiseaux.

1 - Enfance.....	page 2
2 - Le barbier.....	page 7
3 - Frontières.....	page 13
4 - Un personnage inquiétant.....	page 17
5 - La capitale.....	page 26
6 - La dame de fer et la mer.....	page 31
7 - L'hôte des bois et l'école de la forêt.....	page 35
8 - Histoires de truites.....	page 46
9 - Sous les drapeaux et sur des skis.....	page 54
10 - Tic-Tac.....	page 62
11 - En vélo.....	page 66
12 - Au petit bal.....	page 78
13 - Un nid douillet.....	page 88
14 - La magie des Noëls.....	page 104
15 - Le petit paradis.....	page 111
16 - Et l'enfer sur terre.....	page 119
17 - En voiture.....	page 128
18 - En forêt.....	page 131
19 - Sports d'hiver.....	page 139
20 - Une famille.....	page 145
21 - Au fil des saisons.....	page 150
22 - Le bruit des bottes.....	page 160
23 - Des moteurs et des écrans.....	page 166
24 - Quel progrès?.....	page 178

25 - Vendanges.....	page 184
26 - Ma révérence.....	page 192

